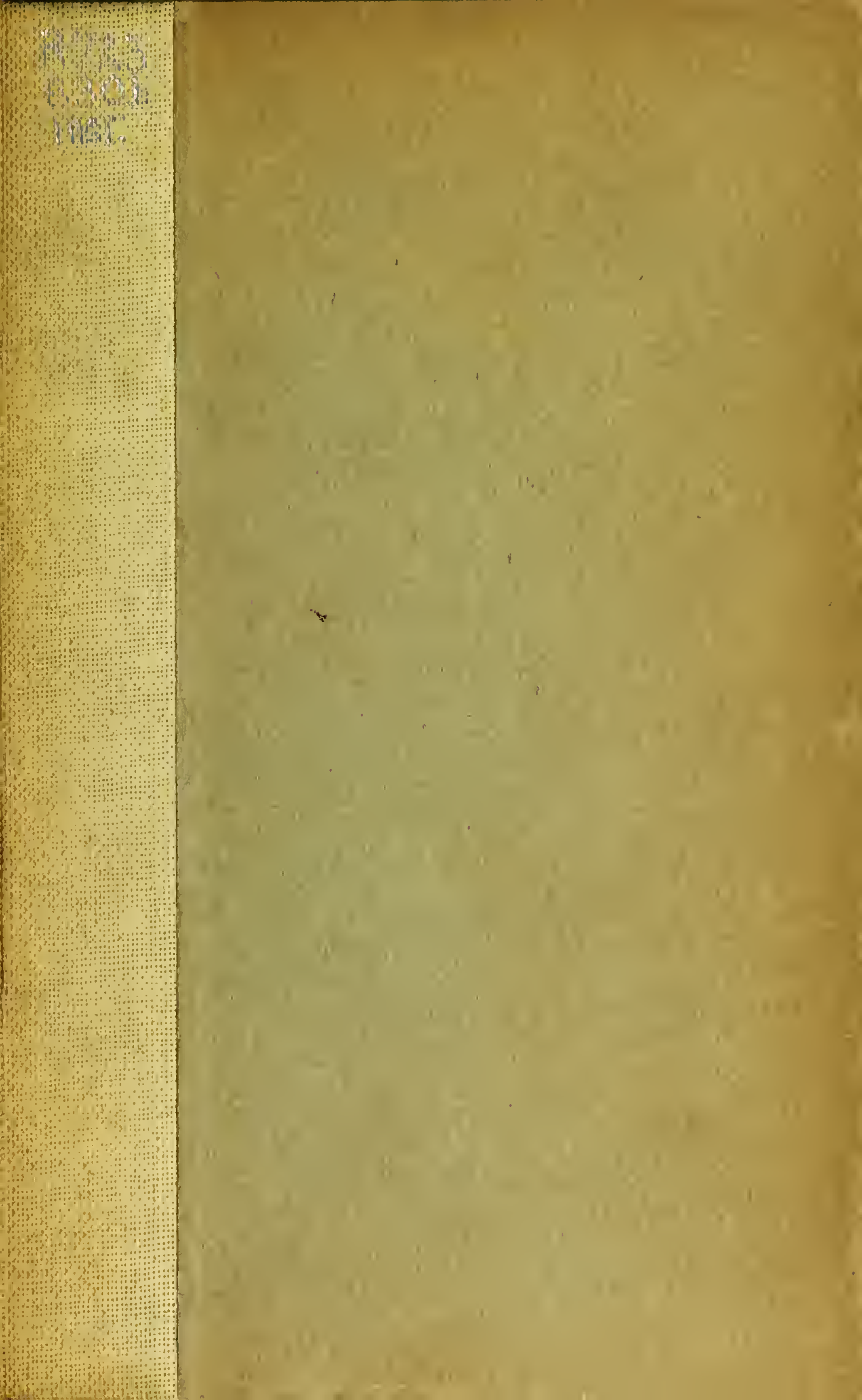


ESPRIT

DES

DOCTRINES MÉDICALES

DE MONTPELLIER,

Ouvrage inédit de F. Bérard ;

PRÉCÉDÉ

D'UN PRÉCIS HISTORIQUE SUR SA VIE ET SES ÉCRITS,

Par H. Pétiot,

DOCTEUR EN MÉDECINE DE LA FACULTÉ DE MONTPELLIER.

PARIS,

J.-B. BAILLIÈRE, Libraire, rue de l'École de Médecine.

MONTPELLIER,

A LA LIBRAIRIE DE SÉVALLE.

1830.

est présenté, so
qui leur ont p
n'ont pas hési
cette clarté,
sensiblement

siècles,
seulement
les plus dél
liances
M
fru
ils ont cr
semblé que
sont impérieus
sont autorisés par l'

Aux mot
teurs ont join
sciences, d'arts e
est comprise une nom
dans laquelle, outre to
France, se trouvent les
des provinces, des m
gnes, des capit
rope et de

Pour d
it vain
nt er
de

ESPRIT

DES

DOCTRINES MÉDICALES

DE MONTPELLIER.

IMPRIMERIE DE POUSSIN, RUE DE LA TABLETTERIE, N° 9.



BÉRARD,

Professeur à la Faculté de Médecine de Montpellier

ESPRIT

DES

DOCTRINES MÉDICALES

DE MONTPELLIER,

Ouvrage inédit de F. Bérard;

PRÉCÉDÉ

D'UN PRÉCIS HISTORIQUE SUR SA VIE ET SES ÉCRITS,

Par H. Pétiot,

DOCTEUR EN MÉDECINE DE LA FACULTÉ DE MONTPELLIER.

PARIS,

J.-B. BAILLIÈRE, LIBRAIRE, RUE DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE.

MONTPELLIER,

A LA LIBRAIRIE DE SÉVALLE.

1830.



Le lecteur remarquera que, dans la revue que nous avons faite des ouvrages du professeur de Montpellier, il n'est pas question de celui qu'il a intitulé : *Doctrine des Rapports du physique et du moral de l'Homme*,

et qui est, comme chacun le sait, son plus beau titre à l'estime des philosophes et des médecins. Cette omission de notre part tient à l'intention que nous avions de placer cette Notice à la tête d'une nouvelle édition de ce dernier ouvrage ; mais comme des circonstances particulières nous forcent à renoncer pour quelques temps à ce projet, comme l'état actuel de la science médicale est favorable à la publication du discours inédit qui suit l'éloge que l'on va lire, nous saisissons cette occasion pour rappeler aux médecins les divers travaux de Bérard. Ils s'apercevront aisément qu'ils préparent déjà à cet esprit d'éclectisme dont le malaise général à Paris indique le besoin, et qui se montre avec une rigueur nouvelle dans son jeune successeur à Montpellier.

NOTICE

HISTORIQUE

SUR LA VIE ET LES OUVRAGES

DE BÉRARD.

Finis ejus vitæ nobis luctuosus, patriæ tristis, extraneis etiam ignotisque, non sine curâ fuit.
Tacit. in Aug. C. 42.

Lié par l'amitié la plus intime avec le savant auteur de cet ouvrage, nous avons pu apprécier, mieux que personne, l'activité de son esprit, l'immensité de son instruction, la sagesse de ses vues, la profondeur de ses idées, la grandeur de son âme et l'inépuisable bonté de son cœur : combien donc l'éloge que nous dictent à la fois nos affections et le souvenir de ses belles qualités serait digne de lui, si, pour le louer convenablement, nos talens pouvaient égaler notre zèle et le sentiment que nous éprouvons de l'étendue de sa perte!

Joseph-Frédéric Bérard naquit à Montpellier, le 4 novembre 1789, de parens très-honorables, et jouissant de cette aisance au sein de laquelle on trouve plus souvent le bonheur que dans le faste des richesses.

La culture de son esprit ne fut pas négligée, malgré les orages politiques qui éclatèrent si violemment pendant les premières années de sa vie, et qui furent si féconds en grands forfaits comme en actions sublimes. A peine âgé de treize ans, il entra dans l'une des institutions de l'époque, destinées à ouvrir la vaste carrière des sciences à la jeunesse, et connues sous le nom d'écoles centrales. Il ne tarda pas à y obtenir une supériorité incontestable sur ses condisciples; il s'y fit remarquer par les facultés intellectuelles, qui sont la source des premiers succès scholastiques, comme l'agrément de tous les âges: la promptitude de la pensée, l'imagination et la mémoire. Ses maîtres admiraient dans ses compositions l'élégance des périodes, et une aptitude peu commune à revêtir ses raisonnemens d'expressions fortes, de comparaisons ingénieuses. Son âme, presque

fermée aux plaisirs de l'enfance, ne trouvait des charmes que dans la lecture : apprendre semblait être pour lui le seul besoin, devancer ses concurrens sa seule passion.

L'étude des langues n'est pas simplement une étude de mots, ainsi que des esprits superficiels voudraient le faire entendre. On ne se forme une idée précise des choses, que par des notions exactes sur la langue dans laquelle on a l'habitude de penser : la théorie générale du langage exige, pour être parfaitement comprise, la connaissance des langues anciennes. Soit qu'il s'agisse de poésie ou d'éloquence, d'histoire naturelle, de médecine ou de tout autre objet scientifique, partout la plupart des termes techniques sont entièrement grecs où latins. On parvient difficilement à les entendre, quand on n'a pas la facilité d'en rechercher les élémens radicaux et d'étudier les combinaisons différentes dont ces élémens sont susceptibles. Long-temps avant la révolution, la langue grecque était négligée, tandis que la langue latine était considérée comme la base de toute bonne éducation, et servait, en outre, de

moyen de communication entre les savans de l'Europe. Presque bannies des écoles françaises à l'époque ou Bérard préludait à son instruction, elles lui furent cependant enseignées avec beaucoup de soin par des précepteurs qui en sentaient tout le prix ; en peu de temps elles lui furent familières. Il étudia des-lors les belles-lettres, la philosophie et les mathématiques.

Dans les premières, dont la culture forme à la fois l'esprit et le cœur, il obtint des succès brillans autant que rapides. Une grande facilité d'expressions donnait de la grâce à sa conversation, ordinairement animée ; mais cette facilité, qu'il tenait de la nature, et qui lui fut plus tard d'un si grand secours dans l'enseignement médical, était déjà temperée par la sévérité de son esprit, la justesse de son jugement.

Bérard avait atteint son troisième lustre, lorsqu'on lui fit étudier les méthodes philosophiques qui nous apprennent à porter la clarté, l'ordre et l'unité dans le chaos de l'expérience, et sans lesquelles les sciences ne sauraient exister. Plein de goût pour ce

genre d'étude, il y fit des progrès que son âge rendait extraordinaires. La philosophie transcendantale qui, s'élevant dans un monde tout spirituel, s'occupe de la recherche des causes premières, ou de la recherche des causes finales, en même temps qu'elle sonde la nature des faits et prétend pénétrer leur raison, leur origine et leur fin, avait alors plus d'attrait pour lui que la philosophie expérimentale. Dans l'ordre logique, la philosophie transcendantale vient après la philosophie élémentaire, qui lui sert de point de départ et d'appui; l'analyse doit précéder la théorie, car la théorie doit contenir l'analyse : la philosophie transcendentale suppose donc nécessairement la philosophie expérimentale; la connaissance de celle-ci est la seule voie légitime pour parvenir à la première. Cependant, par une espèce de fatalité attachée sans doute à la faiblesse de l'esprit humain, on ne procède pas toujours de la sorte dans l'enseignement de la science, dont le domaine se compose de toutes les connaissances humaines. On commence à étudier les objets sous le point de vue le plus

général, pour descendre aux cas individuels, et, en suivant une marche aussi vicieuse, on s'expose à se perdre dans le néant des hypothèses. Heureusement, cette philosophie, qui ne reconnait d'autre science que l'infini, imprime à la morale un caractère d'élévation qui compense le mal qu'elle pourrait faire, et que la philosophie expérimentale peut effacer aisément. Du reste, si le transcendantalisme primitif et absolu séduisit Bérard, ce ne fut que dans son adolescence; jamais il n'a enfreint dans sa carrière scientifique les méthodes bâconiennes.

L'étude des mathématiques ne fut pas négligée par lui; il s'y livra presque dans le même temps qu'il cultivait la philosophie, mais non pas avec le même zèle. Les procédés mathématiques ne développent pas l'esprit d'observation comme les procédés philosophiques, néanmoins ils donnent l'habitude de la réflexion et l'art de presser le raisonnement. Bérard n'en fit pas assez d'usage pour mériter le titre de mathématicien, mais il parvint à les connaître assez pour s'en servir au besoin d'une manière avantageuse.

Après avoir acquis les connaissances préparatoires nécessaires à ceux qui se vouent aux arts libéraux, Bérard étudia en médecine. Soit qu'il fût entraîné vers cette science par une de ces inclinations dont on ne peut point expliquer la cause, soit qu'il y fût porté par le désir de marcher sur les glorieuses traces de quelques-uns de ses aïeux, l'Ecole dont il devait un jour augmenter la renommée, et qu'il était destiné à défendre contre les clameurs de l'envie ou les attaques des sectaires, le reçut au nombre de ses disciples. Dans le sein de cette Ecole, long-temps considérée comme la métropole de l'art, si féconde en médecins philosophes et sages, brillaient alors les Fouquet, les Dumas, les Baumes, et tant d'autres hommes recommandables par leur éminent savoir, au nombre desquels l'estime des contemporains et la reconnaissance de la postérité ont placé, qu'il soit permis à ma tendresse de le rappeler, l'auteur de mes jours. Dignes continuateurs des grands hommes qui lui avaient acquis tant de gloire, ces professeurs s'y montraient infatigables pour faire éclore les talens, don-

ner l'éveil au génie, en déterminer les élans et la direction. Dumas ne se contentait pas d'y enseigner l'anatomie descriptive et l'anatomie générale, dont il peut être considéré comme l'un des fondateurs, il y donnait encore des leçons pleines d'intérêt et d'éloquence sur la science de l'homme. Fouquet et Pétiot professaient la Clinique interne avec des succès éclatans, formaient ce grand nombre d'élèves distingués, qui s'applaudissent encore de les avoir eu pour maîtres. Doué d'une imagination ardente, laborieux à l'excès, érudit avec profusion, Baumes captivait ses nombreux auditeurs autant par l'instruction qu'il savait si bien communiquer, que par le feu de ses mouvemens oratoires, et propageait, dans des écrits pleins de chaleur, son système pathologique fondé sur la chimie. Alors encore, un professeur, que quelques années plus tard une mesure rigoureuse devait atteindre, prononçait des discours où la clarté et la vigueur du style s'allient avec la profondeur des idées; et, dans ses leçons comme dans ses ouvrages, vengeait la France des reproches que les nations

étrangères adressaient à notre enseignement de médecine légale. Dans le même temps, Berthe enseignait la thérapeutique avec les plus beaux succès, élevait, en faveur des praticiens et des dogmatiques, un monument qui méritera toujours leurs suffrages.

Sous de tels maîtres, Bérard s'avança rapidement dans la carrière de la médecine, et, en 1811, il obtint le titre de docteur avec un éclat qui ne laissa aucun doute sur la future supériorité de ses talens. Sa thèse, intitulée : *Plan d'une médecine naturelle, ou la nature considérée comme médecin, et le médecin considéré comme imitateur de la nature*, annonce combien son esprit était de bonne heure empreint d'une bonne philosophie, et paraît être plutôt l'ouvrage d'un homme parvenu à la maturité du savoir, que d'un jeune élève. Elle n'a point pour but l'apologie exclusive du Naturisme, elle n'est point le produit d'une imagination stahlienne, puisqu'elle ne renferme aucune assertion fondée, dans tous les cas, sur la prévoyance et l'autocratie du principe actif qui anime les corps vivans ; mais elle démontre,

au moyen de l'analyse des phénomènes qui se passent dans ces corps, l'existence de propriétés ou forces spéciales, par lesquelles ils tendent sans cesse à résister à l'impression destructive des agens extérieurs, et suscitent au besoin des mouvemens spontanés souvent salutaires, mais souvent aussi tellement mal dirigés, que l'art doit intervenir pour s'opposer à leurs fâcheux résultats. La nature n'est point un être concret et matériel, intermédiaire entre l'âme et le corps; elle n'est autre chose qu'une cause inconnue, douée de certaines facultés. C'est elle qui a été le premier médecin; car les hommes n'eussent jamais entrepris de guérir les maladies, si elle ne leur en eût montré les moyens dans l'imitation de ses efforts conservateurs. Hippocrate et d'autres grands génies l'ont prise pour base de leur doctrine. Si la confiance exagérée qu'ils ont eue en elle a rendu leur thérapeutique incertaine, timide ou nulle, il n'en est pas moins vrai que l'étude spéciale qu'ils en ont faite a perfectionné la connaissance de l'ordre des faits sur lesquels reposent des méthodes que l'on a souvent occasion de

mettre en pratique, et que l'on appelle *méthodes naturelles.*

La première partie de la dissertation de notre jeune et savant candidat contient le plan d'une thérapeutique complète, aussi simple que certaine. La médecine y paraît dégagée de toute hypothèse, et environnée de cette évidence qui doit convaincre ses plus injustes détracteurs. Le dogmatisme et l'empirisme y sont très-bien conciliés; les droits respectifs de la nature comme ceux de l'art y sont parfaitement déterminés. Les crises, c'est-à-dire les actes spontanés qui préviennent, soulagent ou guérissent une maladie, soit par l'évacuation d'une cause matérielle, soit de toute autre manière, y sont judicieusement et fidèlement exposées. Ennemi de toute supposition hazardée, Bérard suit d'abord pour faire cette exposition, l'ordre anatomique ; ce n'est que lorsqu'il a constaté, d'après les faits les plus multipliés, de qu'elle manière agissent les crises, qu'il en donne une division raisonnée. Ainsi, on voit déjà qu'il ne partage point les erreurs de ce vitalisme outré qui consiste à ne voir dans le système vivant aucune in-

fluence, aucune action organique, et à tout rapporter à l'intervention d'un principe qui n'a rien de commun avec l'âme, et encore moins avec les organes.

La seconde partie a pour objet l'application du naturisme aux classifications nosologiques et thérapeutiques. L'importance de ces classifications a été sentie par tout le monde; mais tout le monde aussi a reconnu l'impossibilité d'en faire qui soient parfaites. Les reproches que Bérard adresse à celles qui sont fondées sur le siége des maladies, de n'indiquer rien, sont de la plus grande justesse: car un organe peut être malade et la cause essentielle qui le rend tel se trouver ailleurs. Cette cause peut être génerale: ainsi, par exemple, que les articulations soient le siége des symptômes de l'affection scrophuleuse, ou que ce soient d'autres parties du corps, le traitement ne sera pas dirigé d'après la notion du lieu où se manifeste l'affection, mais bien d'après le caractère spécial qui la distingue de toute autre. Qu'importe au praticien de savoir qu'une inflammation occupe la plèvre et non pas le poumon, l'estomac et non pas

le foie ? rien, absolument rien. Ce qui lui importe c'est de pouvoir apprécier par l'étude des causes et des symptômes, la nature de cette inflammation, c'est-à-dire de déterminer si elle est franchement inflammatoire, nerveuse, bilieuse, catharrale, etc. La preuve que c'est là le point important, c'est que, dans des épidémies imflammatoires dont des hommes du plus grand mérite nous ont transmis les détails historiques, des traitemens fort opposés ont dû être mis en usage et ont parfaitement réussi.

Imitant les botanistes qui ont pris l'organe essentiel des plantes pour fondement de leurs classifications, Bérard adopte les crises pour distribuer méthodiquement les maladies et leur traitement naturel. Il range dans la première classe les maladies qui se jugent par des crises tendant à corriger l'excès des forces vitales, telles que les hémorragies, les phlegmasies, les névroses; dans la seconde, les maladies qui se jugent pas des crises tendant à corriger le défaut des forces vitales; dans la troisième, les maladies qui se jugent par l'évacuation ou la coction de la matière mor-

bifique, et enfin dans la quatrième, les maladies organiques.

A côté de cette classification des maladies se trouve celle des recherches thérapeutiques.

Quelque estimable que soit ce travail, et quelque haute opinion qu'il puisse donner des talens prématurés de notre illustre ami, nous ne soutiendrons pas que les deux nosologies dont nous venons de parler soient les meilleures, mais nous pourrons avancer du moins qu'elles sont des plus ingénieuses.

A peine Bérard avait signalé son apparition dans le monde médical par ce premier essai, qu'il se rendit à Paris, afin de voir sur leur propre théâtre des hommes qu'il ne connaissait que par leurs écrits, et de mieux comparer les principes de leur Ecole avec ceux qui lui étaient familiers. Plein d'ardeur pour la recherche de la vérité, il désirait acquérir dans cette comparaison, les moyens de la mieux connaître, dussent-ils lui prouver la fausseté de sa doctrine. Ainsi procède le vrai savant. Le systématique renforcé peut seul refuser d'entendre les argumens de ses adversaires, parce que seul il est dominé par cette

présomption qui donne à tout un air de certitude, et qui égare ou retarde ceux qui en sont atteints. Du reste, en supposant que le désir de s'instruire et d'apprécier à leur juste valeur les médecins et la médecine de Paris n'eût pas déterminé notre jeune docteur à visiter cette capitale, il eût cédé infailliblement à la mode, établie depuis quelques années parmi les gens qui cultivent les sciences, d'aller respirer l'air du centre de la civilisation et des beaux-arts.

Plus séduisante que philosophique, l'Ecole parisienne a toujours abondé en chimistes, en naturalistes, en anatomistes, en expérimentateurs, en chirurgiens et en journalistes. « Tout ce qui appartient aux sciences » physiques, dit M. Virey, y est enseigné » avec une rare perfection ; mais le plus sou» vent on y glisse sur la cause active de nous» mêmes, sur cette puissance merveilleuse » qui éclaire les actes de l'économie vivante » par des instincts salutaires, et par des » mouvemens autocratiques dans les ma» ladies comme dans la santé. » Plus souvent encore on néglige d'y étudier l'homme lui-

même, pour ne s'occuper que de ses lambeaux, et consacrer un temps précieux à des recherches minutieuses d'une organisation microscopique.

Lorsque Bérard parut au sein de la capitale, Pinel jouissait de la renommée la plus éclatante; l'enthousiasme que l'on avait pour lui était une sorte d'idolâtrie. Le jeune médecin de Montpellier, tout en reconnaissant le mérite de cet auteur comme nosographe, vit bientôt combien les louanges qu'on lui prodiguait étaient exagérées. Pinel était en effet un modèle à suivre en ce qui concerne le tableau d'une maladie, et surtout l'analyse des symptômes; mais Pinel manquait aux règles de la philosophie qu'il invoquait sans cesse, en adoptant un solidisme exclusif.

Assidu aux expériences sur les animaux vivans, qui, depuis Haller, étaient devenues l'objet de la physiologie, et avide de connaître la pratique des hôpitaux, Bérard ne se livrait à aucun genre de récréation ou de plaisir; excédé de fatigue, il se retirait pour méditer sur ce qu'il avait vu ou entendu. Doué d'une activité incroyable, et ne vivant pres-

que pour apprendre, il ne consacrait que fort peu de temps au sommeil. Dans un pays où on s'habituait déjà à ne guère prononcer les noms d'Hippocrate, de Galien, de Fernel, de Baillou, de Sydenham, de Stahl, de Boërahave, de Stoll et de tant d'autres grands hommes; où les livres de la veille étaient les seuls en faveurs; où les idées médicales étaient soumises aux caprices de la mode, comme nos goûts et nos usages, ce savant ami que nous pleurons, consultait les auteurs anciens, étudiait les modernes, analysait les faits, discutait les différentes opinions, et soumettait toutes ses impressions et les élans de son génie au flambeau d'une philosophie sévère.

L'ouvrage de Legallois, intitulé : *Expériences sur le Principe de la vie*, fixait alors l'attention des médecins. Bérard en fit une analyse qui fut insérée dans le journal de la bibliographie médicale, et qui le fit remarquer de la manière la plus avantageuse.

L'importance du système nerveux dans le mécanisme des sensations frappa toujours son esprit, et le porta à répéter les expé-

riences de Legallois, comme aussi à en faire un grand nombre d'autres que son génie lui suggéra. Ses goûts pour la métaphysique perçant dans toutes ses études, le dirigèrent dans toutes ces expériences qui eurent lieu en 1812, 1813, 1814, et 1815. En 1813, il présenta un mémoire sur cet objet à la Société de Médecine; la mort de M. Legallois, nommé son rapporteur, et les événemens de cette époque, empêchèrent l'examen et la publication de ce travail dont les conséquences, du reste, se retrouvent dans l'ouvrage des *Rapports du physique et du moral*, etc.

L'habitude de la retraite et de la réflexion rend quelquefois les savans étrangers aux charmes de l'amitié. Il n'en fut pas ainsi pour Bérard : la nature, prodigue des dons intellectuels à son égard, lui avait fait un cœur excellent. Il eut le bonheur de rencontrer des amis dignes de lui, autant qu'il était digne d'eux, entre autres les docteurs Montégre, Pariset et Chaumeton.

Lié avec ces médecins estimables, il devint leur collaborateur pour le *Dictionnaire des Sciences médicales*, et enrichit ce long ou-

vrage de plusieurs articles très-remarquables et très-estimés, tels que ceux *Contemplatif*, *Cranioscopie*, *Extase*, *Élément*, *Force musculaire*.

L'article *Contemplatif* est aussi intéressant sous le rapport philosophique, que sous le rapport médical. On sait que cette dénomination, prise dans sa plus grande extension, sert à exprimer l'état d'un homme dont l'attention se soutient long-temps sur une même série quelconque d'idées ; et que, prise dans son acception ordinaire, elle est employée pour désigner un homme dont l'attention se fixe trop fortement sur les idées religieuses. Bérard divise les Contemplatifs en savans et en théosophes. Archimède, le P. Castel, Viete, Varignon, Thomas et plusieurs autres hommes célèbres ont porté la faculté de concentrer leur attention sur un seul objet à un degré d'exaltation voisin de l'aliénation mentale. Les Contemplatifs religieux ou les illuminés, n'étaient pas rares dans les premiers temps du christianisme.

Bérard, dont les sentimens étaient ceux qu'inspire une religion douce et éclairée, ne

parle point d'eux avec cette ironie qui est, chez quelques personnes, une obligation de bon ton; il en fait, au contraire, les plus grands éloges, et les peint sous des couleurs aussi gracieuses que vraies. « Les Chrétiens, » dit-il, poussaient la fuite de l'orgueil jusqu'à » l'humilité, la destruetion de l'égoïsme jus- » qu'au renoneement de soi-même, la pureté » des mœurs, jusqu'à la eontinence; la pa- » tience jusqu'à l'insensibilité; la charité pour » tous les hommes et la pitié pour les mal- » heureux jusqu'à la passion; l'oubli des in- » jures jusqu'au pardon des bourreaux qui » les déchiraient. Il est vrai que des senti- » mens aussi vifs devaient aisément entraîner » la raison, amener les délires et les extases; » mais le philosophe tolérant, qui sait voir les » défauts de ses semblables avee une douce » indulgence, pardonne aisément ceux qui » ne sont que des excès de vertus. » La seule différence qui existe entre l'état de contemplation et l'état extatique, consiste dans le degré d'intensité. Ces deux états, considérés physiologiquement, ont la plus grande ressemblance avec le somnambulisme naturel et le

somnambulisme qui est le résultat de l'influence magnétique. Ils supposent tous un éréthisme nerveux ou une tension cérébrale telle que toutes les parties du corps ne recevant plus l'influence de l'encéphale, sont comme insensibles. C'est cet état d'anasthésie qui peut expliquer plusicurs des circonstanccs extraordinaircs que rapportent les martyrologues, ct concilier ainsi la raison avec la foi chrétienne.

L'article *Cranioscopie* a pour objet l'exposition du système de Gall et la réfutation de ce même système.

Les facultés intellectuelles ne sont, suivant cet écrivain, que les fonctions des divers organes dont lc cerveau est composé : par conséqucnt elles sont innées. Dès les premières années de l'existence de l'homme, on peut entrevoir ses goûts, son caractère ; ses facultés intellectuelles peuvent acquérir un grand développement, même sans éducation ; elles ne parviennent à leur plus haut degré que lorsque ces organes ont atteint le dernier terme de leur perfectionnement. La

sensation, l'entendement, la volonté, l'attention, la comparaison, le jugement, la mémoire, l'imagination, le désir, la liberté, ne sont pour lui que des abstractions et des généralités insuffisantes dans l'étude psycologique. Les fonctions des sens et les impressions qu'ils reçoivent ne sont pas, comme le veulent les phénoménalistes, les principes régénérateurs de la pensée; car, dans sa doctrine, les facultés intellectuelles existent avant la sensation, et ne sont autre chose que des propriétés organiques. Le cerveau est l'ensemble de vingt-sept organes affectés à la production de vingt-sept spécialités des phénomènes intellectuels, moraux et instinctifs, etc.

Bérard réfuta ce système par des inductions psycologiques, ainsi que par des preuves tirées de l'anatomie et de la physiologie. « La transformation des sensations en idées, » disait-il, n'est nullement analogue aux » transformations de sang en bile, en sa» live, etc. » Dans la transformation intellectuelle, en effet, il n'y a qu'un seul acte, l'attention libre et volontaire, attention libre

qui ne peut ressembler à l'acte forcé de la vie qui fait une humeur. En supposant que le *moi* ait besoin d'un instrument spécial pour agir, il faut toujours admettre que l'acte de la volonté, quoi que puisse être cet acte, est antérieur à l'acte organique; l'un est cause, l'autre effet; l'un est puissance, l'autre instrument. Il est donc un moment où le *moi* agit par lui-même, modifie les organes, loin d'être modifié par eux; en un mot, exerce une action première antérieure à toute action organique.

« L'unité des fonctions animales, dit Bé-
» rard, est un caractère important qui s'op-
» pose à la multiplicité des organes. Lorsque
» les anatomistes et les physiologistes cher-
» chèrent un *sensorium commune* dans le cer-
» veau, ils eurent tort, sans doute; ils pous-
» sèrent cette idée trop loin; ils ne virent pas
» qu'un centre anatomique avait toujours des
» parties; mais ils sentirent au moins que les
» fonctions cérébrales exigeaient que les or-
» ganes réunissent, concentrassent leur ac-
» tion. Au reste, cette unité absolue des phé-
» nomènes moraux prouve qu'il faut admettre

» l'existence d'un *moi* dans un sens réel et
» absolu, au sein duquel se passent tous les
» phénomènes moraux. »

« Est-il bien vrai, d'ailleurs, continue Bé-
» rard » (dans cet article dont nous nous plaisons à rappeler les idées, pour prouver que lorsqu'il les a reproduites plus tard, elles n'ont pas été, comme la calomnie s'est plu à l'insinuer, des idées de circonstance), « que
» le cerveau soit réellement composé de par-
» ties? Des anatomistes peu philosophes leur
» ont donné, il est vrai, des noms distincts
» et séparés; les démonstrateurs ordinaires le
» décrivent ainsi; mais quand on étudie atten-
» tivement le cerveau, lorsque l'on applique
» à cet organe les notions simples et lumi-
» neuses que nous devons à nos grands phy-
» siologistes, on se persuade bientôt que ces
» parties ne sont pas des organes distincts et
» séparés, mais des sinuosités, des bosselures,
» qui marquent les faces des hémisphères. »

Ces argumens, et mille autres dont se compose l'article *Cranioscopie*, ébranlaient trop le système de Gall pour que ce médecin ne cherchât point à en détruire la

force. On trouve, dans le second et le troisième volume de son ouvrage in-8°, une longue réfutation de cet article, fort adroite, très-spécieuse, mais faible quant au fond, et incapable de séduire des physiologistes ou des observateurs philosophes. On doit, sans contredit, de justes et d'éclatantes louanges à l'auteur du système cranioscopique pour avoir fait d'importantes découvertes sur la structure de l'encéphale et de ses dépendances, pour avoir approfondi et étudié l'histoire de plusieurs phénomènes intellectuels et moraux; mais il est impossible d'applaudir à sa doctrine, et de ne pas reconnaître avec des anatomistes du premier mérite, MM. Tiedmann, Rudolphi, Carus, Cuvier, Flourens, Serres, etc., que la pluralité des organes est une chimère. Il est bien démontré aujourd'hui que le système nerveux est un, partout continu, ayant partout la même structure. Gall, dans sa discussion avec Bérard, convenait déjà qu'il est vrai que toutes les parties du cerveau sont enchaînées entre elles; mais il prétendait que cet enchaînement ne prouvait pas que chacune ne fût un

organe indépendant : étrange indépendance, que celle des parties enchaînées ou liées les unes avec les autres! Pour qu'un solide vivant soit réputé organe, il faut qu'il ait une composition spéciale et isolée; or, dans quels points du cerveau remarque-t-on des parties dont la texture ait quelque chose de distinctif, et qui soient complétement séparées des autres? L'inspection la plus attentive ne découvre autre chose qu'une masse homogène, composée de cordons cellulo-pulpeux ou de nerfs, dont le nombre est incalculable, et auxquels il est impossible d'assigner la moindre intersection. « Que l'on montre à Gall, » disait M. Rudolphi, en raison de cette homogénéité et de cette continuité, les organes » du vol, du meurtre, du sentiment religieux; » certes, il ne les reconnaîtra pas. »

Si le docteur Gall eût pris en considération l'observation clinique, au lieu de s'étayer sur la prétendue correspondance des formes de la tête avec celle du cerveau, et sur les faux rapports de ces formes avec les facultés intellectuelles et affectives, il aurait probablement hésité à fixer le siége de chacune de

ces facultés, et ne serait pas sorti du scepticisme dans lequel une bonne philosophie nous engage à rester. Comment ne pas être, en effet, dans le doute à l'égard du rôle que les divers points de l'encéphale jouent dans la production des phénomènes de l'entendement, lorsque l'anatomie pathologique n'a pu encore faire découvrir la cause de l'aliénation mentale, lorsque les parties du cerveau, signalées par Gall pour exercer telles ou telles fonctions, ne les perdent point dans certains cas où elles sont lésées dans ses deux hémisphères en même temps, lorsque les blessures du cervelet, comme l'ont vu Willis, Morgagni, Malacarne et plusieurs autres, sont quelquefois suivies d'un dérangement des facultés que Gall attribue au cerveau, et nullement de celles qu'il regarde comme propres au cervelet?

En supposant que l'organisation cérébrale soit en rapport avec l'activité, les forces et les dispositions du *moi*, et que divers points du cerveau soient plus affectés à telle fonction qu'à telle autre, malgré leur iden-

tité de structure et leur enchaînement, les vingt-sept organes, indiqués comme les vingt-sept collaborateurs de l'entendement, ne suffiraient pas pour se rendre compte de la diversité d'idées, de penchans ou de qualités : il faudrait, pour être exact, en reconnaître plusieurs millions, ce qui reviendrait à l'hypothèse de Bonnet, hypothèse d'après laquelle chaque idée aurait pour siége une fibre nerveuse cérébrale.

Peu de temps après la publication de l'article *Cranioscopie*, Bérard composa l'article *Extase*. Fidèle à la méthode expérimentale, il rejette toutes les hypothèses arbitraires et rétrécies qu'on avait imaginées sur la cause de cet état ; il cite plusieurs faits intéressans, d'après lesquels le caractère essentiel de l'extase consiste dans une exaltation vive de certaines idées, qui absorbent tellement l'attention, que les sensations extérieures sont suspendues, les mouvemens volontaires arrêtés, l'action vitale même souvent ralentie. « L'extase, dit-il, est une lésion de l'attention ;
» voilà jusqu'où nous mènent les phénomènes

» extérieurs, quand nous ne voulons pas nous » perdre dans nos idées (1). »

L'article *Élément* est un modèle d'*analyse thérapeutique.*

Si toutes les maladies étaient identiques, ou ne se distinguaient que par le siége, comme l'ont imaginé quelques sectaires, les procédés logiques dans l'art de guérir seraient absolument inutiles, attendu qu'il ne pourrait y avoir de méprises dans le diagnostic et dans le traitement, ou du moins qu'elles seraient peu fâcheuses et ne porteraient que sur le choix du lieu d'application et sur l'intensité du seul moyen curatif que l'on aurait à employer. Mais il est incontestable, d'après des observations cliniques journalières, faites sans prévention, qu'il y a

(1) La chirurgie a pu profiter quelquefois de la suspension des sensations aperceptibles pour éviter les douleurs d'une opération. C'est ce que nous avons eu occasion de voir dans un cas de kiloplastique; c'est aussi ce qu'a fait M. Cloquet, il y a peu de temps : il a amputé un sein cancéreux à l'insu de la malade, qui se trouvait dans une extase magnétique. (Voy. *le Globe*, 1829.)

un grand nombre de maladies différentes par leur nature, et conséquemment des méthodes thérapeutiques différentes par leur action.

Malgré la fréquence de ces observations et la facilité d'en tirer les inductions convenables, les théoriciens, préoccupés de ramener à l'unité une multitude d'objets divers, et de renfermer la science tout entière dans un seul dogme, les ont méconnues ou vicieusement interprétées. Les uns n'ont vu dans les maladies que le résultat d'une altération humorale; évacuer les humeurs *peccantes* ou les purifier étaient les seules indications qu'ils avaient à remplir. D'autres, imaginant un être doué de prévoyance logé dans le corps, croyaient que toutes les affections morbides étaient des actes salutaires ou conservateurs, et se livraient, dans leur optimisme, à une passivité complète, ou, comme on l'a dit, à de longues *méditations sur la mort*. Les dichotomistes modernes ont prétendu que toutes les maladies, à l'exception d'un très-petit nombre, sont dues à l'augmentation d'une propriété vitale (excitabilité ou irritabi-

lité), et ont avancé qu'elles différaient seulement par la quantité d'irritation, jamais par la qualité.

Trop savant pour partager des idées aussi rétrécies, Bérard faisait reposer sa doctrine thérapeutique sur une base plus large. Mettant à profit les travaux des naturalistes, des empiriques, aussi bien que des dogmatiques exclusifs, il reconnaissait des maladies dans lesquelles le système vivant guérit sans le secours de l'art, dont les indications ne peuvent être saisies sans l'analyse, et certaines autres, dans lesquelles l'analogisme et l'expérience seuls doivent nous conduire.

L'application de l'analyse à la thérapeutique a pour objet de décomposer les maladies complexes, afin de distinguer les divers élémens qui les composent, et de les attaquer dans l'ordre de leur succession, ou suivant leur dégré de prédominance.

Barthèz, le premier, a posé les règles de cette opération mentale en médecine pratique. Ce grand homme n'entendait point par élémens tous les symptômes des maladies, comme on le croirait d'abord en étudiant su-

perficiellement sa doctrine. Tous les symptômes qui tiennent à l'effet immédiat de la maladie, tous ceux, si nombreux, qui ne sont que le résultat de la sympathie, n'étaient point élémens pour lui. Il ne désignait par ce mot que ceux qui se liaient à la *synergie*, qui se rattachaient à une *modification active* de l'organisme, qui concouraient à la formation de la maladie, et dont l'ensemble constituait sa nature.

On peut prendre dans le Traité des maladies goutteuses de ce savant médecin une idée exacte de la méthode analytique et des procédés selon lesquels il fixait le nombre d'affections élémentaires, dont les maladies sont le résultat ou l'expression. Dumas, Berthe, et M. Lordat ont propagé dans leurs leçons et dans des ouvrages fort estimés la doctrine des élémens ; mais ils ont cherché plutôt à la faire connaître par des exemples, qu'à la présenter dans son ensemble ou dans toutes ses applications.

Il était réservé à Bérard d'exposer cette doctrine d'une manière complète, et de convaincre le monde médical de son importance.

Doué d'un esprit éminemment philosophique, Barthèz exeellait dans la eréation des méthodes et dans la eonversion des faits généraux en principes; mais il dédaignait trop les détails, et se mettait trop peu en peine de traduire ses eonceptions avec une clarté eonvenable. Bérard vit que ee défaut était la eause de l'insueeès du vitalisme, aussi l'évita-t-il dans tous ses écrits; et parvint-il, plus que l'on ne l'avait fait avant lui, à populariser des principes qu'on avait repoussés eomme de pures hypothèses ou comme des abstractions inintelligibles.

Son article *Elément* est écrit, de même que ses autres productions, avec un style animé, elair, brillant et plein de force. Ce mot exprime, suivant lui, toute affeetion primitive simple, due à des causes partieulières, ayant des symptômes propres, exigeant un traitement spécial : en d'autres termes, il sert à désigner la cause essentielle ou la nature même d'une maladie, la souree d'une indieation prineipale. Pour qu'un groupe de symptômes puisse être eonsidéré

comme élément, il doit donc représenter une modification vitale particulière, un état ou une affection de l'organisme, et réclamer pour cette affection un traitement direct.

Bérard réduisit de beaucoup le nombre d'élémens admis par Barthèz et quelques-uns de ses disciples; établit parfaitement l'ensemble des règles qui doivent présider à leur distinction pratique. Ce travail, qui fut accueilli de la manière la plus favorable par les médecins instruits, signala d'une manière glorieuse la marche de Bérard dans la carrière des sciences. L'analyse des affections élémentaires ne fut plus dès-lors regardée comme un effort intellectuel inutile, mais bien en réalité comme une méthode de traitement susceptible de recevoir des progrès ultérieurs. Bérard rendit donc un véritable service à l'art de guérir, en faisant un tout symétrique et régulier ou une doctrine des élémens des maladies, en corrigeant ce que cette doctrine avait, avant lui, d'obscur ou de contraire à l'observation clinique.

L'article *Force musculaire,* le dernier qu'il

publia dans le Dictionnaire des sciences médicales, est une nosographie du plus haut intérêt sous le rapport physiologique.

Les phénomènes qui se passent dans le corps vivant supposent des forces qui les produisent, quelque inconnues que soient leur nature et leur cause primordiale. Peu familières avec le langage philosophique, des personnes redoutent néanmoins cette supposition, comme réalisant une idée abstraite. S'élançant dans le champ des hypothèses, tout en criant contre elles, elles préfèrent substituer au mot *force* celui qui désigne l'action elle-même, c'est-à-dire le mot d'*organe*, parce qu'il leur est prouvé que c'est l'organisation ou la matière même, qui fait la vie. Fidèle à la méthode expérimentale et retenu par un sage scepticisme, Bérard ne sort jamais des faits; il les classe, les rattache à des causes premières, dont il ne cherche point à pénétrer l'essence, et prouve qu'il convient de désigner ces causes, en quoi qu'elles puissent consister, par le mot de *force ou de puissance*. Cette méthode ne peut jamais conduire à l'erreur; et du reste, dans les sciences

physiques on n'en suit pas d'autre. « L'étude de la nature physique, dit M. Biot, se réduit toujours à ces trois choses distinctes : l'observation des phénomènes, la recherche expérimentale du mode suivant lequel ils s'accomplissent et qui est leur loi physique, enfin. la détermination des *forces abstraites* et mécaniques dont ils résultent comme conséquences calculables. »

Le mot de force est donc un mot sacré dans la médecine, et qui n'aurait jamais dû en être banni : il exprime ce qu'il y a de plus important à connaître dans l'étude des êtres vivans, surtout pour le médecin praticien; il l'empêche de se perdre dans ces distinctions subtiles de propriétés vitales (sensibilité, irritabilité etc.); il présente une idée plus vaste, plus simple, plus vraie des phénomènes vitaux, que la trop fameuse *excitabilité* browienne; il sert enfin à considérer la vie en masse et sous le point de vue le plus général.

La plupart des physiologistes ont singulièrement restreint le nombre des causes qui mettent en jeu la force musculaire. C'est pour ne pas les avoir saisies dans l'ensemble

que présentent les faits, et distribuées dans le rang que leur mérite leur importance respective, qu'ils ont imaginé des théories incomplètes ou des hypothèses arbitraires. Bérard signale ce vice, et présente une exposition aussi vraie que profonde de toutes les causes de ce genre, constatées par une observation rigoureuse, telles sont la spontanéité, la volonté, la sensation avec conscience, l'imagination, les passions, l'imitation, l'habitude, la sympathie, l'instinct; l'atonie, l'extension mécanique de la fibre musculaire, la rupture de l'équilibre des muscles congénérés, la prédominence naturelle de certains muscles sur leurs antagonistes, et l'irritation.

On a beaucoup agité la question de savoir si les muscles jouissent d'une force propre, ou d'une force étrangère et empruntée. Suivant un grand nombre de physiologistes, les muscles ne sont que les instrumens passifs du mouvement que leur communique l'acte cérébro-spinal; tandis que, suivant Haller et son École, ils sont doués d'une force spéciale (*vis insita*), indépendante de celle qui leur vient du système nerveux (*vis nervosa*).

Bérard reprend les faits en apparence contradictoires, sur lesquels s'appuient ces deux opinions opposées ; et, renfermant ses conclusions dans les limites d'une expression pure et simple de ces faits, il parvient à accorder la nature avec elle-même, résultat que n'avait encore atteint aucun système de physiologie.

Les phénomènes du mouvement n'étant pas identiques avec d'autres phénomènes que présentent les corps vivans, avec la sensation et l'irritation, par exemple, Bérard ne confond point la force musculaire avec toute autre force vivante. Il lui semble constant, et nous pensons comme lui, que le mouvement vital est un phénomène primitif qui ne peut être assimilé à aucun autre phénomène soit physique ou chimique, soit vital ou métaphysique, et qu'il faut le rapporter à une force particulière qu'on doit appeler force motrice; c'ést-à-dire qu'il faut admettre l'existence du phénomène, en rechercher les divers modes, les lois générales et particulières, les conditions essentielles ou secondaires, les agens modificateurs, etc. La physiologie ne

se présente, en effet, sous son véritable jour que lorsqu'on cherche, non à expliquer les forces vitales, mais à comparer les faits qu'elles servent à classer, et à se les représenter telles qu'elles sont en elles-mêmes, par une intuition directe que l'on ne doit pas trop se piquer de développer, de peur d'ajouter quelque idée fausse ou étrangère à leur notion simple et purement expérimentale.

Parvenu à la plus honorable célébrité, Bérard revint à Montpellier en 1816, afin d'y prendre rang parmi les praticiens, et de consacrer ses talens à soutenir l'antique renommée de l'Ecole dont il avait été le disciple.

Peu d'hommes sont propres à mériter ou à obtenir simultanément de brillans succès dans l'exercice et dans l'enseignement de la médecine. Pour réussir à se faire une nombreuse clientelle et avoir la réputation de guérisseur, il ne faut pas être en général, érudit, savant, écrivain, ami de la solitude et du silence du cabinet, philosophe et penseur; mais plutôt remuant, adroit, soutenu par une coterie ou par d'habiles prôneurs. Com-

ment Bérard aurait-il facilement acquis de la confiance comme praticien, lui qui n'avait que de grands talens pour protecteurs! Peu favorisé du côté de la fortune, il fallait cependant qu'il parvînt à mettre son existence à l'abri du besoin. Heureusement la patience jointe au mérite fait très-souvent aplanir les plus grands obstacles. Bérard fut reçu médecin de la Miséricorde, et pratiqua souvent auprès des pauvres avec un zèle si admirable, que quelques opulens et beaucoup de familles aisées finirent par lui accorder leur confiance; mais ce ne fut qu'après un temps assez long et par l'influence de personnes dont il captiva l'estime et l'affection.

Les leçons de pathologie qu'il fit ne contribuèrent pas peu à lui procurer un avenir heureux et plein de gloire. La rapidité, l'abondance et la facilité de sa diction, la force et la beauté de sa dialectique, l'intérêt qu'il savait répandre dans l'exposition et la discussion des principes, sa rare sagacité pour expliquer les théorèmes les plus compliqués, l'adresse avec laquelle il liait la théorie avec l'expérience, la profondeur de ses connais-

sances, l'étendue de son érudition, la finesse de ses idées, la grâce de son élocution, son aversion pour les hypothèses, qualités professorales éminentes qu'il réunissait, telles furent les causes véritables du triomphe qu'il obtint dans l'art difficile de l'enseignement. A cette époque, on n'avait pas encore tenté de renverser les autels que plusieurs siècles avaient élevés aux génies de la médecine; le respect pour les supériorités médicales subsistait dans toute sa force; parmi les jeunes gens qui se destinaient à la plus noble des professions, il n'en était aucun qui, le lendemain du jour où il avait commencé ses études, se crût initié dans tous les secrets de l'art. Persuadés que la science était longue et difficile, les professeurs ne croyaient pas faire de leurs élèves de vrais médecins, s'ils ne leur enseignaient autre chose qu'à faire des descriptions anatomiques ou des nécropsies; ils croyaient utile de leur rappeler souvent les principes de l'art de raisonner. C'était à ces principes qu'ils ramenaient les questions les plus particulières; parce qu'ils pensaient que la philosophie générale renfermait, à proprement parler, le code de toutes les dé-

cisions de détail. Obéissant à leurs guides, les élèves suivaient la route qui leur était ouverte, et se trouvaient à même de lire indifféremment les ouvrages des grands métaphysiciens, comme ceux des grands observateurs : Platon et Hippocrate, Locke et Sydenham, Bâcon et Barthèz, Condillac et les nosographes modernes. On sent bien qu'avec une aptitude semblable à la philosophie, les nombreux disciples que l'école de Montpellier possédait dans son sein durent entendre Bérard avec enthousiasme. Comme nous aimions le contraste de son savoir avec son âge, celui de son ardeur avec sa modestie ! Sa mémoire était riche en comparaisons ingénieuses ; son discours était plein de feu, son expression toujours élégante. Avec qu'elle force il poursuivait l'erreur ! avec quel respect il prononçait les grands noms, même ceux de ses contemporains ! Comme il avait l'art de frapper à-la-fois l'attention de son auditoire ! Nous en appelons à vos souvenirs, honorables médecins des diverses contrées du globe, qui avez été ses élèves, qui l'avez tant de fois salué par vos applaudissemens, qui avez sou-

tenu dans la faculté de Montpellier des thèses rédigées d'après ses leçons (1), et qui plus tard lui adressiez vos consultations, tant il vous avait inspiré de confiance et d'attachement! Oui; vous trouviez dans ses leçons des connaissances positives; vous fixiez avec lui vos idées et votre jugement, condition sans laquelle on ne peut faire de progrès dans une étude quelconque; car on se fatigue de beaucoup apprendre sans rien savoir et de rassembler des faits sans s'en servir.

De pareils succès dans l'enseignement particulier sont impossibles pour la plupart des hommes, sans une attention spéciale et une concentration absolue : mais Bérard était du petit nombre de ceux qui peuvent

(1) Parmi les thèses trop nombreuses pour que nous puissions les citer toutes, les plus remarquables sont celles intitulées : *Considérations sur les phénomènes vitaux et sur la manière de les réunir en théorie; Dissertation sur les passions considérées comme élément essentiel des maladies; Dissertation sur les hémorragies. Essai de dynamique vitale*, etc.

s'occuper simultanément de plusieurs objets divers avec un égal succès. Les recherches multipliées qu'il fut obligé de faire pour rendre ses leçons intéressantes, ne l'empêchèrent point de se livrer, dans le même temps, à des recherches d'un autre genre, et de recueillir beaucoup de matériaux pour un ouvrage qu'il publia, en 1818, sous le titre d'*Essai sur les anomalies de la Variole et de la Varicelle, avec l'histoire analytique de l'épidémie éruptive qui régna à Montpellier en* 1816.

Cette épidémie, comme tant d'autres qui ont régné après elle, offrit un tel caractère d'anomalie, elle avait provoqué tant d'opinions opposées parmi les médecins et les gens du peuple ; elle avait répandu contre la vaccine des préjugés si forts, que Bérard crut devoir employer ses efforts et ses lumières à dissiper les incertitudes, calmer les fausses alarmes, ou les resserrer dans les limites de la vérité.

L'ouvrage qu'il publia à cet effet renferme la solution des problèmes les plus intéressans; on y trouve des observations nombreuses de

varicelle qui a simulé la variole légitime par la forme des boutons, par l'auréole, le godet, la suppuration, leur durée totale et leur confluence. La concision de ces observations peut être considérée par quelques personnes comme un défaut ; mais l'art de décrire une maladie consiste moins à tout noter, qu'à signaler les phénomènes qui tendent à éclairer le dogme clinique dont on fait l'objet direct de ses recherches. Une observation devient fatigante, stérile, embrouillée, si elle renferme des détails minutieux sur les points les plus vulgaires, et si elle n'est pas d'accord avec les inductions qui en découlent.

Bérard discute d'une manière analytique les caractères distinctifs de la varicelle et de la variole, et prouve qu'ils ne sont pas dans tous les cas aussi rigoureux qu'on l'a prétendu ; il établit ensuite que ces deux maladies ont entre elles la plus grande analogie, attendu qu'elles ont paru à peu près à la même époque en Europe ; que les épidémies de l'une et de l'autre marchent presque toujours ensemble ; que les mêmes maisons sont

quelquefois infectées en même temps de ces deux maladies ; que des petites véroles fausses sont provenues de l'inoculation du pus d'une variole légitime ; que la variole la plus régulière a toujours des boutons avortés et varicelleux ; que la varicelle présente les mêmes formes irrégulières que la variole, etc. Il démontre de la manière la plus évidente que la vaccine détruit pour toujours l'aptitude à contracter la variole : qu'ainsi son énergie ne s'affaiblit point comme on l'a prétendu. Des individus très-bien vaccinés ont eu, il est vrai, la variole légitime ; mais elle n'a présenté chez aucun d'eux le moindre symptôme fâcheux : de sorte que dans les cas très-rares où elle n'est pas complétement préservatrice, elle est au moins atténuante. En vain les antagonistes de la vaccine voudraient-ils alléguer ces cas de variole survenus après une bonne vaccination, il est permis de leur rappeler que beaucoup d'individus soumis à l'inoculation de la variole et d'autres qui l'avaient eu naturellement, ayant éprouvé des récidives, on ne peut pas exiger, sous le rapport pré-

servatif, plus d'énergie de la part de la vaccine que de la variole elle-même.

Peu de temps après avoir cherché à dissiper les préventions défavorables que les épidémies de varicelle ou d'affections varioliformes avaient fait naître dans le public contre la vaccine, Bérard s'occupa de combattre des préventions d'une autre espèce. Dévoué à l'école de Montpellier, il entendait avec peine les injustes déclamations de l'esprit de secte contre sa doctrine ; il apprenait avec plus de peine encore qu'on avait l'air de croire qu'elle était déchue de son antique splendeur, et que chaque jour la voyait descendre du rang élevé que lui avaient mérité d'honorables travaux. Une sorte de patriotisme et l'intérêt de la science elle-même l'enflammèrent du désir de détruire ces étranges imputations, et l'engagèrent à s'occuper d'un ouvrage, qui parut en 1819, sous le titre de : *Doctrine de l'École de Montpellier, et Comparaison de ses principes avec ceux des autres écoles modernes.*

Cette doctrine est l'union systématique de tous les faits médicaux, opérée d'après

les règles de la philosophie bâconienne.

Les premiers signes de son existence remontent à l'époque où les systèmes brillans des Mécaniciens et des Chimistes furent renversés. Le célèbre Sauvages, qui porta le premier le coup le plus funeste à ces systèmes, proclama aussi le premier que les causes des phénomènes doivent être expérimentales; que l'on doit se servir des dénominations abstraites pour la commodité du langage et la facilité des calculs analytiques ; le premier encore il imprima au système de Stahl des changemens qui le firent adopter par tous les bons esprits, et prépara ainsi dans l'école de Montpellier la révolution la plus salutaire.

Après Sauvages, parut Lacaze qui, tout en conservant une partie des idées mécaniques du temps, entrevit les faits qui établissent l'unité vitale, et créa à proprement parler la physiologie médicale ou d'observation.

Bordeu, qui vint ensuite, modifia la théorie stahlienne, la combina avec certaines opinions de Van-Helmont, et considéra le corps

vivant comme un assemblage d'organes doués chacun d'une vie particulière, dont la somme forme la vie générale, et dont les rapports différens d'équilibre constituent la santé ou la maladie.

De Sèze, Robert, Roussel, Grimaud et Fouquet suivirent à peu près les mêmes principes, avec des nuances plus ou moins prononcées de stahlianisme. Un vice fondamental de leur théorie était de donner une extension immodérée à l'interprétation de quelques faits, et d'invoquer l'action de l'âme dans un grand nombre de mouvemens dont elle n'a pas la conscience, qui se passent conséquemment sans sa participation.

Presque dans le même temps, Barthèz adopta complétement en médecine la méthode expérimentale de Bâcon (1), et chan-

(1) Cette méthode consiste à ne s'élever à des assertions générales qu'après avoir rassemblé, comparé et combiné le plus grand nombre de faits possibles. Elle établit pour règle, que c'est de l'observation et de l'expérience seulement qu'émanent toutes les vérités

gea de la sorte la science à laquelle il consacra sa laborieuse carrière. Conformément à cette méthode, il isola les actes vitaux des phénomènes matériels, aussi bien que des actes moraux, et désigna leur cause inconnue sous le nom de *principe vital*. Dans sa manière de voir, toutes les fonctions de la vie, tant dans l'état de santé que de maladie, sont produites par des forces particulières et régies suivant des lois primordiales de ce principe; lois qui sont absolument étrangères à celles de la mécanique, de la physique et de la chimie, de même qu'aux facultés de prévoyance et autres, que l'on regarde comme caractéristiques de l'âme pensante. « On man» que, dit-il, aux règles de la méthode philo-

de fait; elle reconnaît l'impossibilité de pénétrer jusqu'à l'essence des choses, ne s'occupe que des liaisons et des rapports des phénomènes. Elle prescrit en outre de ne point séparer la connaissance des causes des phénomènes eux-mêmes, de n'employer les expressions abstraites de *forces*, *principes*, *facultés*, que comme des formules génériques à l'aide desquelles on classe les divers faits pour en mieux saisir l'ensemble et les rapports.

» sophique lorsqu'on assure à présent qu'une
» seule âme, ou un seul principe de vie, pro-
» duit dans l'homme la pensée et les mou-
» vemens des organes vitaux. Cependant on
» ne doit pas affirmer qu'il soit impossible
» que la suite des temps n'amène la connais-
» sance des faits positifs qui sont ignorés au-
» jourd'hui, et qui pourront prouver que le
» principe vital et l'âme pensante sont es-
» sentiellement réunis et confondus dans un
» troisième principe plus général. »

Dumas suivit quelquefois la manière de philosopher de Barthèz ; mais, le plus souvent, entraîné par le Sensualisme moderne, il s'efforça de débarrasser le langage physiologique de quelques abstractions que les esprits, même les plus élevés, ont une certaine tendance à réaliser; et, moins sceptique sur la cause de la vie que son illustre maître, il parut avoir quelque penchant à soumettre la physiologie à un vrai matérialisme.

Doué d'un esprit aussi philosophique que celui du grand médecin dont il fut l'ami, et à la gloire duquel la sienne s'est associée, M. Lordat a ramené les esprits à la considé-

ration de l'*unité vitale*, c'est-à-dire de l'ensemble des rapports qui enchaînent et unissent toutes les forces et toutes les fonctions de la vie. Selon lui, les phénomènes apparens ont pour cause des phénomènes cachés qui se passent dans l'intérieur du corps; il s'agit d'aller à la recherche de ces derniers, d'assigner leur ordre de filiation, depuis les phénomènes apparens jusqu'aux actes les plus élevés que notre esprit puisse apercevoir, de déterminer le nombre des principes d'action d'après celui de ces actes; d'établir les lois selon lesquelles ces agens produisent leurs effets. Ce savant physiologiste regarde comme contraire à une saine philosophie de supposer l'existence d'un être substantiel pour expliquer l'origine des actes du système vivant : rester en suspens, relativement à la nature de la cause première de la vie; mais admettre une force ou une cause, comme une abstraction qui ne préjuge rien à cet égard, lui paraît être le parti le plus sage.

Tels sont les hommes et les travaux que Bérard apprécie à l'aide d'une critique aussi sage qu'éclairée. Les vives lumières qu'ils ont

répandues sur la médecine sont réunies dans la première partie de son livre, en un seul foyer; les principes de l'Ecole de Montpellier y sont exprimés d'une manière aussi fidèle que lumineuse.

Quelque divergence qu'il existe entre les principes de Sauvages, Lacaze, Bordeu, Desèze, Robert, Fouquet, Grimaud d'une part, Barthèz, Dumas, M. Lordat d'autre part, il n'en est pas moins vrai que la méthode d'après laquelle ils ont été établis est la même sous quelques rapports, et que plusieurs de ces principes eux-mêmes sont absolument identiques, notamment ceux qui déterminent une forte opposition aux exagérations du mécanicisme, de la chimiâtrie, de l'organicisme et autres systèmes ennemis du scepticisme philosophique.

Cette identité de logique sous certains points de vue, et de position à l'égard des diverses sectes médicales, légitime la dénomination de *Doctrine de l'Ecole de Montpellier*, donnée à l'ensemble des travaux que nous venons d'indiquer, travaux auxquels doivent

être ajoutés ceux de Bérard et de M. Ribes (1).

Les vues de notre illustre ami, relatives au perfectionnement de cette doctrine, sont consignées dans presque tous ses écrits, même dans celui à la tête duquel cet éloge devait être placé. Mais c'est surtout dans l'ouvrage consacré à l'exposition des dogmes de l'Ecole de Montpellier, que se trouvent les modifications qu'il a cru devoir faire subir, non pas à la méthode adoptée par ses prédécesseurs, car il n'en est point de meilleure, mais au langage physiologique.

« Le mot de *principe vital* répand, dit-il, » dans ce langage une très-grande obscu- » rité, il détourne l'attention de l'observation » des phénomènes et de leur comparaison » analytique. Si l'on donnait une nouvelle

(1) *De l'Anatomie patholo. considérée dans ses vrais rapports avec la science des maladies.* Voyez aussi le Discours non moins remarquable du même professeur sur l'*Éclectisme médical.* — Nous signalerons encore l'opuscule de M. Caizergues, intitulé : *des Systèmes en médecine.*

» édition des élémens de la science de l'homme,
» en retranchant complétement cette expres-
» sion, et lui substituant celle de *force vitale*,
» en se servant même de celle-ci aussi peu
» que possible, et en se contentant d'expri-
» mer tout simplement les différentes classes
» des phénomènes, la doctrine de Barthèz
» deviendrait, par cela seul, et sans autre
» changement, aussi claire dans l'exposition
» qu'elle est inébranlable dans les dogmes. »

Ainsi, dans ses principes, la véritable science médicale, physiologique, pathologique et thérapeutique, est obligée de s'arrêter aux organes agissans et aux forces correspondant à leurs actions différentes; toute science qui va au-delà s'égare dès le premier pas. L'expression de force vitale, adoptée par lui, n'est pas un moyen d'explication, mais seulement une abstraction propre à classer les phénomènes et les actions. La force, en général, n'est que l'action même, considérée dans sa plus grande pureté possible, et dans le simple principe de causalité; car s'il existe une vérité logique incontestable, c'est qu'il

n'y a pas d'effet sans cause, et, par conséquent, qu'il y a autant de causes que de classes d'effets.

La doctrine de l'école de Montpellier, que Bérard a eu le mérite de bien faire connaître, de défendre et de modifier, n'est point, comme peuvent le croire beaucoup de gens, le *vitalisme substantiel* de Van-Helmont; c'est un vitalisme, ou plutôt une philosophie, dont l'esprit est tout expérimental, même lorsqu'il s'éleve aux sublimités de la philosophie transcendentale, tout pratique et tout dirigé vers les progrès d'une science qui ne doit point être l'objet d'une vaine et stérile contemplation, mais bien une sorte de code des indications thérapeutiques. Tous les dogmes de cette doctrine s'enchaînent les uns aux autres, et se lient aux faits dont ils embrassent parfaitement le vaste ensemble. De même que les meilleurs gouvernemens actuels ont fait entrer dans leurs formes les élémens les plus opposés, et ont ainsi donné l'exemple d'un éclectisme politique, de même l'école de Montpellier, ainsi présen-

tée, fait reposer sa doctrine, non pas sur un seul ordre de faits, comme tous les systèmes sans exception, mais sur tous les faits physiologiques, pathologiques et thérapeutiques. Ce n'est pas seulement dans des considérations isolées d'anatomie, de physique, de chimie, d'humorisme, d'organicisme, etc., qu'elle puise les matériaux de ses principes, mais dans l'ensemble des considérations fournies par l'étude de toutes les diverses parties de la scicnee de l'homme.

Afin de mieux faire ressortir le bon esprit de l'École qui avait toutes ses affections, Bérard en compara les principes avee ceux des autres Écoles, dans l'ouvrage qu'il publia en 1819, ainsi que dans divers mémoires insérés dans la *Revue médicale*. Une seule lui paraissait avoir une sorte de similitude avec celle de Montpellier, c'est celle de Cos. Mais, parmi les écoles modernes, celle qui a la plus grande analogie avec la nôtre par son esprit physiologique, ainsi que l'a indiqué M. Ribes, c'est l'École d'Edimbourg. Toutes deux en effet ont donné à la mé-

decine le caractère et les lois qui lui conviennent ; toutes deux ont détruit l'empire des idées exclusives, toutes deux ont distingué les deux ordres de faits appartenant à l'homme moral et physiologique, toutes deux enfin ont eu la même marche expérimentale.

Dans le même temps que Bérard rappelait au monde médical les titres si glorieux de l'École de Montpellier, M. Broussais travaillait avec toute l'ardeur d'un chef de secte à se faire un grand nombre de prosélytes. Dans ses leçons, comme dans ses écrits, il invoquait l'expérience, et prétendait avoir mis son système en harmonie avec les faits et les explications physiologiques. La contractilité, sorte de propriété dépendant de l'arrangement des tissus, susceptible seulement d'être mise en jeu par les modificateurs extérieurs, rendait raison, suivant lui, de tous les actes du corps vivant. Il n'y avait que deux maladies ; l'une, excessivement commune, était l'irritation ou l'inflammation ; l'autre, fort rare, était l'abirritation ou la faiblesse. Une thérapeutique on ne peut pas plus simple correspondait à une pathologie aussi courte : appliquer des

sangsues, prescrire l'eau de gomme, et, dans des circonstances très-rares, quelques excitans, telles étaient les ressources que le professeur du Val-de-Grâce croyait suffisantes dans l'exercice de l'art de guérir. Présentée avec assurance comme la déduction exacte de l'observation clinique, cette théorie ne pouvait manquer de faire fortune. La rapidité de sa propagation était une de ces folies dont le temps seul pouvait faire justice. Néanmoins, dans l'intérêt des élèves, il n'était pas indifférent que quelques hommes de mérite voulussent prendre la peine de la lui rendre un peu plus tôt. Bérard fut un de ceux qui se chargèrent de ce soin : il s'en acquitta pour sa part d'une manière digne de lui.

Sans être accessible à l'orgueil, Bérard avait la conscience de ce qu'il valait. Ses honorables succès dans l'enseignement particulier et ses ouvrages lui semblaient mériter qu'on l'appelât au sein de l'École, dont il travaillait chaque jour à augmenter la gloire. Trois chaires étant devenues vacantes, il en sollicita successivement l'obtention; mais, soit qu'aucune d'elles n'eût un rapport

très-direct avec le genre d'études auxquelles il s'était spécialement livré, soit plutôt par un esprit d'injustice ou une de ces espèces d'antipathies auxquelles les sociétés sont quelquefois sujettes comme les individus, ses prétentions ne furent pas accueillies. Cet insuccès lui ayant fait vivement éprouver les regrets du manque des concours, il publia un mémoire sur les avantages de ce mode d'élection. Il adressa en même temps une pétition aux Chambres pour en obtenir le rétablissement. Ce mode, dont l'utilité est fondée sur ce que le savoir et la faculté de le communiquer n'ont pas de meilleur moyen d'être appréciés, n'est pas sans doute exempt d'abus; il peut se former parmi les juges du concours une coterie en faveur du népotisme; une majorité peut, étant séduite par l'intrigue ou par des sollicitations puissantes, accorder le prix de la lutte au plus faible des combattans; un parleur agréable, mais sans instruction solide, peut l'emporter sur celui qui vise moins au luxe et à l'abondance des expressions qu'à la justesse de la pensée ou à la véritable solution d'une question;

un jeune homme, doué d'une mémoire heureuse et discutant avec la témérité que donne assez souvent le défaut d'expérience et de profondeur, peut déconcerter un homme d'âge mûr, modeste et plein de savoir, etc. Mais enfin ce mode oblige l'ignorance qui s'aviserait d'être ambitieuse à se produire et à acheter bien chèrement des succès que la justice lui refuse.

Le Mémoire de Bérard et sa pétition furent lus avec plaisir par ceux qui, animés d'une vraie philanthropie, faisaient des vœux pour que les Facultés de médecine pussent donner à l'enseignement de cette science des garanties désirables de prospérité et de perfectionnement (1).

(1) Les Facultés de Médecine de Paris et de Montpellier, mais notamment cette dernière, ont dû pendant plusieurs siècles leur glorieuse renommée aux concours institués par la sagesse de nos rois. Depuis quelques années le gouvernement à établi des concours pour l'agrégation, qui sont loin de valoir les concours directs pour le professorat. Les premiers se composent d'épreuves trop faciles, si on les considère comme devant être la mesure de l'aptitude

Persuadé qu'il n'arriverait jamais au professorat en demeurant auprès de personnes qui avaient de l'influence dans les présentations, et qu'il avait lieu de supposer prévenues contre lui, Bérard se rendit à Paris en 1823; il comptait pouvoir y accroître plus efficacement sa réputation et obtenir du chef de l'Instruction publique une récompense que lui disputaient à Montpellier des rivaux très-protégés. Son retour dans la capitale lui procura les douces consolations de l'amitié. Les docteurs Rouzet, Miquel, Bousquet, Dupau, l'accueillirent comme un maître

à l'enseignement, et trop fortes, si elles ne doivent servir qu'à faire obtenir un titre qui n'est pas lucratif et qui s'accorde beaucoup trop souvent pour qu'il puisse mériter quelque considération. Si les Facultés de médecine avaient une organisation analogue à celle des Facultés de droit, on n'aurait peut-être plus de vœux à former pour l'enseignement de l'art de guérir. En créant une agrégation qui serait l'équivalent de l'institution des professeurs suppléants, on réveillerait des ambitions capables, et d'autre part, en établissant le concours pour le professorat, outre les agrégés et les docteurs, on aurait un mode d'élection aussi large que possible.

vénéré et chéri. Il devint leur collaborateur pour la rédaction de la *Revue médicale*, et participa vivement aux brillans succès qu'a eus d'abord ce journal.

Peu de temps après il publia de concert avec le docteur Rouzet (1), le *Traité des Maladies chroniques* de Dumas, accompagné de notes et surtout d'un Supplément sur l'application de l'analyse à la médecine pratique. Ce supplément, qui lui appartient en entier, forme presque tout le second volume de ce Traité. Sa doctrine sur les élémens y est présentée dans toute son extension et avec une force de logique admirable. Il est impossible de citer un ouvrage aussi fécond que celui-là en bonnes idées médicales, aussi plein de principes déduits de l'observation clinique.

A peine Bérard venait de fournir cette nouvelle preuve de ses profondes connaissances

(1) Ce médecin donnait les plus belles espérances, lorsque la mort vint l'enlever presque au début de sa carrière scientifique. Bérard jeta quelques fleurs sur sa tombe ; il ne prevoyait pas, hélas ! devoir joindre sitôt l'ami intime dont la perte lui occasionait de si vifs regrets.

en médecine pratique, qu'il s'occupait déjà des plus hautes questions de la métaphysique et de la physiologie. Son goût pour les études philosophiques l'avait porté à méditer très-long-temps sur les rapports du physique et du moral. Dans ses leçons, comme dans des thèses soutenues par ses disciples, il avait plusieurs fois analysé ces rapports et avait déploré la fâcheuse influence de l'ouvrage de Cabanis sur la science de l'homme, et secondairement sur les théories pathologiques. Ainsi préparé, il composa avec une extrême rapidité l'ouvrage à la tête duquel devait se trouver cet éloge ; les divers motifs qui l'engagèrent à le publier, exposés dans la préface de ce livre, annoncent un esprit élevé, passionné pour la recherche de la vérité. Peut-être l'empressement qu'il mit dans cette publication eut-il un peu pour cause le désir de plaire au Ministre-Évêque qui dirigeait l'Université de France. Mais comme ce désir ne lui a point fait écrire un seul mot qui ne fût l'expression franche de sa pensée, il y aurait de l'injustice à lui en faire un motif de blâme.

Si la métaphysique n'a pas joui d'une grande autorité près du commun des hommes, c'est, il faut en convenir, qu'elle a eu souvent l'air de rompre avec le sens commun, et qu'elle n'a cessé depuis plus de deux mille ans de rouler dans un cercle d'hypothèses et de nuages. En butte aux sarcasmes de Lucien, et plus tard à ceux de Molière, de Voltaire, de Goëthe, cette science réclamait instamment une révolution dans ses méthodes, dans ses explications, dans ses liaisons intimes avec d'autres sciences. Mais l'esprit humain se porte avec trop de facilité dans les extrêmes : vers la fin du siècle dernier, il avait adopté un matérialisme aussi borné que destructeur ; heureusement notre époque voit chaque jour ce système tomber en ruines, et s'élever une philosophie que nous pouvons appeler *algébrique*, tant les démonstrations en sont rigoureuses et les procédés exacts. Reid, MM. Laromiguière, Royer-Collard, Degerando, Cousin, etc., ont ébranlé les théories de Locke, d'Helvétius, de Condillac et de Cabanis : Bérard en a rendu la chute complète. Phy-

siologiste et philosophe, il avait l'avantage de connaître à la fois deux classes de phénomènes qui sont du domaine de la science de l'homme; il avait, de plus, celui d'avoir fait de nombreuses recherches et beaucoup d'expériences sur le système nerveux, système considéré, par l'Ecole matérialiste, comme cause primordiale ou suffisante de la sensation : il était donc assez compétent pour reprendre les questions traitées par Cabanis; il était même plus compétent que cet homme célèbre pour les résoudre par les secours de la physiologie.

Le procédé par lequel Bérard s'élève à l'idée de l'âme est conforme aux règles de la philosophie expérimentale. En admettant l'existence de cette cause des phénomènes intellectuels, il n'explique rien, à proprement parler, ainsi qu'il en fait la remarque dans sa réponse à la critique de M. Boisseau; il ne cherche pas à déterminer le rapport qui lie l'âme à ses facultés, il n'essaie même pas de le concevoir : « Je ne pénètre pas, dit-il, » la nature de l'âme, j'affirme seulement, » d'après le principe de causalité, que *tout*

» *effet a une cause, que tout mode suppose*
» *un substratum modifié, toute action une*
» *existence;* que, d'après l'incompatibilité
» des phénomènes physiques et des phéno-
» mènes moraux, le *substratum* des uns ne
» peut pas être le même que celui des autres,
» quels qu'ils soient en eux-mêmes; je dis
» seulement que l'un n'est pas, ne peut pas
» être l'autre. Je compare deux inconnus,
» l'âme et la matière : mais je puis affirmer,
» sans dire ce qu'ils sont en eux-mêmes,
» qu'ils ne se ressemblent pas, qu'ils sont
» même opposés. »

Ainsi, ce n'est pas en s'appuyant sur l'autorité et sur des convenances sociales, que Bérard établit l'existence d'un principe immatériel comme cause de l'entendement humain, mais bien par une analyse sévère et une comparaison exacte des faits de conscience et des faits purement physiologiques.

Bientôt après que sa doctrine sur le physique et le moral eut vu le jour, notre illustre ami, désirant en assurer le triomphe, crut qu'il n'était pas indifférent de publier, en l'accompagnant de notes, une lettre pos-

thume et inédite de Cabanis, dans laquelle cet auteur expose ses doutes sur les causes premières, et condamne ainsi lui-même le matérialisme qu'il avait soutenu.

Dans un temps où les opinions politiques exaltent tant d'esprits, altèrent tant de cœurs, et font jouer des rôles si divers, l'homme vertueux est exposé à être confondu avec celui qui se couvre du masque de l'hypocrisie : Bérard fut dans cette position. Quelques personnes ne rendirent pas justice à ses intentions, ne crurent pas à la sincérité de sa pensée. Mais il suffit, pour justifier sa mémoire, de rappeler que la doctrine qu'il a exposée dans son ouvrage est le travail de toute sa vie philosophique.

La nouvelle preuve qu'il venait de donner de son mérite le fit enfin arriver au comble de ses désirs : il fut nommé professeur d'hygiène, lors de la réorganisation qui eut lieu dans l'école de Montpellier.

Il revint aussitôt dans cette ville, s'estimant heureux de pouvoir s'y livrer désormais à l'étude et à l'enseignement de la médecine, sans être assiégé par le besoin de songer à se pro-

curer les moyens d'existence. Quoiqu'il n'eût jamais fait de l'hygiène une étude spéciale, il la professa avec un talent remarquable. Il n'a pourtant publié autre chose sur cette branche des sciences médicales qu'un discours *Sur les améliorations progressives de la santé publique, par l'influence de la civilisation.* Ce discours tend à établir que l'homme gagne beaucoup plus qu'il ne perd, sous le rapport de la santé publique, par l'influence de la civilisation; qu'il y a eu une amélioration immense depuis les temps de barbarie jusqu'à nos jours; qu'ainsi l'espèce humaine, loin d'être enchainée par le spectacle terrible de maux toujours croissans, doit reconnaître l'étendue de ses moyens de bonheur et les destinées de l'avenir. Ramené par goût à la culture de la médecine pratique, de la physiologie et de la métaphysique, Bérard en faisait une application presque continuelle à l'hygiène.

Nous ne parlerons point de toutes les recherches dont il avait formé le plan : en réunir des débris, en offrir quelques fragmens, ne serait-ce pas en diminuer la valeur? Nous

ne dirons rien de deux ouvrages qu'il n'a pas eu le temps de terminer. L'un a pour titre : *Détermination expérimentale des rapports du système nerveux en général et de ses parties avec la vie animale et organique dans les animaux de toutes les classes, depuis les insectes jusqu'aux mammifères;* l'autre est un discours très-étendu *sur le Génie de la médecine et son mode d'enseignement*, travail complet et digne du professeur de Montpellier.

Tant de travaux finirent par altérer sa santé naturellement délicate. Après avoir passé les années de peine, il aurait pu songer à se procurer dans sa place, au sein de sa famille, parmi ses amis et ses concitoyens, celles de la jouissance; mais l'activité de son esprit ne lui permettait pas le repos. Atteint d'une maladie consomptive, il se livrait encore à l'étude, et accélérait ainsi les approches de la mort. Elle vint le frapper entre les bras d'un ministre de la religion, qu'il avait fait appeler lui-même, jouissant de toutes ses facultés, le 16 avril 1828, au milieu de sa trente-neuvième année.

Pourquoi faut-il qu'un aussi beau talent ait été moissonné dans un âge où ses glorieux succès n'étaient que les préludes de succès plus glorieux encore? Par quel destin contraire l'École, dont il était le plus bel ornement et le plus habile soutien, ne l'a-t-elle possédé qu'autant qu'il fallait pour avoir de justes motifs de le regretter?

Nous venons de rappeler ses droits à notre admiration et à l'estime de la postérité; ils sont incontestables; on ne peut lire ses écrits sans être étonné de la hauteur de ses pensées; on ne saurait étudier sa doctrine sans en avouer la solidité, tant il existe de force dans les preuves, de liaison dans les faits, de sévérité dans les conclusions, d'enchaînement dans les vues, de généralisation dans les dogmes. Quel est celui qui ait lu une seule page de ses productions sans être charmé de son style élégant, clair, animé, souvent poétique? Aussi, combien sa plume n'a-t-elle pas servi au triomphe de la vraie philosophie médicale et de la saine métaphysique!

Sa physionomie était celle d'un homme qui a l'habitude excessive de la réflexion; sa

démarche était précipitée ; ses gestes animés ; sa conversation vive, spirituelle, pleine d'images et d'allégories ; il était bon ami, citoyen vertueux, praticien désintéressé ; son cœur avait de la sensibilité, son caractère une douceur extrême. Il eut l'ambition de parvenir, mais il l'eut noblement ; son âme fut toujours remplie du désir de la gloire et de celui d'être utile à l'humanité ; il ne sembla vivre que pour que son nom ne mourût point.. Ses vœux ne seront pas trompés ; son nom restera éternellement gravé dans les fastes de la médecine et de l'idéologie ; sa mémoire fera toujours l'orgueil de la Faculté dont il fut le professeur, comme du pays qui le vit naître.

DISCOURS

SUR

LE GÉNIE DE LA MÉDECINE.

IMPRIMERIE DE POUSSIN, RUE DE LA TABLETTERIE, N. 9.

DISCOURS

SUR

LE GÉNIE DE LA MÉDECINE

ET

SON MODE D'ENSEIGNEMENT,

PRONONCÉ

A L'OUVERTURE DU COURS D'HYGIÈNE DE 1827,

PAR F. BÉRARD,

Professeur à la Faculté de Médecine de Montpellier.



PARIS,

J.-B. BAILLIÈRE, LIBRAIRE, RUE DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE.

MONTPELLIER,

A LA LIBRAIRIE DE SÉVALLE.

1830.



DISCOURS

SUR

LE GÉNIE DE LA MÉDECINE

ET SON MODE D'ENSEIGNEMENT.

PREMIÈRE PARTIE.

DU GÉNIE DE LA MÉDECINE.

Messieurs,

J'entends par le génie propre d'une science, le caractère particulier d'esprit qui la constitue; celui des facultés intellectuelles qu'elle met spécialement en jeu; la logique qui inspire et dirige ses opérations; et enfin l'ensemble des principes les plus élevés qui sont le point de départ de toutes ses idées

acquises ou même possibles. Tous ces élémens, qui concourent à un même but, et qui, à bien voir, ne sont qu'une seule et même chose considérée sous différens aspects, nous paraissent entrer dans la composition de l'idée que l'on doit se faire du génie d'une science. Ainsi les mathématiques ont leur génie sous tous ces rapports, et ce génie diffère beaucoup de celui qui est propre aux sciences morales et politiques. Par exemple : le savant qui réussirait le mieux dans les unes, pourrait se montrer très-inférieur dans les autres, et par cela même qu'il brillerait le plus dans les premières, abstraction faite de l'instruction matérielle acquise dans chacune d'elles, et que l'on suppose au même degré dans l'un et dans l'autre cas.

Cette vérité deviendrait bien plus évidente encore, si nous prenions pour exemple les beaux-arts, tels que l'éloquence et la poésie.

Or, c'est ce génie qui décide les progrès des individus, des écoles, des nations et d'un siècle entier dans une science quelconque. Selon qu'il est plus ou moins pur et plus ou moins actif, on la voit se perfectionner ou se

dégrader plus ou moins. C'est ce génie qui inspire ses travaux légitimes, et qui est la véritable Muse que le savant doit invoquer dans toutes ses méditations. Le philosophe qui connaîtrait les secrets de ce génie et tous ses caractères, autant que l'esprit humain peut saisir une chose si sublime ou si délicate, découvrirait la source de toutes les vérités et de toutes les erreurs de cette science, il pourrait en quelque sorte, l'ouvrir ou la fermer à volonté, ou du moins apprécier tous les résultats heureux ou funestes, et les prévoir *à priori* d'après des lois constantes. Lui seul pourrait donner une histoire vraiment pragmatique ou philosophique de la science, considérée dans la suite de sa marche à travers les siècles, et prise dans l'esprit de chaque école et jusque dans les différences de chaque individu.

Ce mortel privilégié deviendrait le législateur suprême de la science, pour les temps les plus reculés. Les plus grands législateurs des institutions politiques s'abaisseraient devant lui de toute la dignité qui sépare la ma-

jesté de la science de celle d'une association politique quelconque.

La médecine me paraît, sans contredit, celle de toutes les sciences humaines qui a le génie le plus décidé, le plus distinct de celui de toutes les autres sciences. Cet esprit lui est tellement propre, qu'elle a toujours eu à se défendre de l'esprit de celles-ci, et que son histoire entière n'est que celle des luttes continuelles et violentes qu'elle a eu à soutenir, pour acquérir ou pour assurer une indépendance toujours menacée et trop souvent envahie. Comme une nation dont l'indépendance, à l'égard des nations voisines, constitue toute la vie sociale, on voit la médecine prospérer et briller dans la liberté, se dégrader et s'anéantir dans l'esclavage.

I. Et comment la médecine n'aurait-elle pas son génie propre, quand son essence est spécifique et *sui generis*, comme la nature de l'objet qu'elle est destinée à représenter fidèlement? En effet, l'objet de la médecine est la connaissance du corps vivant sain et malade. Ce corps vivant présente des phéno-

mènes particuliers qui n'ont aucun rapport d'identité ni même d'analogie véritable et fondamentale avec les phénomènes moraux d'une part, et avec les phénomènes physiques et chimiques de l'autre. Or, des phénomènes distincts supposent et manifestent des forces distinctes, des conditions particulières d'existence, des lois spéciales d'action. On aura beau torturer le monde physique ou le monde moral par l'esprit d'hypothèse, l'on n'en verra jamais sortir *à priori* et d'une manière satisfaisante, le monde vivant. La mort ni la pensée n'engendreront jamais l'idée de la vie : un hiatus infranchissable sépare la science des êtres vivans de toutes les autres sciences; et cette lacune n'a pas encore été remplie par tout ce qu'ont pu imaginer les médecins animistes, physiciens, chimistes, organiciens et anatomistes.

L'observation directe et intuitive de l'organisme vivant sain et malade : voilà la source de la vraie science médicale. Toute analogie, toute induction tirée de ce qui n'est pas la vie ne peut qu'égarer dans l'établissement des

principes fondamentaux de la science, ne peut même que fausser l'esprit, le rendre incapable de toute vérité ultérieure, ne peut qu'anéantir, j'oserai le dire hardiment et avec une conviction profonde, ne peut qu'anéantir la science et son esprit. Celui qui ne se place pas dans ce point de vue est en dehors de la science, et ne devrait pas même être admis à discuter ses hypothèses devant le tribunal des vrais médecins. Ainsi donc, hors du vitalisme, ou plutôt hors de la doctrine franche, absolue, positive, sans nulle arrière-pensée des lois spéciales de la vitalité ou de l'organisme vivant, il n'y a qu'erreur, mensonge et déception dans la science de l'homme; comme hors des lois physiques ou chimiques, il n'y a point de physique ni de chimie; comme hors des lois qui régissent la moralité ou la pensée, il n'y a point de morale ni de métaphysique; comme hors des lois des conditions d'existence du corps social, il n'y a point de politique. L'esprit humain ne devine pas les sciences les unes par les autres; il les reçoit toutes faites de l'observation directe et de la contemplation passive des choses

matérielles ou immatérielles qui en sont les objets spéciaux.

Je sais bien que toutes ces propositions sont niées, ou plutôt méconnues tous les jours; que les systématiques rêvent encore l'unité de la science humaine; cependant l'évidence de ces propositions est telle qu'il suffit de les énoncer pour leur attirer l'assentiment qu'elles méritent. Elles seraient vraies, elles seraient sages, même dans la supposition gratuite de ces systématiques téméraires; car enfin, avant de connaître les rapports des sciences, il faut connaître les sciences elles-mêmes prises isolément; avant d'unir les pièces d'une machine, il faut faire celle-ci séparément.

Disons-le hautement, franchement, du moins dans une Faculté de médecine, puisqu'on nous empêche trop souvent de le dire dans le monde, ou dans le sein des académies, la médecine est une science *autonome*, autocrate, indépendante de toutes les autres. Ce principe fondamental, Messieurs, vous est familier; il vous a été développé dans des

leçons que vous n'oublierez jamais, malgré leur interruption momentanée.

La médecine est tellement indépendante de toutes les autres sciences, qu'elle existerait lors même qu'il n'y aurait pas de chimie ni de physique : les besoins des peuples et la fécondité de l'observation l'on fait exister, en effet, long-temps avant que ces dernières existassent.

Les êtres vivans et la science qui les représente, voilà sa sphère, voilà son domaine, voilà son sol naturel, qu'elle doit défendre contre toutes les invasions étrangères. La médecine existe par elle-même ; son existence séparée est un fait incontestable ; son indépendance absolue est donc un droit : c'est une condition d'existence ; ce qui a donné la vie peut seul l'entretenir.

Les grands hommes qui ont honoré le plus notre art, l'ont illustré d'autant plus qu'ils étaient plus médecins et qu'ils étaient moins peut-être tout le reste ; c'est-à-dire que plus ils ont connu de faits relatifs à la nature vivante, dans l'état sain ou de maladie, plus

ils ont lié étroitement ces faits par leurs analogies naturelles, sans avoir recours aux connaissances étrangères à notre art, plus ils ont servi la science par leurs théories, et la pratique par leurs succès.

Hippocrate avait déjà dit à tous les philosophes de son temps, que l'exercice de la médecine pratique pouvait seul donner des connaissances véritables sur la nature de l'homme vivant : et que tout ce que les personnes étrangères à notre art en avaient écrit, pourrait servir tout au plus à des peintres, parce qu'elles n'avaient que décrit les formes extérieures de la santé et des maladies, sans remonter aux lois de ces formes et de ces phénomènes. Je crois même que dans cette proscription, Hippocrate enveloppait les médecins de l'école de Gnide, qui étaient comme les médecins naturalistes et nosographes de l'époque. Je n'ose trop insister sur les développemens et les commentaires à donner à cette profonde pensée du père de la médecine.

Oui, Messieurs, si notre école s'est élevée à un aussi haut rang dans l'opinion publique, depuis son antique origine jusqu'à nos jours,

c'est parce qu'elle a été surtout essentiellement médicale et pratique. En effet, le caractère spécial qui la distingue, c'est de s'être proposé toujours pour but de ses travaux la recherche des indications thérapeutiques et le perfectionnement des méthodes de traitement, soit générales, soit particulières, d'avoir pris constamment pour base de ses idées la connaissance de la nature vivante, considéré surtout dans ses lois médicatrices; et enfin d'avoir été la première et la seule qui ait embrassé franchement, sans tergiversation, sans pas rétrograde, sans aucun mélange d'idées hétérogènes, la doctrine des lois spéciales de l'organisme vivant, d'être la seule encore aujourd'hui qui marche d'un pas ferme dans cette voie large et sûre qui doit conduire à toutes les vérités, dans les principes théoriques et pratiques de la science médicale.

Elle a pu mieux que toutes les autres écoles défendre l'indépendance de la médecine par l'heureuse position dans laquelle elle était placée; elle avait à répondre à la confiance des malades qui venaient depuis long-temps

de toutes parts interroger sa sagesse et son expérience héréditaires. à celle des rois et des peuples de l'Europe qui lui demandaient des médecins. Seule, elle eut le privilége singulier de se constituer en Université, et de se débarrasser, par une heureuse organisation, de toute influence étrangère. Partout ailleurs l'enseignement de la médecine fut incorporé et perdu dans l'enseignement des autres sciences. Ce rapprochement lui fit perdre souvent une partie de sa gloire, et toujours le sentiment propre de sa dignité et de son indépendance. Les sciences accessoires, qui sont réellement utiles à la médecine, du moins comme connaissances auxiliaires, préparatoires, et non jamais comme nécessaires quant à son essence même, ces sciences, telles que la chimie, la physique, la botanique elle-même, furent placées pendant long-temps assez loin d'elle pour l'aider de leurs secours, sans l'asservir par leurs prétentions.

II. Cet esprit particulier, ce caractère propre de la médecine, domine toutes ses parties, celles-là même qui peuvent appeler à bon droit dans leur sein des notions et des

analogies purement physiques. Ainsi, la chirurgie proprement dite et restreinte dans ses véritables limites, offre-t-elle sa partie matérielle et mécanique : la médecine la reçoit avec reconnaissence, mais avec discernement ; elle lui prête à son tour les idées qui lui sont propres, dès qu'il est question de la lésion des organes, en tant qu'animés de la vie ; et elle combine, elle confond ces deux ordres de notions, comme la nature elle même combine et confond les qualités physiques ou les conditions mécaniques avec les propriétés vitales, dans la plupart des maladies. Elle s'empresse de lui assigner sa véritable place; elle lui apprend, ou du moins elle lui répète, que la chirurgie n'est qu'une partie de la médecine elle-même, ou qu'elle n'est presque rien; qu'elle s'abaisse jusqu'à un simple travail mécanique, et à un véritable métier qui ne la mettrait pas trop loin de celui de mécanicien ou d'horloger, si elle ne s'élève jusqu'à elle, et n'adopte franchement ses lois, ses principes et ses inspirations. Elle lui rappelle que pendant très-long-temps elle n'a point fait une science à part,

mais qu'elle n'était qu'une des parties ministrantes de la médecine, qu'une des trois sections de la thérapeutique; et qu'au fond le véritable chirurgien n'est qu'un médecin opérant. Elle lui montre que c'est de la médecine qu'elle tire sa gloire et ses succès comme ses doctrines; que c'est elle qui se charge pour elle et en son nom, ou, si vous voulez, avec elle, d'observer les lésions externes même, en tant que vitales, et qu'elle n'avoue les travaux isolés de celle-ci que quand ils ont été vérifiés par elle ou du moins par son esprit. Elle lui répète avec un noble orgueil, que, si elle l'a tirée de l'état de dégradation où l'avaient placé des préjugés injustes, une civilisation grossière et barbare, et, il faut le dire, les lumières bornées de ses adeptes des derniers rangs; si elle la associée au haut degré d'estime qu'elle a toujours occupé dans l'esprit des peuples, ce n'est pas pour être dominée et asservie par elle, ce n'est pas pour prendre son esprit, sa logique et en quelque sorte sa livrée.

Elle lui déclare que quand elle confondit naguère les deux branches de l'art, elle ne

brisa pas pour cela dans ses mains le sceptre de la science. Je ne sais jusqu'à quel point, Messieurs, il m'est nécessaire de faire observer qu'il n'est question ici que de la chirurgie et de la médecine prises en général et d'une manière abstraite et isolée, dans un sens absolu et tranchant qu'elles ne peuvent réellement avoir, et que je ne parle pas ici des médecins et des chirurgiens eux-mêmes, qui forcément doivent réunir les deux caractères. Je plaindrais beaucoup le chirurgien qui verrait une insulte dans la manifestation de ces lois fondamentales et organiques de l'unité de la science médicale. Un des plus célèbres chirurgiens français n'a-t-il pas renié en quelque sorte la chirurgie prise dans le sens populaire jusque dans le titre d'un traité dogmatique sur cette branche de l'art (1)?

Certes, ce n'est pas dans une Faculté dont l'enseignement chirurgical, par un heureux concours de circonstances, peut être regardé, j'ose le dire, comme un des premiers de

(1) Voyez le *Précis élémentaire des maladies réputées chirurgicales*, par J. Delpech.

l'Europe, que j'aurais la coupable et ridicule pensée de le rabaisser au-dessous de lui-même. Mais, tout en respectant les hommes et les choses, il doit m'être permis, il doit m'être commandé par la sagesse même de mes honorables collègues, d'avoir la franchise d'établir les vrais principes de la médecine et de la chirurgie.

L'anatomie présente-t-elle à la médecine les tableaux si riches et si exacts du matériel de nos organes ; la médecine les contemple avec admiration, les étudie avec le plus grand zèle, et en tire le plus grand parti ; mais l'anatomie ajoute-t-elle à la destruction des organes, l'explication des fonctions, en la faisant dériver, dans ses bases fondamentales, des circonstances purement mécaniques, même pour la partie si étendue qui est placée hors du mécanisme des organes ; la science médicale repousse cette ambition usurpatrice, et réclame les droits imprescriptibles de l'observation directe. Elle s'arrête quelques instans à lui montrer le ridicule de ses prétentions prises isolément, quoique celle-ci ne daigne pas même souvent l'entendre : elle

lui prouve qu'elle n'est rien, qu'elle ne peut rien, qu'elle ne sait rien sur l'homme en tant que vivant, si elle ne lui prête le secours des connaissances qui lui sont propres, si elle ne vient animer par l'observation et l'expérience ces organes muets et immobiles. Elle lui montre aisément que le cadavre n'est pas l'homme vivant, que la vie inconnue dans son essence est pour nous un fait primitif, au-delà duquel on ne peut aller, et qui ne nous apparaît pas comme dérivant de l'organisation même; qu'il faut étudier, il est vrai, ce grand fait expérimental et toutes ses modifications dans les organes, mais non pas par les organes; elle lui apprend, comme à la chirurgie, qu'elle n'a du prix que par elle, qu'elle doit lui servir de point d'appui, d'auxiliaire; mais qu'elle ne peut affecter une souveraineté qui ne lui appartient pas, ou un despotisme qu'elle ne saurait conserver longtemps.

L'anatomie pathologique s'empare-t-elle des corps des malades qui ont succombé; la science médicale lui laisse étudier à son aise les caractères et la marche progressive des

lésions pathologiques; elle veut qu'elle se constitue elle-même et par ses propres lois, afin qu'elle puisse fournir des renseignemens précis et exacts sur ces lésions, renseignemens qui seront ensuite la source féconde et pure des vérités les plus précieuses; qui donneront de nouveaux moyens pour la détermination des maladies; qui renouvelleront, perfectionneront enfin la plus grande partie de la médecine. Mais lorsque l'anatomie pathologique se charge d'expliquer par les seules notions cadavériques, l'histoire entière de la maladie dont elle ne connaît que la terminaison et les résultats, elle repousse le délire de son orgueil; elle lui déclare qu'elle n'aurait eu *à priori* aucune des notions de la maladie, si l'observation ne les lui avait fournies; qu'elle est dans l'impossibilité de tracer *à priori* l'histoire complète de la maladie qui a précédé : c'est la médecine qui se charge de porter cette histoire qu'elle a recueillie de son côté avec le plus grand soin; c'est elle qui ranime les organes éteints, les rappelle, par la pensée, à la série des maux qu'ils ont soufferts, et alors seule-

ment, et par le secours des lumières réunies, la science peut apprécier le rôle, les rapports des lésions physiques avec les désordres morbides. Non, ce n'est pas la mort qui explique la vie, même dans ses plus grands désordres : c'est la vie qui seule rend raison d'elle-même, dans tous les états ; ce n'est plus le stupide et froid scapel que la science interroge, c'est l'esprit d'observation le plus sévère, c'est la logique la plus profonde dont elle réclame le plus souvent les inspirations.

Ainsi vous le voyez, Messieurs, la médecine seule donne un prix, une valeur aux recherches d'anatomie physiologique et pathologique, en prenant l'une et l'autre dans un sens absolu, et circonscrivant d'abord leur véritable domaine, pour mieux en connaître les véritables rapports. Elle seule peut en profiter, parce qu'elle seule possède l'ensemble des idées auxquelles il faut rapporter les notions partielles que l'anatomie pathologique fournit. Ainsi toute médecine qui serait essentiellement et fondamentalement anatomique par ses principes et son esprit, serait opposée au génie même de la science, et ne serait jamais avouée par lui. Ainsi

l'École, le siècle, qui se laisseraient trop influencer par l'anatomie et qui lui accorderaient une prédominance vicieuse et contraire à la constitution même de la science médicale, seraient en dehors de la bonne route et ne feraient que s'égarer. L'époque actuelle ne nous fournit que trop de preuves de la proposition que nous émettons ici. La richesse des découvertes d'anatomie pathologique, l'importance des services déjà rendus à la médecine, le talent de ceux qui cultivent cette branche de connaissances ne pourraient absoudre cette École, ce siècle et cette époque. Il faudrait les admirer dans leurs beaux travaux, tout en les arrêtant dans leur essor ambitieux et vicieusement dirigé.

A Dieu ne plaise, Messieurs, que je vienne déprécier ici l'anatomie soit physiologique, soit pathologique, au moment même où la Faculté qui, la première en France, disséqua des cadavres humains, qui produisit Rondelet, Wieussens, Bordeu et tant d'autres anatomistes célèbres, vient de recevoir de si heureuses et de si efficaces améliorations dans cette partie de son enseignement; mais je dois le dire, sans crainte d'être démenti

par les véritables anatomistes, l'anatomiste qui n'est que cela n'est rien encore pour la médecine proprement dite ; il peut devenir médecin, cette noble carrière lui est ouverte ; mais qu'il se garde bien de croire qu'il l'est par cela seul qu'il est anatomiste ; qu'il se défie des habitudes contractées ; qu'il sache qu'il doit fortifier long-temps par des habitudes et des réflexions plus fortes, par une science plus étendue, son esprit affaibli par la simplicité même de l'anatomie, afin qu'il soit capable de s'élever à la sublime hauteur de la science médicale, bien loin de laquelle il s'est tenu jusqu'à ce jour.

La médecine a assuré à jamais son triomphe dans sa lutte avec la chimie, la physique et la métaphysique. Aujourd'hui, inspirée par le même esprit d'indépendance, elle doit se défendre contre des ennemis d'autant plus redoutables qu'ils sont liés à elle par la parenté la plus étroite, qu'elle ne peut pas les repousser et qu'ils se présentent à elle sous ses propres livrées. Elle doit les reconnaître et les adopter comme ses légitimes enfans, pour leur rendre justice et éviter toute réclamation, mais en les soumettant toutefois à

ses lois. Il lui a fallu plusieurs siècles pour assurer une victoire facile, quel temps ne lui faudra-t-il pas pour déterminer les conditions d'un traité de paix si délicat à dresser et si difficile à maintenir dans son exécution! Dans le moment actuel, ses adversaires se croient si forts qu'ils verront peut-être un acte de rébellion dans cette énergique réclamation de la souveraineté et de l'indépendance de la science médicale.

III. Nous venons de prouver que la médecine a un caractère propre, considérée sous le point de vue le plus général; montrons le même caractère distinctif dans les différentes parties de la science. En effet, dans toutes ses parties, la médecine a ses lois, et on donne dans les plus grands écarts dès qu'on veut transporter dans cette science les lois de toutes les autres sciences, ou même seulement leur esprit.

Toute science repose sur la recherche des causes, et par conséquent sur le rapport des causes avec les effets; or, dans les sciences physiques, ce rapport est direct, nécessaire et constant; le moindre fait peut le révéler, tous les autres n'étant que la répétition du premier

et l'expression de la même loi. Par la même raison, cette loi est d'une application facile et sûre à tous les détails de l'art. Ici la cause mérite vraiment ce nom, ne peut s'entendre que dans une acception absolue et par conséquent très-simple. Cette cause renferme toute la raison suffisante de l'effet, et on peut aller aisément et sans crainte d'erreur, de l'une à l'autre. La cause est externe, appréciable par les sens, accessible à tous les moyens d'investigation, susceptible d'être appellée, écartée, modifiée, selon les désirs de l'expérimentateur, de manière à éclairer et à faciliter sa détermination générale et particulière: ici un effet n'est le plus souvent que le résultat d'une seule cause.

Dans la science médicale, au contraire, les causes ne sont point nécessaires dans leur action, mais seulement contingentes; il n'y a plus de relations fixes, positives et constantes entre les unes et les autres; l'esprit ne peut pas passer *à priori* de celles-ci à celle-là d'une manière sûre; les causes ne sont qu'occasionelles, déterminantes ou prédisposantes. Un effet résulte toujours de la combinaison de causes dont les rapports entre elles

varient dans tous les degrés, et qu'on ne peut jamais soumettre au calcul. En un mot, les causes ne sont point causes, à proprement parler, ou du moins ici le mot de *cause* a une valeur propre et très-certainement bien différente de celle qu'il conserve dans les sciences physiques : aussi l'étiologie médicale a-t-elle des lois qui ne ressemblent en rien à celles d'aucune autre science, pas même à celles des sciences morales, avec lesquelles elles entretiennent quelques analogies. Si cette partie de la médecine est encore si imparfaite, si remplie d'erreurs et de contradictions, si ces erreurs et ces contradictions semblent être inévitables et presque sans remède juisqu'ici, si elles se renouvellent du moins sans cesse, sous des formes différentes, mais avec le même fond, pour l'œil pénétrant du médecin philosophe, cela vient de ce que la plupart des médecins n'ont pas bien compris les lois de la causalité propre aux êtres vivans, et de ce que, de leur aveu, ou malgré eux, ils empruntent les principes de la causalité des autres sciences. On en voit la preuve journalière dans ces discussions in-

terminables qui ont lieu sur les causes de telle maladie particulière, et notamment sur les contagions, celles de toutes les causes de maladies les plus simples et les plus faciles à établir. On raisonne sur celles-ci avec des idées aussi absolues, aussi positives que s'il était question des effets de la poudre à canon ou de tout autre effet mécanique. Il n'est pas étonnant qu'à raisonner ainsi, on soit porté à nier toute contagion; sur ce pied-là on nierait la médecine tout entière.

Dans l'homme vivant, les causes sont internes, inappréciables par les sens, saisissables seulement par une observation savante, difficile et compliquée. Ces causes sont des dispositions internes, souvent natives de l'organisme, que rien ne signale quelquefois directement et positivement au-dehors, soit dans l'exercice des fonctions physiologiques, soit dans les désordres pathologiques, et qu'on ne détermine que d'après des effets plus ou moins éloignés. Ainsi, c'est contre l'esprit de la science des êtres vivans et par une première hypothèse, source de mille autres et qui est incompatible avec toute saine

physiologie, que l'on a cru que la vie et son jeu étaient le résultat nécessaire des irritations, des stimulations externes. L'étude approfondie des phénomènes, au contraire, montre que la vie est une force active, une puissance de l'organisme vivant, qui renferme en germe, en *virtualités*, tous les aetes qui en émanent, et que les causes sensibles externes, qui semblent la produire, ne font que la développer, l'exciter, l'occasioner. Haller a surtout eommis cette erreur fondamentale dans sa doctrine de l'irritabilité, qu'il rapportait à des stimulations presque cadavériques et qu'il étendait à toutes les fonctions. Cette erreur a été répétée, toujours frappée du même vice, quoique sous des formes différentes, dans les systèmes de Cullen, de Bichat, de Brown, de Broussais, de Rasori et de tant d'autres; Barthèz est le seul qui ait entrevu la chose sous son véritable point de vue.

Le même rapport de eausalité se retrouve dans l'action physiologique des organes, qui deviennent ainsi eauses d'action les uns par rapport aux autres. Cette action n'est encore jamais absolue, nécessaire, fixe, positive,

comme elle l'est entre les différentes pièces d'une machine. Un organe ne force jamais l'action d'un autre organe, mais excite, provoque seulement cette action.

Ce principe a été oublié dans les théories qu'on a données sur les sympathies des organes et sur leur concours synergiques dans l'exercice d'une fonction. C'est encore l'oubli de ce principe qui explique les contradictions continuelles et les controverses interminables dans les faits et dans les théories sur l'influence et l'action des différentes parties de l'encéphale sur les autres organes. Par exemple, plus on a multiplié, dans ces derniers temps, les faits et les expériences sur ce point, plus on a embarrassé la question ; preuve évidente que la logique que l'on suit est vicieuse. En effet, tant qu'on interprétera les faits par l'esprit de la causalité des sciences physiques, tant que ces questions seront entre les mains des anatomistes, et qu'elles ne seront pas maniées par de vrais médecins ; tant qu'elles seront portées devant un tribunal incompétent, on pourrait expérimenter et raisonner pendant des siècles, on n'y verra jamais plus

clair. La question est mal posée; elle est résolue par une logique vicieuse : on s'efforce de décider physiquement une question physiologique, la solution est de toute impossibilité. Je sais bien qu'on proteste contre le principe, mais n'est-ce pas protester contre l'évidence même?

C'est par suite de cette même manière de raisonner, empruntée à la causalité physique, qu'en pathologie, et à l'occasion de toutes les maladies en particulier, on accuse toujours les causes externes, celles qui sont le plus rapprochées de la naissance de la maladie, les dernières qui ont agi; tandis que l'observation raisonnée tend à montrer que la plupart des maladies dépendent de dispositions profondes, souvent ineffaçables, de l'organisme, soit constitutionnelles, soit acquises par un très-long-temps, et par l'effet de causes antérieures très-reculées. Ici la cause externe sensible, *proégumène*, n'est jamais la cause prochaine, à proprement parler, ou la cause réelle; mais entre elle et l'effet il y a toujours une modification de l'organisme vivant, qui seule est la véritable

cause des effets morbides. Cette vérité fait reparaître dans la pathologie la doctrine des *virtualités*, dont nous avons reconnu l'importance dans la physiologie.

Nous voyons tous les jours les mêmes circonstances rappelées dans l'énumération des causes des maladies les plus opposées par leur nature, tant il est vrai que ces prétendues causes ne sont pas véritables. On trouve la preuve la plus forte de la vérité que nous avançons ici, dans les Tableaux étiologiques des maladies présentées dans la *Nosographie philosophique*. C'est par suite encore de la même erreur que M. Broussais a osé rapporter à des causes externes et actuelles le retour des maladies périodiques, la formation des diathèses et la plupart des maladies.

Dans les sciences physiques, les caractères extérieurs des objets, dont ces sciences s'occupent, sont nombreux, fixes, nécessaires, toujours les mêmes ; et on peut dès-lors déterminer, reconnaître et distinguer ces objets d'une manière sûre et précise. Ainsi, un métal a des caractères toujours les mêmes, et il n'y a presque pas lieu à méprise ; une plante

même, un animal, considérés comme objets d'histoire naturelle, conservent toujours les mêmes signes distinctifs. Mais, en médecine, il n'en est pas ainsi; il n'y a pas de relation constante, nécessaire entre les phénomènes extérieurs des choses, entre les symptômes, par exemple, et les maladies elles-mêmes, ou les états morbides et les modifications cachées qui seules les constituent : de telle sorte qu'on ne peut pas les reconnaître d'une manière aussi directe, aussi simple, aussi facile, que les objets des sciences physiques et d'histoire naturelle. Il n'y a pas plus de relation nécessaire entre les symptômes et les maladies qu'entre les causes et les maladies, comme nous l'avons vu, et toujours par les mêmes raisons : par la nature même de l'objet et des lois fondamentales qui lui sont propres. Qu'on y fasse bien attention, nous ne disons pas qu'il n'y ait pas de rapport entre les symptômes et les maladies, ou que ces rapports sont inappréciables, quelque moyen qu'on emploie. Si cela était, il n'y aurait pas de science médicale existante ou même possible. Nous disons seulement que ces rapports

ne sont pas nécessaires, absolus, et qu'ils doivent être déterminés par des méthodes particulières. En effet, il n'y a pas de symptôme pathognomonique, à proprement parler, du moins unique, absolu et constant, quoique la plupart des pathologistes mécaniciens, et beaucoup qui ne croient pas l'être, aient répété le contraire à satiété. Il n'est pas de symptôme, quelque significatif qu'il soit d'ordinaire, qui ne puisse manquer complétement dans certains cas; pas de symptôme ordinairement insignifiant qui ne puisse au contraire acquérir une grande valeur par sa persistence, par son concours avec d'autres symptômes, qui, pris isolément, ne signifient rien. Dans d'autres cas, qui ne sont même que trop communs, quoiqu'on en dise, presque tous, ou même tous les symptômes significatifs d'une maladie, peuvent manquer. D'un autre côté, les symptômes les plus insolites, les plus opposés aux symptômes ordinaires et naturels des maladies, peuvent masquer un état morbide et tendre à donner complétement le change sur sa détermination. Voyez aussi combien se sont égarés

les nosographes qui sont partis de l'idée essentiellement erronée que les maladies étaient analogues à des objets d'histoire naturelle, et qu'elles devaient être déterminées par le groupe positif des mêmes symptômes. Nous pourrions donner pour exemple de ce genre d'erreur fondamentale toute la *Nosographie* de Pinel, et surtout ce qui concerne les fièvres en général, et notamment les fièvres adynamique et ataxique, les inflammations aiguës, et principalement les inflammations chroniques.

On a donné au problème une simplicité factice, qui ne fournit que les solutions les plus trompeuses, et on a ainsi privé la science des ressources naturelles de ce calcul habile et souple, qui se sert avec liberté de toutes les données du diagnostic et peut leur mériter une véritable valeur à l'aide de la puissance d'une observation délicate et d'une logique profonde.

Cette même erreur se fait remarquer dans presque tous les ouvrages de l'époque actuelle, où l'on semble avoir méconnu plus que jamais le principe que nous établissons

ici. On en trouve surtout un exemple frappant dans les travaux des médecins qui se sont servi de l'anatomie pathologique, pour la détermination des maladies, sans invoquer le secours des lumières du génie médical, dont nous avons déjà fait sentir l'indispensable nécessité dans toutes les questions de ce genre. Ils ont écarté cette loi, aussi importante dans ses applications qu'évidente dans sa vérité même : qu'il n'existe pas de rapport constant, nécessaire, toujours proportionné, entre les lesions cadavériques d'une part, et le trouble des fonctions de l'autre, du moins dans le même sens que la chose est vraie en physique, et dans le sens dans lequel ils ont réellement pris la chose en pathologie. Aussi trouvons-nous les mêmes contradictions interminables que nous avons relevées avec franchise et courage dans les travaux physiologiques. Les uns accusent toujours sans hésiter une lésion organique, que les autres disculpent complétement avec la même assurance; parce qu'ils présentent des cas dans lesquels la même lésion n'a été suivie d'aucun des effets que les premiers lui attibuent; et

il faut convenir qu'alors même qu'on ouvrirait des cadavres pendant mille ans, on ne terminerait pas les discussions de ce genre, tant qu'on se servirait de la même logique. Ainsi, par exemple, les uns pourraient rapporter exclusivement la manie à une lésion du cerveau ou de ses méninges, les autres à une lésion des viscères abdominaux; et certains pourraient avancer que les difformités même les plus remarquables de la tête ne sont pour rien dans l'idiotisme, comme l'a fait M. Pinel.

Je ne crains pas de le dire, la science du diagnostic des maladies, telle qu'elle est présentée dans la plupart des ouvrages de ce genre, est d'une incertitude désespérante; parce qu'on a voulu lui donner une certitude qui lui est refusée par la nature même de l'objet, parce que l'on n'a pas bien saisi celle qui lui est propre, et les véritables moyens de l'atteindre; aussi, les praticiens ne trouvent-ils que des tableaux de fantaisie dans la plupart de ces descriptions de maladies, tant vantées par les systématiques et la plupart des Ecoles.

Nous reconnaissons cette même loi de va-

riabilité, et encore plus fortement exprimée dans l'étude de l'aetion des modificateurs de l'organisme sain ou malade, étude qui eonstitue l'hygiène et la thérapeutique : e'est ici surtout qu'il faut repousser les lois néeessaires et l'esprit sévère des scienees physiques.

Les effets des modifieateurs dépendent toujours de l'état de la sensibilité de l'organisme; e'est à travers elle et par elle qu'ils agissent tous, et leur aetion n'est jamais que ee que eelle-ei détermine. Or, toutes les variétés, tous les eaprices du earactère moral sont peu de ehose, en eomparaison des variétés infinies et des eaprices bizarres de la sensibilité vitale. En outre, la foree vitale réagit par elle-même eontre la maladie et contre le médicament; celui-ci peut dès-lors produire ou oceasioner des effets diamétralement opposés à sa nature générale, ou du moins aux effets les plus ordinaires. Le médicament peut réveiller des dispositions natives accidentelles des organes; exeiter, développer des effets qui n'ont aucun rapport avee ses effets aeeoutumés. Enfin, un même médicament peut affeeter la sensibilité par différentes faeultés

de l'organisme, agir par l'une et par l'autre impression, et déterminer ainsi des effets différens ou opposés.

Toutes ces lois d'action expliquent ou démontrent cette loi plus générale et fondamentale de thérapeutique, qui est incontestable pour le praticien, quoiqu'elle ait été complétement négligée par presque tous les auteurs de thérapeutique ; savoir : qu'il n'est point de substance médicamenteuse qui ne puisse produire d'une manière directe des effets diamétralement opposés, selon la disposition différente de l'organisme. Ainsi, les débilitans directs, tels que le froid, les évacuations sanguines, etc., peuvent exciter le jeu des fonctions par la réaction vitale qu'ils provoquent, ou même d'une manière directe, par le trouble qu'ils excitent ou par l'impression perturbatrice qu'ils déterminent. Au contraire, les irritans, les stimulans les plus forts peuvent devenir contre-stimulans d'une manière directe, dans certains cas encore mal déterminés, comme le prouvent les travaux empiriques et vicieusement dirigés de l'Ecole de *Rasori*. Ainsi, les toniques trop

violens, disproportionnés à la sensibilité actuelle de l'individu, peuvent épuiser rapidement l'excitabilité, ou affaiblir instantanément et directement par le trouble qu'ils produisent; ainsi, tous les agens dits anti-spasmodiques peuvent augmenter le spasme dans certains états de susceptibilité extrême des organes. Les purgatifs peuvent être considérés à la fois, d'après l'observation, comme irritans et comme débilitans directs, selon les cas; et les systématiques les ont employés dans ce sens opposé. En outre, les médicamens n'agissent pas seulement en augmentant ou en diminuant simplement les propriétés vitales de l'état physiologique, ou en attaquant directement, et par une sorte d'opposition, les modifications morbides de l'organisme qui constituent les maladies, ils agissent encore par une impression autre; et qui peut calculer toutes les modifications et surtout tous les effets de cette impression spécifique!

L'on voit combien sont vicieuses ces formules générales, ces classifications arbitraires, dans lesquelles on a arrangé forcément,

et mutilé violemment les actions variées des médicamens, et cela pour leur attribuer une nécessité, une simplicité d'action qui n'est de mise que dans l'étude des objets physiques, et qui est complétement étrangère à la science des êtres vivans. Si les traités généraux de thérapeutique ne satisfont guère, en général, les besoins de la médecine pratique, c'est qu'ils ne sont pas faits dans son esprit et selon son génie, mais dans l'esprit et selon le génie des sciences physiques.

Reprenons maintenant toutes les propositions que nous venons d'établir, relativement à la causalité en médecine, car toutes reviennent à ce point fondamental de doctrine; transportons-les dans les sciences physiques : et il n'est aucun physicien qui ne crie, avec juste raison, à l'absurdité. Au contraire, dans les sciences médicales, ces propositions sont le fondement, l'essence de la science et de l'art; hors d'elles, je ne vois qu'incertitude complète et discussions interminables, erreurs funestes et insuccès, ou succès mille fois plus funestes encore, parce que ceux-ci deviennent la source de mille pratiques pernicieuses.

N'ai-je donc pas raison de vous dire, Messieurs, que la médecine a son génie propre ; et qu'un physicien qui voudrait être médecin par les mêmes principes que ceux qui l'ont dirigé dans les sciences physiques, serait le pire de tous les médecins, le plus dangereux, et même le plus ignorant, quelque connaissance qu'il eût d'ailleurs du matériel de la médecine. Il serait médecin aussi absurde qu'il serait physicien ridicule, s'il voulait transporter dans la physique les principes et l'esprit des sciences médicales; autant et plus absurde que l'ont été les physiciens qui ont voulu étudier les lois de la matière morte, par les lois et les affections des êtres intellectuels et moraux, comme la chose a eu lieu pendant si long-temps, au grand détriment des sciences physiques, puisqu'elles n'ont pu même exister tant que cette erreur fondamentale a conservé quelque influence.

IV. La médecine a une certitude à elle, qu'il importe beaucoup de distinguer de celle qui est propre à des sciences d'un ordre différent. Cette certitude est une certitude de probabilité, et non d'évidence logique ou ma-

thématique. La médecine s'appuie sur des calculs de probabilité, tirés de données expérimentales nombreuses et variées, susceptibles de s'enchaîner entre elles dans tous les rapports, dans tous les degrés, dans toutes les nuances possibles, ainsi que nous l'avons déjà démontré en développant la loi de causalité qui lie les rapports des causes, des symptômes, des modifications thérapeutiques, et de l'ensemble de toutes les circonstances qui sont l'objet de la science. La solution des problèmes qu'elle présente n'a jamais la précision qui est exigée dans les sciences physiques ou mathématiques, qui reposent sur des données simples constantes, toujours les mêmes et dans le même état. Elle ne peut pas se soumettre à la rigueur du calcul. La médecine est parfaitement analogue, sous ce rapport, à la science des gouvernemens ou à l'art militaire, ainsi que l'ont très-bien dit Zimmermann, Barthèz, Cabanis et tous les grands maîtres.

C'est n'avoir aucune idée des divers genres de certitude, et se montrer étranger à la logique des sciences, que de croire que la

médecine est complétement incertaine, par cela seul qu'elle n'a pas la certidude physique : chaque science à la sienne, qui dérive de la nature même de son objet. La science en général n'est pas l'application des lois de notre esprit à la nature des choses, comme l'ont imaginé théoriquement quelques philosophes allemands, et comme l'ont supposé la pluspart des systématiques. La science est la représentation fidèle et passive de la nature elle-même, sous les conditions de l'esprit humain, qui les reçoit et qui peut les altérer si aisément, si l'on ne connaît bien sa puissance et sa faiblesse, son étendue et ses limites.

La médecine devient surtout incertaine et perd toute garantie, dès qu'on veut lui faire perdre la certitude de probabilité qui lui est propre, pour lui attribuer une certitude mathématique qui lui est étrangère ; car alors par cette seule prétention on doit nécessairement altérer tous les résultats de l'observation et de l'expérience; on est forcé de leur donner une précision qui n'est pas la leur, et on ne les considère plus sous le rapport de leur variabilité dans des limites assez étendues ;

variabilité qui seule permet de les voir sous tous leurs points de vue et dans toutes leurs conséquences. On est obligé de dénaturer toute la science, la recherche des causes et des phénomènes de la santé et de la maladie, la détermination des maladies, des indications thérapeutiques et des effets des traitemens. Il n'y a plus de médecine dès que l'on veut l'assimiler aux sciences physiques; dès qu'on la soumet à ce creuzet destructeur, elle s'évapore dans la plus grande partie d'elle-même, et il ne reste qu'un *caput mortuum* que le moindre souffle du doute dissipe. Il arrive ici ce qui arrivait aux chimistes qui détruisaient les mixtes végétaux, quand ils prétendaient les étudier à l'aide de l'analyse par le feu. Tous les ouvrages de médecine faits dans un esprit physique ou mathématique sont frappés d'un sceau de reprobation auprès des vrais praticiens; et cependant, il faut le dire, presque tous nos traités généraux de pathologie et de thérapeutique sont entachés de ce vice radical; presque aucun n'a été fait d'après la certitude propre à notre art et d'après la loi du calcul des probabilités. On le voit

surtout dans les ouvrages qui traitent de la thérapeutique, partie de la science où l'on reconnaît le plus la nécessité de l'application de cette loi, si l'on ne veut pas la rendre, comme il est arrivé si souvent, une compilation indigeste des effets merveilleux des substances les plus inertes, c'est-à-dire le plus insipide et le plus ridicule des romans. Les ouvrages de tous les systématiques, sans exception, sont toujours frappés de ce vice.

Les prétentions de ce genre ont même compromis le sort des plus grandes vérités acquises à la science et consacrées par la suite des siècles. Ainsi, les lois même établies par Hippocrate sur les crises et les jours critiques, sur les signes pronostics, etc., ont été altérées ou rejetées pour n'avoir pas été prises dans le véritable esprit de la médecine. Il n'en est aucune, en effet, qui soit vraie dans un sens physique et absolu, aucune à laquelle on ne puisse opposer une loi diamétralement opposée, en se fondant sur quelques faits, et en raisonnant toujours sur ces faits d'une manière absolue. Mais Hippocrate lui-même en avait averti, par une remarque formelle

sur l'incertitude générale du pronostic, par les variations même de ses aphorismes, que des commentateurs ignorans ont prises pour des contradictions, et qui ne sont que les variations du langage sacré de l'observation et de la nature.

Dans ces derniers temps on a voulu donner au diagnostic des maladies une plus grande certitude, en insistant davantage sur les simptômes purement physiques ou mécaniques des maladies. Sous ce dernier point de vue, ce perfectionnement est légitime et ne contrarie nullement les principes que nous établissons ici; mais il faut craindre de donner une extension outrée à ces vérités précieuses, de les faire sortir de leurs limites naturelles, pour les transporter dans la partie des symptômes purement vitaux ou fonctionnels des maladies. Elles s'appliquent surtout au diagnostic de la plupart des maladies de la cavité thoracique; mais il faudrait bien se garder d'apporter cette même sévérité de diagnostic dans les maladies de l'encéphale, par exemple; parce qu'ici les données ne sont pas prises dans l'ordre des phénomènes méca-

niques ou physiques, mais bien dans celui des fonctions et des phénomènes vitaux (1).

Si la médecine a sa certitude, la chirurgie a la sienne qui est toute différente, du moins dans la partie purement physique et mécanique de l'art. Le chirurgien doit donc associer ces deux sortes de certitude, ces deux sortes de logique et d'esprit, sans jamais les confondre. Le ministre de l'art est un, si l'on veut, mais il agit par deux fonctions différentes, et il ne doit jamais l'oublier. Il est bien difficile, il est vrai, de réunir deux choses qui semblent opposées; mais enfin il le faut, sous peine de tout perdre en tout confondant.

La médecine a sa logique; il convient de nous arrêter quelques instans à en tracer les caractères particuliers. D'abord l'observation et l'expérience, sur lesquelles elle s'appuie, et qui sont ses véritables fondemens, exigent d'autres conditions de garantie que celles que peuvent demander les sciences

(1) Voyez les ouvrages faits dans ces derniers temps, sur les maladies de l'encéphale, par MM. Georget, Lallemand, Rostan, Bayle, etc.

physiques. Dans celles-ci l'observation et l'expérience portent sur des objets que l'on peut se procurer à volonté; et quiconque veut les répéter, pour s'assurer de leurs résultats, le peut à l'instant même, lorsqu'il a l'esprit rempli des idées nécessaires pour les bien voir et en épuiser la fécondité.

Les observations en médecine, au contraire, sont plus ou moins rares; on ne peut pas les reproduire à volonté; on n'est pas toujours disposé à en profiter, et au moment où elles se présentent, elles ne se montrent pas toujours à des observateurs capables de les saisir : *occasio præceps*, a dit le père de la médecine dans un aphorisme admirable de choses et de paroles, où il signale par des traits de génie les conditions même de l'art.

Les expériences physiques sont simples, presque toujours les mêmes, ou les causes de leurs variations sont bientôt appréciées et faciles à écarter, à augmenter ou à modifier. Les expériences médicales sont très-compliquées, très-variables dans leurs résultats : variables par leur nature et indépendamment des circonstances étrangères, qui sont d'ail-

leurs fort difficiles à connaître, et plus difficiles à écarter; variables à l'infini par l'influence simple ou combinée de ces mêmes circonstances étrangères, qui peuvent se combiner dans tous les sens.

Les expériences physiques sont si simples, qu'on peut s'assurer, dans un court espace de temps, de leur exactitude. Un chimiste anglais décompose un sel; on en reçoit l'annonce en France par un journal; on répète l'expérience, et on sait bientôt à quoi s'en tenir. En médecine, les expériences sont si difficiles, si incertaines, l'erreur peut s'y glisser si aisément, qu'il n'y a que le temps, et un très-long, qui puisse garantir les résultats. Ainsi, par exemple, les expériences thérapeutiques n'ont une valeur véritable que lorsqu'elles ont été répétées un nombre prodigieux de fois, par un très-grand nombre d'observateurs, ayant des principes différens, et cela pendant plusieurs années. Toutes ces conditions sont nécessaires pour les mettre à couvert de toutes les chances d'erreurs, et même de celles que le hasard peut amener si aisément. Ainsi, il fallut plus de cent ans

pour savoir bien à quoi s'en tenir sur l'action du quinquina, du mercure et de plusieurs autres remèdes héroïques : et, je n'ose le dire, mais je crois qu'en général, même aujourd'hui, il faut cinquante ans au moins pour donner naturalisation à un remède nouveau quelconque. Il en est de même des expériences physiologiques, quoiqu'à un moindre degré, parce qu'on a l'avantage de pouvoir les répéter quand on le désire. Les variations, les contradictions même des derniers expérimentateurs nous montrent si la règle que nous établissons ici est trop sévère, et si nous nous laissons influencer par des craintes exagérées. On voit donc combien l'expérience est trompeuse en médecine, et combien Hippocrate avait raison de dire : *Experientia fallax.*

Quant au raisonnement ou à la théorie des phénomènes, elle est bien autrement difficile, autrement compliquée, et l'erreur s'y introduit bien plus aisément. Ici les problèmes se composent de tant d'élémens divers, que jamais la théorie d'un phénomène physique ou pathologique ne peut se contenter de recevoir une seule explication comme en phy-

sique ; que les explications les plus différentes, les plus contradictoires même, peuvent entrer le plus souvent comme partie de la véritable. Aussi, lorsqu'on prend un phénomène à expliquer, qu'on réunit toutes les théories qui en ont été données dans tous les temps, on voit bientôt que presque toujours chacune d'elles a saisi un des fragmens de la vérité, que toutes sont vraies sous ce rapport, comme toutes sont fausses, pour n'en pas avoir saisi la totalité, ainsi que le véritable esprit des sciences médicales. Je me suis souvent servi de cette méthode pour me convaincre de la difficulté, et, pour ainsi dire, de l'impossibilité d'une théorie complète en médecine, et pour m'amuser à rabattre l'orgueilleuse prétention de l'esprit de système, je prenais l'hypothèse la plus surannée, celle qui était proscrite avec le plus de dédain, et je trouvais à la placer sans injustice à côté de celle qui la repoussait d'abord avec tant de mépris.

En général toutes les théories sont fausses, par cela seul que leurs auteurs ont méconnu le caractère essentiel des théories médicales ; toutes, je n'en excepte aucune, dans aucune

partie, me paraissent frappées de ce vice radical ; toutes sont incomplètes, et je me chargerai bien peut-être quelquefois d'en donner de moins imparfaites ; mais pour en donner d'absolument complètes, comme en physique, j'ose dire, à mon éloge ou à ma honte, que je ne l'entreprendrai même pas, et que j'en reconnais par avance toute l'impossibilité.

Mais si, d'un côté, les théories médicales se composent d'une foule d'élémens difficiles à saisir et à déterminer ; de l'autre, il est bien plus difficile, jallais dire il est impossible, de déterminer, du moins avec quelque précision, le rapport d'influence de ces élémens entre eux, avec d'autant plus de raison que ces élémens changent dans leur influence réciproque, et ne sont pas enchaînés entre eux par les liens fixes de rapports nécessaires, ainsi que nous l'avons démontré ; c'est-à-dire, que la perfection des théories médicales consiste à les reconnaître, à les avouer, à les laisser à dessein imparfaites.

La logique médicale est très-forte ; elle se compose de règles générales et d'exceptions, et elle arrive enfin, quand on la pousse jus-

qu'au bout, à des individualités, à des spécialités que le tact, le goût du bon sens et du génie peuvent seuls saisir, par une sorte d'instinct natif ou d'habitude logique ; elle n'a pas ce caractère simple et facile de la logique des sciences physiques, qui ne s'écarte pas de beaucoup de la logique la plus vulgaire. La logique médicale est, u contraire, très-savante et très-habile ; l'on n'arrive à sa sublimité que lorsque l'esprit s'est graduellement fortifié par les exercices les plus répétés, les plus heureusement conduits de l'esprit de généralisation et de l'esprit d'observation et de détail ; il faut combiner ces deux sortes d'esprits avec une sagesse, avec une adresse, qui est au-dessus de tout précepte quand on la possède soi-même, comme au-dessus de tout éloge quand on l'admire dans les autres.

Cette logique est même à la portée d'un très-petit nombre de têtes assez fortement organisées pour se plier à des observations si compliquées et si délicates. Tous ceux qui n'ont pas perfectionné leur intelligence par les longs exercices d'une éducation libérale, ou par ceux encore plus utiles de l'étude ap-

profondie des sciences métaphysiques ; tous ceux qui ne sont pas heureusement organisés pour elle, ne pourront que très-rarement apporter dans l'étude de la médecine une force d'intelligence proportionnée aux opérations qu'elle exige.

Les sciences physiques, au contraire, peuvent très-bien se passer de tout cet appareil d'exercices préliminaires ; et l'on a vu souvent des physiciens très-habiles qui n'avaient aucun de ces avantages. Oserai-je le dire ? la logique médicale est analogue et même supérieure à celle qui fait les grands hommes d'Etat, les grands généraux, et d'autant plus sublime, qu'elle attire beaucoup moins de gloire à l'heureux mortel qui la possède. De peur que vous ne voyiez de l'exagération dans ce que je dis ici, écoutez Sydenham, l'un des médecins qui ont eu au plus haut degré ce génie dont je parle : « La science de la mé-
» decine, dit-il, surpasse une capacité ordi-
» naire ; il faut plus de génie pour en saisir
» l'ensemble que pour tout ce que la philoso-
» phie peut enseigner ; car, ajoute-t-il, les
» opérations de la nature, sur l'observation

» desquelles seules la vraie pratique est fon-
» dée, exigent, pour être discernées avec la
» justesse requise, plus de génie et de péné-
» tration que celle d'aucun autre art fondé
» sur l'hypothèse la plus probable. » (*Réponse au docteur Brady.*)

Ne soyez donc pas étonnés, Messieurs, d'après le caractère de difficulté que présente la logique médicale, que je dise qu'elle suppose une connaissance approfondie de la science des méthodes philosophiques, et que nous établissions ici que le degré naturel de connaissances en ce genre, qui peut suffire à toutes les autres sciences, ne peut pas suffire à la médecine. Ce n'est pas sans raison que les grands médecins de notre Ecole ont saisi avec tant d'avidité les doctrines de Bâcon et de Newton, sur les méthodes, et qu'ils les ont même perfectionnées, pour les accommoder aux besoins de la science médicale et de leurs hautes méditations. La plupart des législateurs de notre art se sont tous distingués en ce genre, à commencer par Hippocrate, et presque tous ont été plus loin que les plus grands métaphysiciens, puisqu'ils avaient à

manier une science toute pratique, et beaucoup plus difficile que toutes les autres. Ils ont senti que les méthodes les plus heureusement inventées étaient encore trop générales, trop vagues, trop indéterminées; qu'elles ne pouvaient que diriger les opérations les plus grossières de la pensée médicale. Que ne pourrai-je pas vous dire, en effet, sur l'insuffisance des méthodes philosophiques les plus vantées, quand on a essayé de les appliquer à la médecine! Quels justes reproches n'aurai-je pas à faire, par exemple, à la brillante et séduisante analyse, telle qu'elle a été présentée par Condillac! Elle a réduit la médecine à un simple tableau aride et muet des fonctions et des maladies; elle a fait croire que la connaissance médicale était tout entière dans l'examen matériel et passif des phénomènes, et elle a détruit de fond en comble l'étude des forces vitales et de leurs lois, c'est-à-dire la physiologie; l'étude des véritables déterminations des maladies, c'est-à-dire le diagnostic, le pronostic et la pathologie tout entière; l'étude des indications, c'est-à-dire la thérapeutique, et par consé-

quent la médecine elle-même. Sous le vain prétexte de restreindre le raisonnement et d'écarter ce qu'elle appelle des abstractions, elle a aboli la raison même ; et, comme l'homme ne peut pas renier ses facultés, puisqu'il n'est rien hors d'elles, elle a laissé un libre cours à la raison égarée, sans frein et sans loi, dans le vaste champ des hypothèses, pourvu toutefois qu'elles tendissent à flatter son goût décidé pour toute doctrine phénoménique et matérielle : elle a fait le même mal, et par le même principe que la pédantesque scholastique, qui voulut plier forcément les maladies à des définitions absolues et à des formules logiques; enfin elle a presque anéanti tout génie médical, et n'a laissé tout juste que l'esprit qu'il faut pour ouvrir un cadavre, ou pour faire une histoire niaisement exacte des maladies individuelles.

La logique transcendante est plus avancée dans la médecine que dans aucune autre science, quoi qu'en disent les détracteurs de notre art; et un jour la médecine pourra donner les leçons les plus salutaires aux sciences qui lui sont analogues, telles que les

sciences morales, métaphysiques et surtout politiques. Je pense même que, dès aujourd'hui, elle peut se glorifier de pouvoir se charger de cette fonction honorable auprès d'elles, et que, sous ce point de vue, elle a beaucoup de choses à leur apprendre.

Qu'il soit donc permis, qu'il soit même d'obligation pour le médecin, d'étudier les méthodes philosophiques, tout en les perfectionnant, pour les faire servir à son usage et pour les élever à la hauteur de la science médicale. Le génie médical doit surtout s'attacher à connaître la nature de nos facultés et celle de l'objet de la médecine qu'elle s'efforce de pénétrer. Il doit savoir jusqu'où ces facultés peuvent aller dans cette connaissance, quelle est leur véritable portée dans la vue de ces objets, quelles sont ses limites. Il ne cherche pas à résoudre les questions insolubles, il ne s'en occupe même pas; il constitue la science avec les vérités les plus élevées, fournies par l'observation, et ne veut pas aller au-delà. Il s'imagine encore moins avoir résolu ces problèmes, et pouvoir faire reposer ses idées sur ces prétendues solu-

tions, comme on le fait tous les jours. Il est sceptique sur les questions insolubles, pour se conserver le droit d'être affirmatif sur celles qui sont accessibles à ses moyens d'investigation. Il ne recherche donc pas quelle est l'essence de la vie, celle des maladies et de l'action des médicamens; il n'affirmera et ne supposera rien à cet égard, ne promettra rien, sur ces questions, pour un avenir reculé; et il se gardera bien, comme on le fait trop souvent, de faire reposer la science sur les bases chancelantes comme sur les simples espérances de l'avenir, ainsi que le fait Cabanis, pour la science des rapports du physique et du moral, et comme le font tous les jours les physiologistes naturalistes et organiciens. Convaincus que, dans l'état actuel de la science, l'organisation n'explique pas la vie, ils promettent qu'à l'avenir on fera cette prétendue découverte; et, sur cette espérance téméraire, ils constituent toute la science.

La logique médicale consiste essentiellement dans un esprit d'abstraction, et non de simple description des phénomènes, ou

comme on le suppose, dans une certaine doctrine qui, pour simplifier la médecine, la détruit; qui, pour redresser les fausses abstractions, repousse et proscrit les abstractions même en médecine. Quiconque ne sort pas des phénomènes, pour s'élever aux forces vives et aux modifications profondes que ceux-ci supposent, soit dans les fonctions physiologiques, soit dans le désordre pathologique, soit dans les médications thérapeutiques, ne pénétrera jamais dans le fond même de la science, n'en effleurera que l'écorce, ne donnera que des théories superficielles et tronquées des phénomènes; en un mot, ne saisira jamais l'esprit de la science et le génie de l'art.

La vie et toutes ses modifications, dont l'étude constitue l'essence de la médecine tout entière, ne peuvent-être saisies que par l'esprit d'observation habilement conduit, et s'élevant par une voie large et sûre des phénomènes aux forces, des effets aux causes, des caractères extérieurs aux modifications internes les plus cachées.

On croit adresser un reproche à notre École,

en l'accusant de faire des abstractions, mais c'est l'accuser de faire de la médecine ; et ceux qui se disent absous de ce prétendu crime, se sont jugés eux-mêmes. Quand même les médecins du monde entier, égarés par une philosophie toute phénoménale, et dont je n'ose pénétrer le secret mobile, proscriraient momentanément toute abstraction, et ne voudraient rien voir hors du matériel des organes et des phénomènes tangibles des maladies, nous n'en demeurerions pas moins fermes dans nos principes et dans nos habitudes logiques. Ces préjugés passeront comme une ombre : ils sont le résultat d'opinions étrangères, transportées dans notre art, et qui déjà menacent ruine de tous côtés. Ce n'est pas la première fois que la médecine a été altérée par une philosophie décevante, et l'école de Cos a survécu à d'aussi grandes et à de plus grandes révolutions encore.

VI. Il n'est pas jusqu'au langage médical qui n'ait quelque chose de particulier, et qui ne doive avoir ses lois propres, qu'on n'a que trop souvent négligées, au grand détriment de la science. Dans les sciences physiques, le

langage doit être clair, précis et déterminé, comme la science elle-même; en médecine, au contraire, le langage doit être vague, indéterminé et par conséquent abstrait, puisque la médecine elle-même a tous ces caractères. Un langage précis n'acquerrait cette qualité qu'en tronquant l'observation, en la pliant à la commodité du langage, qu'en donnant à la théorie une précision et une exactitude rigoureuses, qu'elle ne peut et qu'elle ne doit pas avoir.

Dans les sciences physiques, les mots les plus significatifs sont les meilleurs : en médecine, ce sont les mots les plus indéterminés qui doivent être préférés, comme il est facile de le voir par les mots : *vie, forces vitales, fièvres, inflammations,* et presque tous les mots de la langue médicale.

La pensée médicale est si délicate, si mobile, qu'on la tue si on l'étreint, qu'on l'anéantit si on ne lui laisse pas sa mobilité naturelle. Ici les dénominations les moins significatives et les plus vagues sont toujours les meilleures. Si l'on pouvait se servir de caractères algébriques pour désigner les no-

tions médicales, ce langage serait le plus sûr; il se prêterait plus aisément que des mots qui donnent des idées fixes et positives et souvent bornées où hypothétiques, à toutes les notions acquises et possibles sur les maladies. Ainsi, mettez dans votre esprit que l'inflammation est une augmentation des propriétés vitales physiologiques, et rien que cela; je vous défie de jamais rien entendre à la théorie et au traitement des divers genres d'inflammation. Représentez-vous la vie par le mot d'*irritation* ou d'augmentation de la contractilité, ou de raccourcissement de la fibrine; dès cet instant la physiologie acquise est détruite, et il devient même impossible d'en acquérir jamais une véritable. On a voulu essayer de réformer le langage médical, à l'imitation et d'après les principes de la réforme de la langue chimique; si ce projet avait réussi, la médecine aurait été retardée de long-temps; mais heureusement l'impossibilité de son exécution en a prévenu tout le danger.

Que d'autres se glorifient de la clarté, de la précision de leur langage, laissons-leur

un avantage qu'ils paient au prix du sacrifice de la science tout entière. Pour nous, glorifions-nous de la prétendue obscurité du nôtre; de notre nomenclature vague et indéterminée, pourvu qu'elle représente l'obscurité même, la variabilité de la nature saine ou malade, et non les abstractions créées par notre esprit, les idées incomplètes et fausses que donnent les hypothèses. La clarté n'est nullement synonime de la vérité, quoi qu'on en dise; la clarté consiste souvent à revêtir la pensée des conceptions les plus simples et les plus grossières, de celles qui frappent le mieux nos sens et qui pénètrent mieux, par conséquent, dans notre entendement. L'idéologie matérialiste, par exemple, est très-claire, cependant elle ne tient pas devant le moindre examen. Tout système absolu est très-simple et très-clair, comme celui de M. Broussais, par exemple, et cela seul montre déjà sa fausseté.

Dans les autres sciences, les expressions tirées de l'analogie des phénomènes d'une d'entre elles, sont quelquefois fort justes, toujours agréables, souvent utiles et jamais

dangereuses; au contraire, dans les sciences médicales, qui ont pour objet des phénomènes propres, et qui menacent sans cesse de se confondre avec les phénomènes d'un autre ordre, les expressions tirées des analogies physiques ou morales ont toujours les plus graves inconvéniens; et l'histoire des hypothèses de la médecine n'est presque que celle de ces sortes de vices de langage.

Dans les autres sciences, on peut définir les termes dont ont se sert, et les employer avec précision. Mais en médecine, les objets ne peuvent être définis, parce que leurs élémens ne sont pas constans, essentiels, nécessaires : les mots ne peuvent donc pas, ne doivent pas avoir ce genre sévère de précision Voulez-vous donner la définition rigoureuse d'une maladie, soit de sa forme symptômatique, soit de sa nature? dès-lors cette définition absolue n'admet qu'une seule idée, empêche l'introduction de toute autre notion, et détruit la saine médecine de fond en comble. Ainsi, par exemple, tous les auteurs de médecine qui ont donné des définitions rigoureuses des maladies, se sont mis dans l'im-

possibilité absolue d'en faire le diagnostic, la théorie et le traitement. Si un catarrhe est pour vous une inflammation, et une inflammation une augmentation des propriétés vitales, il est nécessaire pour vous de n'y voir jamais que cela, de ne lui opposer que le traitement anti-phlogistique et de repousser à jamais tous les autres traitemens. Je vous recommande surtout de peser les considérations que je vous présente dans ce moment, parce qu'elles me paraissent décisives, pour le sort de la science en général et de votre instruction particulière.

VII. La médecine se distingue surtout des autres sciences, par la nature de sa forme scientifique. Les autres sciences, comme par exemple l'astronomie et la physique, reposant sur quelque faits généraux et sur des lois peu multipliées dont dérivent tous les faits particuliers et toutes les théories secondaires, sont susceptibles de prendre une forme scientifique très-simple. On peut les constituer dans un seul et vaste enchaînement de principes et de conséquences, qui embrasse et lie l'ensemble des faits, et qui imprime le

sceau de l'unité au système entier. Tous les rapports, toutes les qualités de ce système sont connus, déterminés, calculés; il n'y a point de lacune dans cet arrangement harmonique; la chaîne n'est jamais interrompue et ne se brise jamais dans les mains de celui qui en a saisi le premier anneau, et qui peut la suivre aisément et sans trop d'efforts.

Cette unité systématique se remarque au plus haut degré dans les sciences mathématiques. On l'observe encore dans les sciences métaphysiques; aussi dans toutes ces sciences, une fois le principe fondamental connu, on peut arriver de soi-même et deviner *à priori* presque toutes les conséquences; et l'on ne peut pas entendre les dernières divisions de la science, si on n'a étudié préalablement les premières. Leur enseignement est essentiellement synthétique et ne peut être que cela.

Tels sont les caractères de la forme scientifique que nous signalons ici; mais tels ne sont pas ceux de la médecine, ils sont même diamétralement opposés. En effet, où est en médecine le principe unique, ou si vous vou-

lez où sont les principes fondamentaux à l'aide desquels on puisse deviner *à priori* les détails de la science, que l'observation directe peut seule faire connaître? Où est ici cette chaîne unique et non interrompue, qui lie tous les faits médicaux et qui descend graduellement jusqu'aux détails des applications individuelles de l'art? De bonne foi, je vous le demande, Messieurs, n'y a-t-il pas ici des lacunes, n'y en a-t-il pas plusieurs, n'y en a-t-il pas mille? ces lacunes ne sont-elles pas nécessaires, inévitables?

Je sais bien que, trompé par des analogies mensongères, on a tenté souvent de réduire la médecine à une forme scientifique aussi simple, je sais bien qu'on le tente encore sous nos yeux tous les jours; mais c'est par cela même que je crois avoir le droit de soutenir que la chose n'est pas possible, qu'elle n'est pas dans le génie de la science. Car avec quelle ombre de succès ces entreprises ont-elles été faites? On les reprend toujours sur de nouvelles bases, parce qu'il n'y en a pas de solides. Et il ne s'agit pas ici de simples variations peu importantes, le fond restant

le même : les systématiques jouent toujours à quitte ou double et perdent toujours leur mise. Je le demande encore, ces entreprises ont-elles satisfait le moins du monde les besoins de l'art, seul et véritable juge de ce qui lui convient en cette matière? Le praticien peut-il se servir avec quelque confiance de ces instrumens infidèles ou grossiers? S'occupe-t-il même des idées de ce genre? Ne les oublie-t-il pas dès qu'il les sait? S'empresse-t-il de les apprendre quand il les ignore? Qui osera dire que quelqu'un de ces systèmes soit en harmonie avec l'ensemble des faits, représente cet ensemble dans un ordre méthodique? Et qu'est-ce qu'un système qui ne remplit pas ces conditions? Tous ces systèmes font grand bruit dans les écoles; les praticiens n'en parlent guère que pour s'en plaindre.

Dans les écoles ces systèmes peuvent être considérés comme des méthodes artificielles pour apprendre, et sous ce rapport les professeurs les plus sévères peuvent en tirer quelque parti, du moins pour préparer un enseignement plus fort et plus complet. Mais malheur

aux écoles qui n'enseigneront que cela! Elles ne formeront jamais des médecins; l'instruction qu'elles auront donnée ne sera qu'un obstacle à l'instruction qu'il faudra acquérir au lit du malade, et, je le dis avec effroi, aux dépens du malade même.

La médecine n'est donc pas une science, s'écricra-t-on, elle ne peut donc pas être réduite en principe; elle n'est donc qu'un art livré à la routine, ou, si l'on veut, à un instinct heureux, sans règles et qui ne serait qu'un don privilégié de la nature et des circonstances; que celui qui le possède ne devrait à personne, et ne pourrait transmettre à personne; *proles sine matre creata!* La médecine est donc individuelle et non dogmatique?

Telles sont les exagérations des esprits qui ne savent prendre que les idées superficielles des choses, et qui ne peuvent les apprécier dans leurs caractères distinctifs. Oui, la médecine est une science; mais elle a une forme scientifique à elle, qui dépend de la nature propre de son objet, et qu'il faut saisir, si l'on veut voir les choses comme elles sont. Es-

sayons de donner quelques idées de cette forme scientifique, autant qu'il est possible de le faire, resserré que nous sommes dans les étroites limites d'un discours.

La théorie médicale s'empare des faits particuliers ; elle les enchaîne par leurs rapports naturels et ne les pousse pas plus loin dans cet enchaînement que ne le permet la comparaison légitime des faits eux-mêmes. Elle forme ainsi, non pas une seule chaîne, mais une foule de chaînes divisées, qu'elle lie aujourd'hui ou plus tard, selon leurs rapports plus ou moins nombreux, sans avoir la prétention de donner jamais à l'ensemble de la science l'unité systématique qu'elle ne comporte pas. Le vrai savant sait très-bien que ce n'est pas cette unité qui constitue la science, mais bien la connaissance même des choses : de quelque manière qu'elle soit possible, cette connaissance est son but et sa loi. L'unité systématique est un moyen, un vœu, mais non une nécessité. Il sait bien que celle-ci caresserait l'orgueil du maître et la paresse de l'élève ; mais il sait aussi se soumettre à la nature même des choses, les prendre telles

qu'elles sont, et non les imaginer telles qu'il désirerait qu'elles fussent. La question n'est pas de savoir si cette unité serait avantageuse, mais de décider si elle est possible ; car, dans le cas de la négative, elle serait funeste et détruirait la science entière.

En outre, la médecine n'est pas faite pour la simple théorie, pour amuser les loisirs de la science ou pour exercer ses facultés méditatives ou l'esprit de discussion; la médecine doit s'appliquer sans cesse à l'homme, à la vie, à la santé, c'est-à-dire à la chose la plus précieuse après la vertu. Or, un pareil but, un pareil résultat définitif exigent la plus grande garantie possible dans les opérations logiques. Cette garantie ne se trouve que dans l'application des principes les plus rapprochés de l'expérience, et non dans des principes éloignés, tels que ceux que fournissent ces grandes théories générales. Plus la chaîne d'un raisonnement est étendue, plus elle est faible et étreint mal l'objet qu'elle embrasse; plus la lumière primitive va en décroissant, plus elle s'affaiblit, et à la fin sa vacillante lueur, loin d'éclairer, ne peut que favoriser les illu-

sions ; mieux vaudrait peut-être n'y pas voir du tout, et s'en reposer sur les tâtonnemens empiriques, que de se guider par une lumière si trompeuse.

Les autres sciences ne travaillent que sur des généralités, que sur des abstractions sur des choses communes ; la médecine, au contraire, n'agit que sur les individus ; les sciences même qui se rapprochent le plus de la médecine, celles qui agissent sur l'homme moral, élément presque aussi mobile que l'homme vivant, diffèrent beaucoup de la médecine. Sous ce rapport, l'art militaire, l'art des gouvernemens, travaillent des masses d'hommes ; la médecine, presque toujours, n'a affaire qu'à des individus. Or, qu'il y a loin d'un principe général et abstrait, tel que le présentent les systèmes de médecine, à une individualité physique ou pathologique.

Le vice fondamental de tous les systèmes, c'est d'être dans l'impossibilité d'atteindre les spécialités physiologiques, pathologiques ou thérapeutiques, à l'aide de leurs principes généraux. Ces principes sont si vagues, que toutes ces spécialités, c'est-à-dire la science

elle-même, leur échappent complétement. Ainsi, par exemple, que sait-on sur les tempéramens, quand on les a rapportés seulement à quatre sections? que sait-on sur les maladies, quand on les a rapportées aux divisions nosologiques connues? que sait-on sur les médications, quand on les a rapportées à quelques médications générales? On ne sait rien, absolument rien sur toutes les choses spéciales qu'il importe essentiellement de savoir : on n'a considéré jusqu'ici que la superficie des choses; on s'est préparé à les apprendre : mais on ne les a pas apprises, mais l'on n'a pas pénétré leur fond. Le vrai système médical embrasse les spécialités, puisqu'il commence par elles et finit par les principes les plus généraux, si toutefois il peut aller jusque-là pour toutes les parties, et sans interruption.

Ainsi donc, la science médicale, au lieu de ne reconnaître qu'une seule théorie, n'est qu'un ensemble de théories particulières, qui n'ont d'autres véritables liens communs que l'observation directe qui les fournit toutes également; que la vie et ses lois, qui en sont

le sujet. Hippocrate avait bien saisi le caractère propre de la science médicale, quand il avait vu, avec une étendue de génie qui l'élève au-dessus des plus grands hommes dans tous les genres, que l'on ne pouvait donner une forme scientifique à la médecine, qu'en observant les faits particuliers, qu'en établissant sur ces faits des lois plus ou moins limitées par l'observation même, et en exprimant ces lois en style aphoristique, seule langue assez pure pour rendre une si belle doctrine. Pour vous convaincre de l'esprit de l'Ecole de Cos, dans la manière de systématiser la médecine, et que cette manière tenait à une étude approfondie des méthodes, écoutez l'auteur du livre hippocratique des *Préceptes* : « Les sens sont d'abord affectés, et ser-
» vent de guide à l'esprit, pour la perception
» des objets ; l'esprit retient ensuite comme
» en dépôt, en lui-même, les perceptions des
» objets dont il a eu occasion d'être affecté
» plusieurs fois, et se les rappelle ensuite au
» besoin, et de la même manière qu'il les a
» saisis : j'admets donc en médecine, ajoute-
» t-il, tout raisonnement qui partira d'un fait,

» et qui tendra à une conséquence appuyée » sur une chose manifeste ; car on sent bien » que l'esprit peut raisonner avec certitude » d'après des faits manifestes, qu'on prendra » pour principes d'un raisonnement ; au lieu » que, si l'on ne forme de raisonnemens que » d'après des probabilités, et non d'après des « inductions fondées sur la certitude d'un fait, » on a toujours lieu de se repentir de ses con- » clusions : en effet, ce n'est raisonner qu'au » hasard. C'est pourquoi il faut, en général, » s'attacher à des faits, partir de là pour gé- » néraliser les principes de notre art, et ne » jamais les perdre de vue, si l'on veut que » la médecine devienne un art facile à exer- » cer, et ne pas s'exposer à y commettre des » fautes. »

Que la science aurait fait de plus grands progrès, si elle avait suivi cette marche sage et réservée ! Mais, bientôt après le père de la médecine, la science, fière de ses premières acquisitions, se hâta de réduire la médecine à un seul système ; elle ne s'occupa, pendant des siècles, que de cette prétention ambitieuse ; elle voulut être science à la façon de

toutes les autres, et elle ne s'est pas encore complétement corrigée de cette manie funeste, ni remise de ses fâcheuses conséquences. Quelques bons esprits reconnurent ces écarts, et, effrayés de ces dangers, sauvèrent la médecine dans l'empirisme; mais ce poste devenait chaque jour plus difficile à garder, à mesure que les faits augmentaient en nombre, et que la logique médicale prenait plus de vigueur.

Le génie médical trouve donc le moyen de constituer la science, de manière à terminer la longue et interminable querelle du dogmatisme et de l'empirisme. Il pèse avec impartialité les droits, les avantages et les inconvéniens de chacun d'eux, et sait les réunir par leurs véritables liens. C'est une heureuse association plus ou moins harmonique, qui a signalé le caractère et le mérite des plus grands maîtres de l'art, de ceux-là même qui n'avaient pas une idée formelle et bien développée de tous les secrets de cette union.

VIII. Nous avons montré d'une manière générale que la médecine ne pouvait être soumise à l'unité systématique; prouvons main-

tenant que chacune de ses grandes divisions doit être constituée séparément et par elle-même, c'est-à-dire par les faits qui lui sont propres, et qu'elles ne dérivent pas l'une de l'autre, comme on l'a supposé quand on a méconnu leur caractère particulier et leur indépendance absolue, du moins dans leur point de départ.

L'état pathologique, quoi qu'en ait dit la physiologie, est un état *sui generis*, un mode particulier, une altération propre de la vie des organes, et non une simple variation de dégré de l'état physiologique lui-même; c'est-à-dire que l'état morbide n'est pas constitué par l'état physiologique en plus ou en moins, ou distribué selon des lois vicieuses qui corrompent cet équilibre d'action que l'on imagine représenter fidèlement l'état de santé. Les théoriciens me paraissent avoir supposé très-gratuitement, et seulement pour réaliser leur chimère et leur conception *à priori* de l'unité systématique de la médecine, que l'état pathologique était du même ordre que l'état physiologique; que les facultés vitales y étaient affectées de la même manière, et

qu'elles n'y différaient de celles-ci que par leur augmentation ou leur diminution, ou, si l'on veut encore, par leur distribution vicieuse, pour n'omettre aucunes de leurs opinions. Les fâcheux résultats de cette manière de voir en ont montré la fausseté; et les conséquences auraient dû ici jeter quelque doute sur la légitimité du principe lui-même, si les systématiques pouvaient jamais entendre raison, contre les intérêts de leurs hypothèses.

Ces idées sont prises dans ces notions vagues et générales qui trompent par leur simplicité apparente, et qui sont puisées dans des analogies vicieuses tirées des dérangemens d'une machine. Tous les systématiques n'ont pas même manqué de rappeler cette détestable comparaison, pour justifier leurs prétentions; les anatomistes surtout s'en sont souvent servi, et la raison en était simple. Quand ils ne connaissent que le matériel de l'organisation, ils voudraient bien deviner la pathologie, et se dispenser ainsi de l'apprendre. Mais il est évident que, s'il en était ainsi, le raisonnement devrait aller *à priori* de l'état de physiologie à l'état pathologique; on

devrait pouvoir deviner les maladies, leur forme et leur nature ; et il est incontestable cependant, par le plus simple examen, que celui qui n'aurait acquis aucune notion des maladies par l'observation directe ne pourrait, avec toutes les idées physiologiques, se former l'idée la plus grossière de la maladie la plus simple. La chose n'arrive que lorsqu'il est question des lésions mécaniques et organiques, et la chose est toute simple. Certainement celui qui a étudié le mécanisme d'une montre peut déterminer *à priori* toutes les manières dont cette montre peut se déranger ; mais la possibilité, la nécessité de le faire pour les lésions mécaniques montre l'impossibilité de le faire pour les lésions vitales, et prouve que l'état pathologique n'est pas une simple modification de l'état physiologique.

Quand on parle de la médecine dite physiologique, on s'aperçoit d'abord au premier coup d'œil, qu'il y a contradiction dans les termes mêmes ; mais quand on veut approfondir davantage ce premier soupçon, on voit qu'il y a presque une véritable absurdité théorique dans ce langage ; et les détails des hypo-

thèses faites dans ce sens, montrent que ce n'est pas ici une dispute de mots, mais une erreur fondamentale, et qui est destructive de toute saine pathologie.

Je ne conteste pas, sans doute, que ce ne soient les mêmes forces, les mêmes organes qui sont affectés, modifiés dans l'état de maladie et dans l'état de santé; que l'on ne retrouve souvent l'application des mêmes lois pour l'un et pour l'autre; que, par conséquent, il n'y ait les plus grands rapports entre eux, qu'on ne puisse apprécier l'un par sa comparaison avec l'autre. On sent bien que je ne suis pas assez injuste ou assez sot pour avancer de pareilles propositions; ce n'est pas sur ce point que roule la question. Mais je conteste seulement que ces deux états soient identiques dans le fond, et qu'ils ne diffèrent point par leur essence, mais seulement par leur degré. Cette confusion supposée fait méconnaître le caractère essentiel de la plupart des maladies, qui ne consiste pas dans l'augmentation ou la diminution des forces physiologiques, mais dans un mode propre, dans une manière d'être particulière de la sensibi-

lité et de la vie des organes. Elle place la pathologie dans ce dynanisme, qui a donné naissance aux systèmes les plus séduisans et les plus dangereux, les plus vraisemblables de tous en doctrine, et les plus stériles en conséquences pratiques ; dans ce dynanisme, la dernière révolution de la médecine systématique, et qui n'aura peut-être d'autre avantage que d'avoir été la dernière, et de jeter forcément la médecine dans les modalités spéciales de la vie, son domaine naturel, et hors duquel il n'y a pas et ne peut pas y avoir de médecine même possible.

La thérapeutique dérive-t-elle de la physiologie et de la pathologie, comme la conséquence dérive d'un principe? Mais, s'il en était ainsi, je le répeterai encore, on irait *à priori* de ces deux sciences à la troisième. Je commence à convenir qu'il y a plusieurs indications qui sont fournies par la physiologie, et surtout par la pathologie, comme celles qui ont rapport aux forces, à leur augmentation, à leur diminution, ou à leur distribution vicieuse, comme celles, en partie du moins, qui ont rapport à l'expulsion des causes

des maladies, comme celles des émétiques, des purgatifs, des émissions sanguines. Je dis en partie, parce qu'il ne m'est nullement prouvé, que ces circonstances pathologiques soient les causes absolues, uniques et totales des effets qu'on leur a si long-temps attribués.

On sent bien que je ne suis pas même tenté de contester tout cela; mais j'établis seulement qu'il est une foule d'effets thérapeutiques que l'observation seule peut et doit constater, qu'on n'aurait jamais très-certainement imaginé par la théorie la plus hardie, et qui même sont tels, que, bien loin que la théorie pût les imaginer et les découvrir, elle ne peut pas même aujourd'hui en rendre raison, ni diriger leur administration, sous peine de tout embarrasser et de jeter la pratique dans les écarts les plus funestes. Tels sont les anti-spasmodiques, les narcotiques, et tous les spécifiques qui sont si nombreux, et qui, sous un rapport ou un autre, envahissent presque la totalité de la thérapeutique.

La thérapeutique repose sur les faits à

elle elle ne relève que d'elle-même ; cette partie de la science doit être constituée d'abord par elle-même, recevoir ensuite plus ou moins les applications de la physiologie et de la pathologie, après une épreuve et une surveillance convenables de celle-ci. Elle suppose, il est vrai, la physiologie et la pathologie, mais elle n'est ni l'une ni l'autre ; elle est un degré de plus dans l'observation médicale, et non une partie d'une progression continue, d'un terrain uni et sans interruption.

Tout médicament agit à travers et par la sensibilité propre des organes, modifié spécifiquement par l'état de maladie. Telle est la vue fondamentale de la thérapeutique, prise sous son point de vue dogmatique le plus élevé possible. Or, ce point de vue place la thérapeutique en dehors du domaine de la physiologie et de la pathologie.

Pour vous convaincre, Messieurs, de la nécessité de cette loi fondamentale de la thérapeutique, vous n'avez qu'à examiner un peu les traités de cette science, qui ont pris pour bases des indications les vues purement

physiologiques : quelles idées vagues, rétrécies; et qu'il y a loin de ces formules mesquines aux richesses acquises et réelles de la médecine pratique en ce genre! Je ne crains pas même de citer les traités les plus estimés en ce genre, sans mentionner celui de Schwilgué ou de M. Bégin, de peur qu'on ne m'accuse de vouloir trop aisément avoir raison.

IX. La médecine est si vaste en elle-même, elle se compose surtout de détails d'observations si nombreux, si variés et si peu propres à être enchaînés dans un ordre systématique qui les rappelle aisément à l'esprit, qu'elle ne peut être le résultat des efforts d'un seul homme, ni même d'un seul siècle, et qu'elle ne peut être renfermée dans un seul traité dogmatique, quelque étendu et quelque complet qu'il soit en lui-même. Le génie médical doit donc, par une nécessité même de sa nature, embrasser les travaux de tous les temps; et comme ces travaux sont des objets de détail et non une série de raisonnemens qui s'appellent les uns les autres, on ne peut pas se contenter de les étudier dans des extraits qui les défigueraient en les

abrégeant et en leur faisant perdre surtout ce caractère vivant d'observation qui fait leur plus grand prix.

Ainsi donc, l'érudition en médecine, et nous entendons par elle la lecture des ouvrages originaux des grands observateurs ; l'érudition, disons-nous, n'est pas une chose de luxe, comme dans la plupart des autres sciences, mais elle est une nécessité, une condition même de la science.

Dans les autres sciences, susceptibles d'être enchaînées par un raisonnement suivi dans un système heureusement coordonné, on peut, dans un ouvrage dogmatique, renfermer, sans trop de difficultés, tout ce que ces sciences ont déjà acquis par tous les travaux antérieurs. Ainsi, par exemple, dans le *Traité de Chimie* de M. Thénard, ou dans la *Physique*, de M. Biot, on a pu mettre toutes les vérités connues au moment où ces Traités ont été rédigés, et l'on peut se dispenser de lire la *Chimie* de Stahl, ou même de Lavoisier, ou la *Dioptrique* de Descartes, pour être chimiste ou physicien. La lecture de ces derniers ouvrages n'est réservée qu'à

ceux qui s'occupent de l'histoire de la science, et ne ferait qu'embarrasser le commun des physiciens et des chimistes. Mais en médecine, il n'en est pas ainsi, quoique veuillent bien le faire croire la plupart des auteurs de dictionnaires étendus ou abrégés, de manuels de toute espèce et de traités dogmatiques généraux ou particuliers. Les ouvrages de ce genre ont la plus pernicieuse influence sur les études médicales; ils favorisent la paresse, avec laquelle on n'est jamais médecin; ils dispensent trop souvent de lire les ouvrages originaux dans tous les genres, les monographies médicales; d'étudier les auteurs qui approfondissent les questions; ils abâtardissent l'esprit, en lui donnant une idée trop simple, et presque niaise de la science la plus étendue et la plus difficile. Car, Messieurs, défiez-vous de ceux qui supposent ou qui font la médecine facile; ils veulent parler, sans doute, de la médecine rabaissée au niveau de la petitesse de leur esprit; mais certainement, telle n'est point la véritable médecine, elle ne mérite pas cet éloge ou cette injure.

En outre, en médecine, la lecture des ouvrages originaux est nécessaire pour inspirer le génie inventeur de notre art, qu'elle a l'heureux ou le malheureux privilége de ne pouvoir supposer. On ne saurait être bon médecin sans avoir lu, relu, et profondément médité Hippocrate, Sydenham ou Stahl; comme on ne saurait être grand poète si on ne lisait sans cesse Homère, Virgile ou Racine; grand orateur, si on n'étudiait Démosthènes, Cicéron ou Bossuet.

Il ne suffit pas de s'arrêter à la lettre de ces immortels ouvrages, il faut se pénétrer de leur esprit, s'incorporer leur génie : car le génie médical s'apprend moins par précepte que par imitation, et par une espèce de contagion inspiratrice, comme le génie des beaux-arts et des éloquens discours. Dans l'un comme dans l'autre cas, il faut évoquer l'âme divine qui respire encore dans ces admirables ouvrages, et la faire passer, en quelque sorte, en soi, par une espèce de transmigration. Dans un art qui échappe aux règles positives dans la plus grande partie de ses opérations, on ne peut avoir recours qu'à

cette influence toute puissante des grands modèles.

X. Une des conséquences les plus importantes et les plus rigoureuses de l'étendue de la médecine, c'est la nécessité impérieuse de l'éclectisme, considéré comme règle de sagesse, et surtout comme moyen unique d'instruction. La médecine ne pouvant être embrassée avec quelque profondeur par une seule tête, le génie médical regarde chaque École systématique comme s'étant heureusement partagé un domaine beaucoup trop grand pour une seule intelligence humaine, et comme l'ayant exploité avec d'autant plus de succès, que les efforts de l'observateur étaient concentrés sur un plus petit nombre d'objets. C'est ici une application du principe de l'utilité de la division du travail pour assurer la perfection et la rapidité des produits.

Dans les autres sciences, les hypothèses sont peu utiles, et le plus souvent même dangereuses. En médecine, je ne crains pas de l'avouer, à sa gloire plutôt qu'à sa honte, elles entrent dans la constitution organique de la science, et sont une des nécessités at-

tachées à sa vaste étendue, toujours disproportionnée, quoi qu'on fasse, à la capacité intellectuelle du commun des hommes : cela est vrai, surtout s'il faut défricher quelque partie encore inculte de la science, ou faire quelque découverte. Le systématique borne la médecine à l'examen d'une seule face de l'objet; et, par cela seul, cette face est mieux vue, mieux connue par lui que par le savant le plus sage. L'hypothèse voit plus que la vérité, si l'on veut, mais, par cela même, elle voit toute la vérité ; seulement elle n'en voit qu'une; et, il faut bien se garder de l'oublier, comme elle le fait trop souvent elle-même, c'est un microscope qui grossit et dénature les objets, mais qui est nécessaire pour les mieux voir, tant ces objets sont délicats et échapperaient à la vue ordinaire!

Mais si l'hypothèse n'est qu'un moyen de perfectionner la science dans ses diverses parties, elle ne doit pas être le partage du vrai médecin qui est dans l'obligation d'embrasser la science tout entière, et qui veut se contenter du rôle modeste, si l'on veut, mais si beau et si honorable, de grand praticien; elle

ne doit pas être le partage de celui qui ne veut pas s'élancer dans les régions inconnues de la science en aventurier téméraire, en sentinelle perdue, mais qui veut marcher sûrement, avec le gros de la colonie des médecins, et qui se borne à cultiver et à féconder les pays, à mesure qu'ils sont connus.

En médecine, toute tête qui ne peut recevoir que quelques idées absolues, et il n'y a que trop d'esprits de ce genre, ou plutôt toute tête qui n'est pas assez vaste pour embrasser la totalité des idées acquises d'une science qui se compose d'une foule de notions diverses et souvent même contradictoires en apparence, cette tête, dis-je, ne sera jamais celle d'un grand médecin, et ne possédera jamais le génie de l'art. De même, toute doctrine générale qui s'arrangera de manière à ne renfermer qu'une ou plusieurs idées peu nombreuses, et toute doctrine particulière sur une maladie quelconque, qui n'embrassera qu'une seule et même vue, qu'une seule et même indication thérapeutique, sera une doctrine erronée; et, ce qu'il y a de plus fâ-

cheux encore, une doctrine propre à fausser l'esprit même, et le rendre incapable de jamais bien entendre la médecine. Les doctrines de ce genre font plus de mal par les habitudes qu'elles donnent aux intelligences, et par cet esprit qui survit à leur destruction, que par les erreurs déterminées qu'elles imposent pendant plus ou moins de temps. En effet, peu importe qu'on change d'idées systématiques, si on garde le principe même qui les produit; on croira s'être mépris une première fois, et on se portera avec une nouvelle ardeur à de nouvelles idées; plus on apportera de talent dans de pareils efforts, et plus l'on s'égarera dans les voies de l'erreur. Le systématique devient à la fin incorrigible; et pour de tels hommes c'est presque un malheur que d'être détrompé d'une erreur qui était du moins plus calme et moins turbulente que celle qu'on lui substitue, puisqu'elle n'avait pas le fanatisme aveugle et le prosélytisme intolérant de la nouveauté.

Une École qui serait systématique par son esprit et ses habitudes, ne serait jamais médicale à proprement parler, et ne formerait

jamais de médecin, de quelque talent que fussent doués ses membres, et de quelque renommée que fût embellie son illustration. Elle occuperait, elle étonnerait sans doute l'histoire de la science, qui, comme celle des peuples, s'arrête trop souvent à parler des conquérans fameux et des hommes qui ont agité le monde par de grandes révolutions, mais elle ne servirait pas l'humanité par des bienfaits réels. Les journaux séduits par des prestiges éblouissans, célébreraient à grands cris l'idole du jour, mais demain ils la traîneraient dans la boue, représentant ainsi les opinions aveugles et passionnées du peuple médical, et non les jugemens équitables des sages de notre art et de ces nobles pairs des grands hommes qui l'ont illustré dans tous les temps.

XI. Le génie médical, pénétré toujours de l'immensité de la science, associe deux sortes d'esprits, qui semblent d'abord inconciliables, l'esprit d'innovation et de perfectionnement avec l'esprit de conservation des vérités acquises. Cette association est plus facile dans les autres sciences, parce que les progrès

y sont beaucoup plus rapides, plus nettement dessinés et plus tranchans; qu'ils y sont garantis par une certitude plus vive à apprécier ici, comme nous l'avons vu ; l'expéricnce est plus sûre et plus prompte, le raisonnement plus positif et plus ferme. Rien de plus difficile, au contraire, pour le médecin, que de reconnaître une vérité incomplète, perdue dans une foule d'erreurs et d'exagérations, comme la chose arrive toujours et doit arriver inévitablement ; de démêler, comme par instinct, ce qu'il y a de vrai; de résister à cet entraînement d'éloges que produisent les vérités naissantes et auxquels les esprits sages ont tant de peine à ne pas céder. La médecine n'a rien tant à redouter qu'un désir téméraire de tout innover, de tout perfectionner. Ici surtout, le bien n'a pas de plus grand ennemi que le mieux; et rien de plus difficile à dirriger que l'esprit de perfectionnement, pour le maintenir toujours en harmonie avec l'esprit de conservation. La politique seule présente d'aussi grandes difficultés, et exige une aussi grande habileté dans cette heureuse association.

Les autres sciences sont achevées, et j'oserai dire parfaites, du moins dans la plus grande partie de leurs dogmes ; on les accroît par de nouvelles vérités qui ne dérangent en rien l'ensemble des vérités déjà acquises. et les nouvelles découvertes viennent se placer paisiblement à côté des vérités anciennes. En médecine, au contraire, aucune partie n'est achevée à proprement parler ; les vérités les mieux affermies semblent être ou sont réellement menacées par les vérités nouvelles. Chaque nouvelle pierre qu'on ajoute ébranle un édifice qui n'a rien de fini, et qui peut recevoir dans tous les points des pièces de rechange.

Voyez aussi quelle différence n'y a-t-il pas, par exemple, sous ce point de vue, entre les journaux des sciences physiques ou chimiques, et les journaux de médecine? Les premiers nous mettent au courant des découvertes journalières; et pour peu que ces découvertes soient garanties par le nom de leurs auteurs, par la répétition des expériences qui les appuient, par l'assentiment d'un corps académique, on peut les recevoir avec con-

fiance, sans crainte d'être pris pour dupe. Au contraire, en médecine. celui qui accepterait toutes les découvertes publiées par les journaux, surtout en thérapeutique, s'exposerait aux plus grandes et aux plus malheureuses méprises; et une crédulité trop marquée en ce genre serait le signe d'un médecin peu instruit de la nature de son art. Il n'y a cependant que trop de médecins auxquels on peut reprocher ce genre de faute.

Tout perfectionnement réel ou apparent devant modifier la pratique, il est évident qu'il ne doit être introduit librement dans celle-ci que très-lentement, et sous une surveillance attentive. Ce caractère de la science donne une marche particulière à l'esprit de perfectionnement; elle doit être presque aussi nécessaire que celle qui est propre aux perfectionnemens des sociétés politiques.

XII. Le génie médical se montre supérieur à tous les moyens artificiels d'enseignement; de telle sorte qu'ici, plus que dans aucune autre science, ou plutôt ici seulement, le génie doit se défier des moyens même par

lesquels il a acquis la science. En effet, ces moyens, tout indispensables qu'ils sont pour apprendre, ont de si grands inconvéniens pour savoir et surtout pour appliquer ce qu'on sait, qu'il faut finir par les repousser dès qu'ils ne sont plus nécessaires, sinon l'enseignement détruirait la science même. Je m'explique : les classifications des maladies, par exemple, sont nécessaires pour commencer à connaître les formes les plus générales des maladies, et elles deviendraient funestes si ensuite on n'étudiait directement les formes les plus particulières.

Ainsi l'analyse des élémens des maladies est nécessaire pour connaître leurs indications variées et pour débrouiller les complications; mais elle deviendrait pernicieuse si l'on voulait soumettre la pratique de la médecine à des méthodes si rigoureuses, j'allais dire si pédantesques, telles qu'on les présente et qu'on doit les présenter dans les écoles, sous peine de ne jamais pouvoir parvenir à les enseigner.

Ainsi la physiologie est obligée de décomposer la vie de ses facultés élémentaires; mais,

en la décomposant, elle la détruit, et elle n'en donnerait jamais une idée exacte, si elle ne rétablissait les choses dans leur véritable unité : et cependant toutes nos théories des fonctions physiologiques, et par contre des maladies, sont entachées de ce vice fondamental. De là sont nées une foule de questions vaines, qui ont occupé pendant long-temps, et qui occupent encore les plus fortes têtes. Ainsi, par exemple, on demande très-sérieusement à séparer nettement la vie et l'organisation, la vie animale de la vie organique, la sensibilité vitale des autres propriétés de la vie, la vitalité et les affections des humeurs de la vitalité et des lésions des solides, l'action nerveuse, dont on fait ridiculement un être sous le nom barbare d'*innervation*, de toute action vitale elle-même; la contractilité sensible de la contractilité insensible, les organes vivans les uns des autres, et du système entier lui-même, dans l'exercice des fonctions et dans les maladies. On a proposé une foule d'autres questions de ce genre, qui sont ou seront bientôt, pour la vraie physiologie, des vaines arguties d'école, des distinctions

de mots ou des divisions d'enseignement.

Arrivé à un certain degré d'instruction, le génie médical s'élève au-dessus de toutes les formes pédagogiques; il détruit ou laisse tomber d'elle-même toute cette charpente fragile et embarrassée, pour laisser debout l'édifice de la science, qui se maintient alors seulement par lui-même ; et le génie se tient dans les régions supérieures de quelques idées mères, générales et indéterminées, de quelques formes simples et abstraites, essence de toutes les observations, et auxquelles viennent se plier comme d'eux-mêmes, les détails les plus particuliers de la science, tant en physiologie qu'en pathologie.

XIII. La médecine est une science jalouse : elle veut qu'on ne s'occupe que d'elle ; et elle n'accorde ses dernières faveurs qu'à celui qui se voue à elle, et à elle seule, pour la vie. Elle veut être les premières, les dernières, les exclusives amours de celui qui s'attache à elle : elle veut être adorée sans rivale : qui n'est pas elle n'est rien pour elle. Elle est intolérante comme toutes les idées fortes, comme toutes les passions profondes. Elle exige im-

périeusement que l'on commence son étude de très-bonne heure, et avant que l'esprit ait acquis sa force dans les habitudes des autres sciences : elle craindrait de ne pouvoir pas lui donner les siennes, qu'elle sait être si différentes, et elle redoute les autres avec raison, comme lui étant véritablement contraires. Hippocrate, le digne interprète des conditions auxquelles elle attache ses plus hautes révélations, Hippocrate, même de son temps, où la science était bien loin d'être aussi vaste qu'aujourd'hui, exigeait cette condition de ceux qui se destinaient à la médecine.

Il serait facile de prouver, par les exemples les plus mémorables, que les plus grands hommes qu'ait eus la médecine ont été ceux qui se sont voués de bonne heure à son culte. Boërhaave l'étudia un peu tard; il l'étudia quand déjà il savait, et savait bien une foule de choses autres que la médecine; et cette circonstance a contribué pour beaucoup à rabaisser un des plus grands hommes dont s'honore l'histoire de la médecine théorique, et qui ne mérite pas la même illustration parmi les médecins praticiens.

Fouquet, il est vrai, avait le même tort, mais il le reconnaissait lui-même; peut-être lui seul avait le droit de s'en accuser; et, tout en vénérant sa mémoire, nous recevrons avec respect les révélations de sa conscience.

Non-seulement il faut s'occuper de la médecine de bonne heure, mais s'en occuper presque exclusivement. Le médecin qui veut savoir beaucoup de choses autres que la médecine, rarement saura bien la médecine elle-même. Il faut s'en occuper toute la vie, et, pour la savoir, il ne faut jamais cesser de l'apprendre.

XIV. Le génie médical a cela encore de particulier, qu'il exige plus impérieusement que celui de toutes les autres sciences l'heureuse influence de presque toutes les vertus. Je développe ma pensée : je n'examine point ici la nécessité de ces vertus par rapport au médecin lui-même et à l'exercice délicat de son art dans la société; mais je considère la nécessité de ces vertus par rapport à la logique même, et au succès de l'artiste dans la médecine. Cette nécessité est telle, que je ne crains pas d'affirmer, par exemple, que tout

médecin qui n'est pas mû principalement par le désir de faire le bien, ne sera jamais un parfait médecin. Des sottises médicales paieront toujours ses vices moraux.

En effet, celui qui ne sera guidé que par l'intérêt ou par l'amour de la gloire, sera souvent porté à rechercher des succès brillans, à faire ce qu'il appelle des *coups de maître*, et il perdra bientôt cette marche sage, mesurée, quelquefois même vacillante, qui est propre à la pratique d'un art si difficile, et qui est la seule garantie de l'exactitude de ses opérations délicates ; ou bien il sera disposé à voir la maladie, et à diriger son traitement selon les caprices ou les préjugés de tous ceux qui l'environnent.

Dans l'exercice des autres sciences, le public peut intervenir comme juge ; il peut récompenser ou punir à bon droit : dans l'exercice de la médecine, le public n'entend jamais rien ; les confrères souvent ne veulent rien y entendre, dès qu'il s'agit surtout de justifier un confrère calomnié ; il ne reste au médecin que sa conscience pour juge, pour châtiment ou pour récompense.

En outre, dans les autres arts, il y a des principes simples, positifs, qui défendent le jugement contre les inspirations des passions: en médecine, la logique est si délicate, si mobile, qu'elle peut recevoir toutes les atteintes possibles de la part des passions de toute espèce, souvent même sans qu'on s'en aperçoive. Il n'est personne qui n'ait vu quelquefois les opinions que le médecin semble le plus puiser dans une conviction scientifique, dériver, au contraire, de quelque intérêt d'amour-propre ou de rivalité. Je ne veux pas ici faire la critique de notre art et de ceux qui l'exercent; je veux seulement indiquer un des caractères particuliers qui le distinguent, et énumérer toutes les conditions qu'il exige.

De même, par exemple, un médecin qui n'a aucune modestie, qui croit trop à son mérite et méprise trop celui des autres, ne sera jamais un bon médecin; ou du moins, ce vice aura la plus fâcheuse influence sur son jugement, et diminuera son mérite réel. Ce médecin prononcera vite, et ne reviendra jamais sur ses décisions; or, à se conduire

ainsi, il est presque impossible d'être un bon médecin. Je mets en fait qu'il est impossible, dans la plupart des cas, de voir bien une première fois et d'un seul coup d'œil; c'est presque toujours en tâtonnant, en hésitant, en profitant de ses courtes erreurs, qu'on procède en médecine.

J'insiste d'autant plus sur ce caractère du génie médical, que les jeunes gens le méconnaissent plus souvent; et que, dans notre siècle, on appelle presque toujours indépendance et force d'esprit cette insolente hardiesse, qui est un vice dans tout autre art, et qui est une faute et même une sottise dans le nôtre. Un avocat qui est impertinent, n'est qu'impertinent, et il peut-être d'ailleurs un fort bon avocat; mais j'ose dire qu'un médecin qui est impertinent est un mauvais médecin, ou du moins que par cela seul il fait beaucoup de sottises, qu'il éviterait avec un tout autre caractère.

Vous voyez donc, Messieurs, que le génie médical suppose et commande toutes les vertus, et surtout les plus difficiles à acquérir; il s'alimente dans ses inspirations de tout

ce qu'il y a de beau, de grand, de généreux dans le cœur humain. Ce sont, sans doute, ces idées qui ont guidé l'école de Cos dans ses exhortations morales, autant que le noble désir d'honorer notre profession par l'exercice de toutes les vertus. Cette École, comme on le voit souvent, avait apprécié toute leur influence sur la logique médicale elle-même. Et c'est dans ce double sens qu'un des auteurs hippocratiques a dit, que le médecin qui associait la philosophie morale à la médecine était semblable à un dieu. Il n'est nullement question, dans ce passage, de l'association des doctrines ou des rêveries philosophiques aux vérités médicales, quoique l'on entende généralement ce passage tant cité dans ce sens vicieux, et que cette méprise ait été la source des erreurs les plus pernicieuses qui aient infecté la médecine.

Je crois avoir démontré avec plus de détail qu'on ne l'avait fait avant moi, que la médecine a un génie propre, et quels sont les principaux caractères de ce génie. Il me reste à prouver maintenant que son enseignement est différent de celui de toutes les

autres sciences, qu'il a son esprit particulier; et cette seconde partie de mon discours fournira de nouvelles preuves aux vérités de la première, comme elle en recevra à son tour les plus grands éclaircissemens.

DEUXIÈME PARTIE.

DU GÉNIE DE L'ENSEIGNEMENT MÉDICAL.

Un enseignement quelconque est la représentation fidèle et complète de la science, prise en elle-même et dans sa marche progressive; il doit la reproduire dans son esprit général, comme dans les détails de ces principes, dans ses vérités acquises, comme dans ses espérances journalières. Il doit surtout conserver son génie, dont nous avons signalé les caractères particuliers.

I. La médecine est si vaste dans son ensemble, qu'elle ne peut être enseignée convenablement que par un corps de médecins qui s'en distribuent toutes les parties dans un plan sagement combiné. Elle exige tant de complaisances diverses, tant de qualités d'esprit différentes et presque opposées, qu'il est

impossible de les trouver réunies dans un seul homme, de quelque génie qu'il soit doué, et de quelque instruction qu'il soit pourvu; la science elle-même lui sera toujours très-supérieure.

Un seul homme peut même à peine suffire pour chacune des divisions principales de la science. Dans les universités allemandes, plusieurs professeurs sont chargés du même enseignement, au très-grand avantage de celui-ci, qui en devient plus complet, plus étendu, et surtout plus indépendant de toute vue partielle; car c'est là le point qu'il faut surtout chercher à atteindre dans l'enseignement de la médecine : l'inconvénient des doctrines exclusives est le plus important à éviter. La vie d'un homme, quelque application qu'il ait mise à l'étude d'une des branches de la médecine, est à peine suffisante pour le rendre propre à l'enseigner : celui qui brille le plus dans l'une, se montre souvent incapable dans l'autre.

L'enseignement exige donc le concours de plusieurs professeurs : ce qui spécifie encore la médecine et la sépare des autres sciences,

qu'un seul et même individu peut le plus souvent enseigner avec le plus grand succès. Aussi voyons-nous qu'en médecine aucun homme d'un vrai mérite n'a osé embrasser dans un seul ouvrage l'ensemble des sciences médicales; et ceux qui l'ont entrepris n'ont que mieux montré l'impossibilité de le faire. Or, rien de plus aisé et de plus ordinaire dans les autres sciences qu'un livre élémentaire qui présente leur ensemble complet dans leur état actuel de perfectionnement. Vous nous demandez souvent, Messieurs, quel est l'ouvrage fondamental que vous pouvez prendre pour guide dans vos études médicales; je dois vous dire qu'il n'y en a pas, qu'il ne peut pas y en avoir, et qu'il serait dangereux de confier le sort de votre instruction à un seul maître, à un seul ouvrage; vous êtes dans l'obligation d'écouter tous les uns, de lire tous les autres, afin de vous élever à la hauteur de la véritable instruction médicale, et de la saisir dans toute son étendue.

Il n'y a donc qu'une école qui puisse enseigner la médecine. Mais qu'est-ce qu'une école? Messieurs, veuillez bien me prêter toute

votre attention. Une question aussi importante intéresse encore plus les élèves que les maîtres, et c'est surtout sous ce point de vue que je vais l'examiner devant vous. Une école n'est pas, comme on le croit généralement, une simple aggrégation d'individus professant les différentes parties de l'art sans plan et sans harmonie ; une pareille réunion discordante ressemblerait, j'oserai le dire, à la tour de Babel ; il y aurait véritable confusion de langues ; et une pareille institution, établie pour enseigner la médecine, ne ferait qu'embarrasser les idées du commun des élèves, et que leur désapprendre, en quelque sorte, un art trop délicat, trop faible dans sa construction organique pour résister à un mode si vicieux d'enseignement ; elle ne formerait que des systématiques ou des sceptiques, c'est-à-dire qu'elle ferait de tout, excepté des médecins praticiens ; il n'y aurait que quelques esprits privilégiés qui pourraient tirer quelque profit de cet enseignement en le refaisant : or, il n'est question ici que des masses et des règles générales, et non des individus et des exceptions.

Une pareille institution pourrait être une faculté créée, maintenue par la loi de l'état, mais ne serait pas une école avouée par la science elle-même, qu'elle est destinée à répandre et à perfectionner. Le mérite de ses membres ne pourrait même que lui être funeste. Ainsi, je suppose que l'on peut former un même corps enseignant composé de tous les systématiques les plus opposés, qui ont paru dans tous les temps, que l'on réunit, par exemple, *Galien* et *Cullen*, *Stahl* et *Rasori*, *Brown* et *Broussais*, *Sydenham* et *Bichat* ou *Darwin*, et d'autres grands hommes aussi opposés : certainement ces individus, pris séparément, seraient très-recommandables, mais le corps, considéré comme tel, serait souverainement ridicule et surtout inutile et même dangereux pour l'instruction.

Telle n'est pas l'idée que l'on doit se faire d'une école. Une école est une association d'hommes concourant à un but commun, professant dans un plan général, et seulement avec cette indépendance limitée qui donne toute son activité à la pensée, sans lui permettre une licence excentrique; con-

servant à chaque partie de la science le caractère qui lui est propre, et les rapportant toutes au tout commun, d'après leurs légitimes liens. Ce corps, pour mériter un nom qu'on usurpe plus souvent qu'on ne mérite, doit avoir suivi la marche de la science pendant un certain temps, et même pendant plusieurs siècles; il doit avoir sa doctrine, ses principes, sa gloire, son autorité. Cette doctrine, ces principes, doivent renfermer les dogmes fondamentaux et immuables de la science, ceux qui sont le germe de toutes les découvertes ultérieures et de tous les perfectionnemens possibles. Ce corps doit être l'interprète heureux et le représentant fidèle de tout ce qu'a fait la science depuis ses premiers essais jusque dans ses derniers développemens; il doit pouvoir ouvrir aisément une place commode à toutes les vérités; il doit surtout être animé de son esprit, de son génie; car que serait-il sans cet esprit, sans ce génie? Il ne posséderait que le matériel, que le squelette de la science, et n'aurait pas ce principe de vie qui seul est la science même. Une école doit être surtout essentiellement législatrice

et insister sur les méthodes. Développons une pensée qui peut paraître d'abord un paradoxe à la plupart de ceux qui m'écoutent, et qui est cependant indispensable pour la direction des études, tant de la part des maîtres que de celle des élèves.

II. Nous avons indiqué la nécessité de l'unité du plan dans l'enseignement, comme une des conditions premières ou fondamentales de l'existence d'une véritable école. Cette condition est de rigueur dans l'étude de la médecine, parce que les rapports des principales divisions étant plus lâches que dans les autres sciences, étant beaucoup moins aisés à établir, et beaucoup plus indéterminés, cette partie étant même la plus difficile comme la plus importante de l'enseignement, il serait aussi dangereux que vain de la laisser faire aux élèves eux-mêmes, car elle se ferait mal, ou ne se ferait pas du tout; c'est-à-dire que l'enseignement serait nul, car il consiste surtout dans l'étude des rapports des parties de la science. Dans les autres sciences, qui ont naturellement plus d'unité, ces liaisons s'établissent d'elles-mêmes, et alors

même que ceux qui professeraient certaines parties auraient des idées discordantes et excentriques. En médecine, au contraire, il est indispensable au moins de donner aux élèves les règles et l'esprit qui facilitent cette importante et difficile opération dans les études : on peut les diriger sans les asservir, surtout si l'on saisit le génie de la science, et si on la prend dans ses plus hautes sommités.

Sans cette unité d'enseignement, on entendrait à chaque instant, sur tous les points, les opinions les plus décidément contradictoires par leurs principes et même par leur esprit ; et il faut avoir une tête presque plus qu'humaine, pour ne pas devenir le plus sot ou le plus fou des hommes, par un tel enseignement. Sous l'influence d'un pareil enseignement, les plus sages des élèves finissent par ne plus croire à rien : et qui ne croit rien ne peut rien, ne sait rien, en médecine comme en toute autre chose. Dans les autres sciences, on est au moins d'accord sur la plupart des points; en médecine, on peut différer sur tous, et du tout en tout.

Il faut sans doute qu'il y ait une certaine

indépendance des différentes branches de l'enseignement et des intelligences ; cette indépendance est commandée, sous le premier rapport, par la nature même de ces parties, ainsi que nous l'avons démontré ; sinon le système entier ne serait qu'une répétition monotone et stérile des mêmes idées, souvent retrécies, mesquines et fausses par cela même. Quant à l'indépendance intellectuelle des professeurs, outre qu'elle est commandée par la nature et la dignité de l'esprit humain, outre que l'asservissement de la pensée est sérieusement aussi impossible qu'absurde, elle est encore exigée par l'étendue et le caractère de la science médicale. Chaque homme aura toujours malgré lui ses idées favorites. Il aura porté plus spécialement son attention sur certaines parties de la science, et il en aura mieux senti certains besoins de celle-ci ; il les aura même exagérés. En médecine, cet inconvénient est plus inévitable que dans les autres sciences, et j'ajouterai même, il y est plus nécessaire et plus utile. Pour que l'enseignement soit réellement un, il faut qu'il soit varié ; mais cette indépendance doit être

circonscrite dans les limites d'une certaine sphère : il faut s'entendre au moins sur les points fondamentaux, sinon l'on ne peut s'entendre sur rien ; il faut avoir le même esprit, si l'on n'a les mêmes idées ; il faut se placer sur le même terrain, marcher dans le même sens général, sinon l'on ne se rencontrera jamais. En un mot, un enseignement bien constitué doit retracer l'harmonie du corps vivant lui-même ; or, celui-ci se compose de parties distinctes, qui ont chacune leurs propriétés particulières, mais qui concourent toutes à un but commun, sous des lois générales, et par des rapports de sympathie ou d'action. De même encore, un heureux accord résulte de sens divers, mais harmonieux.

III. Mais, pour qu'il y ait unité d'enseignement, il faut qu'il y ait unité de doctrine ; et, pour cela, il faut qu'il y ait une doctrine dans une École. En second lieu, il faut que cette doctrine représente la science elle-même dans son ensemble, dans ses progrès, et surtout dans son génie ; sinon elle ne représentera que des idées partielles, qui ne seront rien devant l'immensité de toutes celles qui con-

stituent la science ; et elle diminuera elle-même de toute la petitesse de ses idées, et finira bientôt par disparaître avec elles.

Une École qui aura saisi le véritable génie de la science, pourra seule représenter la science même et lui faire faire de légitimes progrès, et surtout pourra seule l'enseigner. Celle au contraire, qui ce sera placée en dehors de ce génie, ou qui ne l'aura saisi que d'une manière très-incomplète, ne pourra que s'égarer de plus en plus, à mesure qu'elle s'avancera ; ou plutôt comme la route qu'elle a prise ne conduit qu'à un très-petit nombre de faits médicinaux, quand elle aura épuisé ces faits, elle se trouvera en dehors de la science même, elle torturera quelque temps les faits, mais ceux-ci la forceront enfin d'avouer son impuissance. Elle s'engagera encore dans de nouveaux chemins de traverse, elle arrivera toujours à des hypothèses dont elle reconnaîtra bientôt encore la fausseté, et ce sera toujours ainsi à refaire, tant qu'elle n'aura pas saisi le génie de la science : je doute même fort qu'elle le trouve jamais, parce qu'elle ne le cherchera pas ; elle se servira des mêmes

principes qu'elle croira immuables et arrivera toujours aux mêmes conséquences; elle accusera telle ou telle idée particulière, jamais le point de départ lui-même.

Je suppose un voyageur qui se met en route sans trop s'informer du chemin qu'il va prendre, et qui se jette à l'aventure dans le premier sentier qui se présente à lui : ou qui même sur des informations trompeuses, se dirige constamment du côté opposé à celui vers lequel il doit aller ; ce voyageur arriverait-il jamais? ne s'éloignerait-il pas davantage du but, plus il mettrait d'ardeur dans sa marche?

D'après ces idées, les destinées de toute École, de toute doctrine sont renfermées nécessairement dans les principes d'où elle part, dans la méthode dont elle fait usage; et un coup d'œil exercé, un esprit versé dans l'histoire philosophique de la science pourra toujours tirer avec sureté l'horoscope de chacune d'elles.

Les principes admis par une École, doivent être assez féconds pour pouvoir suivre la marche même de la médecine dans ses progrès.

Les systématiques au contraire, prennent des chemins très-courts, au bout des quels ils sont bientôt arrivés. Bichat n'a pas saisi les principes de notre École et leur caractère, quand il a dit, avec un ton décidé que son âge seul pouvait faire pardonner : « L'art » doit beaucoup aux médecins de Montpel- » lier, pour avoir laissé les théories Boërha- » wiennes, et avoir plutôt suivi l'impulsion » donnée par Stahl; mais en s'écartant du » mauvais chemin, ils en ont pris de si tor- » tueux, que je doute qu'ils y trouvent un » aboutissant. » Ce passage remarquable renferme presque autant d'erreurs que de mots. D'abord je n'examine pas ici jusqu'à quel point notre École a suivi l'impulsion de Stahl dans l'origine de sa doctrine ; il me serait facile de montrer tout le contraire ; mais quoiqu'il en soit, depuis long-temps elle est loin de ce point de départ, elle ne reconnaît d'autre guide que l'observation même des phénomènes vitaux, que l'étude de leurs lois. C'est dans la nature elle-même et dans Hippocrate, son plus digne interprète, qu'elle a puisé ses doctrines, et c'est par ces mêmes

moyens qu'elle les étend et les perfectionne.

Ce n'est pas pour s'opposer aux doctrines Boërhawiennes qu'elle a créé la science; elle a rencontré, attaqué et détruit le Boërhawinisme comme elle a rencontré, attaqué, détruit toutes les opinions exclusives et absolues, comme elle le fait encore aujourd'hui et le fera toujours par sa constitution même.

Les routes choisies par elle, dit Bichat, *sont tortueuses;* l'esprit anatomique et chirurgical de l'élève de Dessault n'a pas trouvé le fil conducteur; c'est l'observation seule qui le fournit et non l'esprit de système. Bichat n'a jamais bien compris le vitalisme même qu'il avait puisé dans les ouvrages de Bordeu et de Grimaud; il n'en a pas saisi l'essence; on voit bien qu'il l'avait étudié incomplétement; aussi a-t-il détruit d'une main ce qu'il avait édifié de l'autre; et si ses disciples ont attaqué la doctrine des propriétés vitales, c'est que le maître lui-même ne les avait pas trop bien établies, ni trop bien comprises. L'esprit roide, précis et presque mathématique de Bichat, n'avait jamais bien saisi ces méthodes larges, souples et indéterminées,

par lesquelles notre École a toujours étudié la vie et les maladies.

L'École qui n'aura pas de principes fixes, ou qui en aura de mauvais, ce qui revient au même; car s'ils sont mauvais, il faudra bien en changer : cette École, dis-je, ne pourra pas conserver ces principes, et épuiser leur fécondité dans la suite de ses travaux pendant plusieurs siècles. Dès-lors, il n'y aura pas plus d'unité entre les diverses époques de l'existence de cette École, qu'il n'y en avait dans les travaux des professeurs de la même époque, qu'il n'y en avait dans la tête de chaque professeur durant toute son existence. Alors il n'y aura pas d'École, car nous avons vu que cette condition d'unité et d'ensemble était une condition d'existence, et un caractère essentiel. Cette École ne représentera pas la science elle-même; car celle-ci est très-certainement *une*, prise depuis ses premiers essais jusqu'à ses derniers perfectionnemens.

Cette École ne pourra pas faire des travaux réels, solides; puisque nous avons vu que la marche de la médecine est très-ralentie, que

ses perfectionnemens sont graduels; qu'ils ne peuvent, par conséquent, résulter que d'un ensemble de travaux dirigés dans un même but, et sous l'inspiration des mêmes principes.

Si l'École de Cos s'est élevée à un si haut degré de splendeur, si elle a fondé le monument d'observation le plus laborieux, le plus beau qui ait jamais existé en médecine, et même dans aucune autre science, il est facile de voir que la cause de ce phénomène glorieux se trouve dans cette circonstance unique : que dix-sept générations, étroitement unies par les liens de la famille du sacerdoce, de l'intérêt et de la doctrine, ont travaillé sur le même plan, ce magnifique édifice, qui n'aurait jamais pu être le résultat des travaux les plus assidus d'individus isolés. Les premiers ancêtres traçaient souvent des observations, ou des essais incomplets d'aphorismes qui ne devaient être réduits en lois définitives, que plusieurs générations après Hippocrate. Par exemple, le plus fameux de tous, n'a fait presque jamais que rédiger et achever les travaux antérieurs de

ses illustres ancêtres : ceux-ci ont tous, en quelque sorte, travaillé pour lui, et l'expérience de l'histoire n'a que trop prouvé qu'ils avaient fait, en sa faveur, abnégation de leur gloire. La postérité a été assez injuste ou assez ignorante pour le prendre au mot, et pour accepter leur noble dévoûment. Des exemples de ce genre et portés à ce degré de perfection, ne peuvent se trouver, à proprement parler, que dans le sein d'une même famille.

Ce sont des motifs analogues qui ont engagé les immortels fondateurs de notre École, à s'attacher leurs successeurs par les rapports les plus prolongés et les plus multipliés ; ils voulaient avoir pour collègues les élèves qu'ils avaient formés à suivre leurs principes, à propager leur esprit, à chérir leur mémoire, douce et touchante filiation qui a produit de si beaux résultats !

Notre Faculté a toujours tenu à former une véritable famille morale et intellectuelle ; elle a très-bien senti que cette condition était pour elle une condition d'existence ; elle savait aussi que l'adoption bien dirigée, pou-

vait souvent lui être avantageuse, comme l'on voit d'illustres familles adopter un fils étranger qu'elles jugent digne de perpétuer leur gloire, ou dont elles veulent se servir pour exciter l'émulation un peu engourdie de leurs légitimes enfans; mais notre Faculté savait aussi que les adoptions ne devaient pas être trop fréquentes, quelles étaient des exceptions heureuses et non des règles générales. Ces maximes conservatrices seront, dans tous les temps, celles de cet antique corps, qui se plaira toujours à dire à ses enfans : Les successeurs de ma gloire sont cachés parmi vous, et c'est parmi les élèves que nous irons chercher les maîtres, c'est à vous que nous confierons le dépôt de doctrine et d'illustration qui nous a été remis; et c'est à vous, jeunes cœurs, que nous confierons encore le souvenir reconnaissant de notre gloire, comme nous conservons avec zèle et amour, celui de la gloire de nos vénérables prédécesseurs. »

IV. Une École doit être essentiellement médicale. Cette proposition est si simple, que je n'ose même la présenter; et cependant elle peut passer pour paradoxale, si on

l'entend dans tout son véritable sens et dans toutes ses conséquences.

Ainsi une Ecole qui, sans calomnie, pourrait être dite anatomique ou chirurgicale, c'est-à-dire, qui accorderait une prédominance vicieuse aux idées de ce genre, qui en ferait la base fondamentale de l'art, y puiserait l'esprit de ses principes et toutes ses idées; cette Ecole serait condamnée par cela seul, et ses hypothèses, ses erreurs, ses insuccès montreraient chaque jour la justice de cette sentence. Une pareille Ecole aurait fait de l'accessoire le principal; elle aurait manqué le génie, l'essence de la science même, et n'aurait qu'une doctrine éphémère; de quelques promesses pompeuses que son berceau eût été environné, un pareil enfant ne serait pas viable et n'aurait nullement les conditions d'existence. Sans doute cette dernière Ecole pourrait rendre de très-grands services à la science : celle-ci les recevrait avec reconnaissance, mais repousserait toute prétention exagérée de sa part et ne la laisserait pas constituer à son gré ou détruire la science.

Dans l'Ecole telle que nous la concevons,

les chirurgiens seraient réellement médecins autant qu'ils doivent l'être, même pour le succès particulier de leur art : trop médecins en effet, ou plutôt trop dominés de l'esprit médical, ils deviendront trop timides, trop incertains. Vous avez vu peut-être quelquefois de nobles exemples de ce beau défaut, mais qui n'en est pas moins un défaut ; trop chirurgiens, si je puis le dire, ou du moins trop dominés par la partie mécanique et habituelle de leur art, ils se montreraient trop prompts à se décider, trop enclins à croire que rien ne résiste aux prodiges de leur art.

V. L'école que nous imaginons ici se montrerait lente à recevoir les innovations, elle supporterait avec calme et dignité les sarcasmes et les insultes des systématiques impatiens dont elle arrêterait la turbulence ; elle jugerait avec sévérité leurs idées, cherchant à y démêler ce qu'il y a de vrai du milieu des erreurs ; elle saurait qu'elle a à répondre de la sagesse de ses principes à la pureté de son illustration antérieure, à l'instruction d'une jeunesse ardente propre à se laisser tromper, et qui ne craint pas toujours assez d'appliquer

des idées hardies au traitement des malades qui vont lui être confiés ; mais aussi cette Ecole serait l'asile, la protectrice de ces mêmes systématiques, lorsque des systématiques opposés les poursuivraient à outrance.

Ainsi notre Ecole a repoussé le Brownisme exagéré au moment de sa plus grande effervescence; elle en a pris ce qu'elle en a jugé de bien, et elle défend aujourd'hui ces quelques vérités contre les Broussistes, comme elle va défendre bientôt les Broussistes eux-mêmes contre les Contre-stimulistes et les Empiriques, qui commencent à les attaquer violemment.

Une Ecole doit être éclectique. Nous avons vu que l'éclectisme est imposé à la science même par sa nature. Cette Ecole aurait un cadre d'idées assez large, assez varié pour recevoir toutes les idées possibles, même les idées contradictoires, si elles étaient vraies, parce que, dans le fond, la vérité ne se contredit jamais. Ainsi, toute Ecole qui n'a et ne peut avoir qu'une seule et même idée pour chaque maladie, est frappée du sceau de la réprobation; elle ne reproduira jamais

la variété de la nature dans la production des maladies ; elle ne s'accordera jamais avec les découvertes progressives de l'observation journalière, qui montre que la même maladie peut se présenter sous des formes totalement différentes , exiger des indications opposées.

Une Ecole doit être essentiellement législatrice, architecte et non manœuvre ; elle doit plus insister sur les méthodes que sur les détails ; car les détails peuvent s'apprendre dans les livres , dans l'observation privée, dans quelque lieu qu'on se trouve : la méthode ne peut s'apprendre que dans les écoles telles que nous les concevons.

La méthode doit commencer l'étude, puisqu'elle la dirige et en assure le succès ; enfin, la méthode est la seule partie de la médecine qui puisse s'apprendre dans le court espace de temps destiné aux études médicales ; durant ce temps trop court , les détails ne peuvent pas s'apprendre dans leur ensemble.

VIII. Il faut, avons-nous dit, qu'une Ecole de médecine ait une certaine durée d'existence, avant d'être véritablement constituée

et de mériter le titre honorable que nous lui assignons ; il est même nécessaire qu'elle ait plusieurs siècles de travaux et d'illustration.

En effet, si l'on a bien saisi l'idée que nous nous formons d'une Ecole, celle-ci a un grand intérêt à apprendre l'art d'enseigner convenablement la plus difficile des sciences d'application ; elle a à former la plus difficile de toutes les doctrines, la doctrine médicale : pour arriver à ce but, il ne faut rien moins que les efforts réunis de plusieurs générations de professeurs.

La médecine, considérée à la fois comme science et comme méthode d'enseignement, est en très-grande partie purement traditionelle : or, les choses de ce genre ne peuvent se consigner dans les ouvrages, et ne se conservent que par l'enseignement oral. Une Faculté qui ne remplit pas ces conditions et qui n'a pu acquérir cette partie de la science, n'est rien encore : elle ne possède que le matériel de la science et de l'enseignement ; elle n'en a pas l'esprit, ni la partie la plus essentielle ; or, tout cela ne se forme que par le temps, ne s'épure que par lui, ne se consacre

qu'avec lui. En un mot, il en est d'un corps enseignant la médecine comme du médecin pris individuellement : il ne peut acquérir la plus grande partie de son instruction et de son habileté que par l'exercice même prolongé de son art, c'est-à-dire, que par l'influence inévitable du temps. Voulez-vous, Messieurs, une preuve péremptoire de ce que j'établis ici? Je vous le demande, peut-on se faire une idée, je ne dis pas exacte, mais supportable, de la doctrine de notre Ecole, par les ouvrages même qui sont sortis des mains de ses plus illustres soutiens? La partie traditionnelle et orale de l'enseignement n'est-elle pas beaucoup plus étendue et plus riche que la partie écrite? Quelle idée peuvent avoir de cette doctrine les médecins qui ne sont pas venus la puiser à la source, et qui se sont bornés à lire, à méditer même les ouvrages qui la présentent de la manière la plus complète? qu'elle idée en ont-ils? Vous le savez, Messieurs; vous en avez tous les jours les preuves dans les éloges et surtout dans les critiques qu'on en fait au dehors. Il n'y a aucun, j'ose le dire, qui l'ait saisie le moins du monde; et

la plupart des objections qu'on lui oppose tous les jours ne peuvent même l'atteindre, parce qu'elles s'adressent à un vain fantôme, créé par l'imagination de leurs auteurs. Je parle ici de ceux qui sont animés ou égarés par la passion ; je parle même de ceux qui montrent la plus grande impartialité et la plus scrupuleuse bonne foi.

La vraie doctrine en médecine ne peut pas s'écrire, elle se compose de quelques règles, et d'un plus grand nombre d'exceptions toujours indéterminées. J'ai mille fois formé le projet d'exposer mes principes de médecine, pour l'utilité de votre instruction. Je vais essayer de le tenter sous vos yeux cette année; et je crains bien de ne pouvoir vous donner que la méthode elle-même, et un plus ou moins grand nombre d'exemples.

IX. Une Ecole de médecine ne peut pas s'improviser, pas plus, j'ose le dire, qu'un gouvernement. Une Ecole de médecine est comme la société même, comme toutes les grandes et véritables institutions; elles se font d'elles-mêmes, l'homme ne peut jamais les faire, Dieu lui-même ne le pourrait pas, puis-

qu'il a livré l'homme à la liberté, à l'expérience et au temps. Une Ecole improvisée par la loi, comme sont tentés d'en imaginer quelques hommes étrangers à ces matières, ne sait pas ce qu'elle est, ni ce qu'elle est chargée d'enseigner. La loi peut créer des Facultés, mais non pas des Ecoles. Et qu'est-ce qu'une Faculté qui n'a pas une Ecole? Accordons, si l'on veut, au législateur le pouvoir de détruire une Ecole, en attaquant son matériel, soit directement, soit indirectement.

Non, ce n'est pas la loi qui a donné naissance à l'Ecole de Montpellier : elle existait long-temps avant elle, long-temps avant les premières bulles des papes qui l'instituèrent. Notre Faculté est née d'elle-même; elle s'est formée spontanément; elle est contemporaine du premier réveil des sciences en Europe.

La loi peut-elle produire, appeler à son gré les circonstances heureuses qui décident la naissance, les progrès, la forme d'une institution scientifique, et surtout d'une institution scientifique telle que celle qu'exige l'enseignement de la médecine? Car ne croyez pas

avec quelques législateurs, qu'il suffise de calculer les distances qui séparent les Facultés, et de connaître la population de ces diverses circonscriptions, pour déterminer le point où l'on doit établir une Faculté, tout comme on établirait un octroi ou un bureau de tabac : le temps seul, le concours d'heureuses circonstances, et ce que l'ignorance ou l'irréflexion appelle le hasard, peuvent faire de pareilles choses. Quelqu'un pourrait-il nous dire, par exemple, pourquoi la petite île de Cos devint le foyer sacré de la médecine chez les peuples anciens? pourquoi les écoles de Rhodes et de Gnide, placées en apparence plus avantageusement, lui furent si inférieures? Car tout cela a sans doute une cause et même plusieurs causes. Or, qui pourrait énumérer ces causes, qui pourrait dévoiler tous les secrets de la fécondité du temps et des circonstances?

X. Une école telle que nous la concevons acquerrait une gloire de corps qui profiterait à chacun des membres; chacun d'eux grandirait de la grandeur du corps lui-même. Or, un individu, quoi qu'il fasse, ne peut se don-

ner par lui-mêmc une pareille puissance. Ici l'individu s'estime par le *moi* du corps entier; et le noble orgueil, qui n'a aucun des inconvéniens de l'orgueil isolé, donne la conscience de la plus grandc force intellectuelle et finit par la réaliser. Sous la puissance magique de cette idée, tous les objets grandissent et prennent des forces plus qu'humaines.

Ainsi, Messieurs, quand vous entrez dans cette enceinte, ce n'est plus un simple édifice qui frappc vos regards, c'est une sorte de temple vieilli de gloirc et d'illustration. Les images vénérées des plus grands Maîtres qui ont honoré cette École, présentes sans cesse à vos regards, ne semblent-clles pas s'animer sous vos yeux, et se plaire encore dans les lieux où ils ont vécu? Lorsque vous entendez les paroles de quelque professeur, ne croyez-vous pas quelquefois entendre par sa bouche, et comme par une espèce d'écho, la voix de quelques-uns des hommes illustres qui l'ont précédé dans cette même chaire où il parle, et où il ne fait souvent que rappeler leurs leçons? Qui de vous n'a

pu croire, sans trop s'y méprendre, entendre quelquefois Barthèz, Bordeu ou Grimaud! Les souvenirs de ce genre sont-ils déjà assez reculés pour avoir disparu de votre mémoire?

XI. Un corps ainsi constitué jouirait d'une gloire supérieure à la gloire de chaque individu, et l'institution elle-même serait plus grande que les plus grands hommes qu'elle pourrait avoir dans son sein; elle leur donnerait toujours beaucoup plus d'éclat qu'elle ne pourrait jamais en recevoir d'aucun d'eux, à quelque haut rang d'illustration personnelle qu'il s'élevât jamais. Que dis-je? je suppose que par le malheur et l'enchaînement des circonstances elle n'eût pas toujours de dignes interprètes de ses principes; que les descendans, à certaines époques, ne fussent pas toujours au niveau des premiers ancêtres: eh bien! une pareille école ne serait pas encore détruite, bien s'en faut; sa gloire ne serait pas pour cela totalement éclipsée, cette école ne serait pas même inférieure, j'ose le dire, à une institution qui réunirait les plus grands hommes, mais qui serait mal consti-

tuée, et qui ne serait pas animée du véritable génie de l'art. L'institution conserverait toujours ses propres caractères ; elle aurait un principe de vie qui lui assurerait une résurrection plus ou moins prochaine, et elle créerait bientôt par elle-même les grands médecins qui lui auraient manqué momentanément. Dans le temps même de son abaissement, elle aurait peut-être moins de gloire, mais elle rendrait encore les mêmes services à l'humanité.

D'ailleurs, les écrits conservateurs de la doctrine seraient toujours là pour être repris, et des maîtres fort ordinaires pourraient avoir des élèves très-distingués. Il en est d'une véritable école comme d'un gouvernement heureusement constitué. N'a-t-on pas vu de nos jours une grande nation retenir le sceptre du monde par les mains d'un roi qui avait perdu sa raison? Contemplez avec moi toutes les grandes institutions des temps anciens et modernes, vous verrez toujours que l'institution est tout, et que les hommes ne sont rien, ou plutôt qu'ils sont tout ce que celle-ci commandait qu'ils fussent, par son esprit, par son

caractère, par son génie. En toutes choses ne considérez pas les effets, les résultats, élevez-vous jusqu'aux principes, aux causes.

Cette vérité peut donc nous consoler dans les pertes que nous pouvons faire, lors même que nous oublierions, dans notre douleur, tout ce qui nous reste encore. C'est elle qui a pu rassurer nos craintes exagérées, quand nous avons vu naguère la mort nous enlever un de nos plus estimables professeurs. Comment pourrions-nous, sans elle, espérer de ne pas avoir vu le génie hippocratique de notre école descendre dans la tombe avec ce vénérable vieillard qui la représentait si dignement parmi nous? Mais non, Messieurs, ce génie n'est pas, pour notre École, renfermé dans un seul individu; il vit dans son esprit, il est inhérent à sa constitution; il a présidé à sa naissance comme à son accroissement, et il accompagnera sans cesse son existence. Il vit dans notre doctrine encore plus que dans nos cœurs; et le jour seul qui verra la destruction de ce corps antique, pourra le séparer d'Hippocrate et de l'observation de la nature.

XII. Un corps ainsi constitué arrête aisément les efforts turburlens des esprits systématiques ; aussi voyons-nous que, parmi nous, ils ne jouissent jamais de la vogue et de l'influence qu'ils acquièrent si souvent et si aisément partout ailleurs. Je suppose, Messieurs, que Broussais, par exemple, eût paru dans nos rangs, et qu'il eût illustré cette école ; pensez-vous qu'il eût obtenu la même prépondérance ? je vais plus loin, pensez-vous qu'il se fût égaré à ce point, qu'il n'eût pas été un peu arrêté par une doctrine forte, et par les choses et par les hommes ? Je suppose, Messieurs, que, renonçant aujourd'hui à toutes les idées que je regarde comme le fondement de la médecine, je vienne proclamer devant vous quelques idées exclusives et systématiques, comment résisterais-je aux réclamations sages et mesurées de mes honorables collègues, aux leçons imposantes de tous nos prédécesseurs, que dis-je ! aux objections que le moindre d'entre vous, formé à la sagesse de l'éclectisme, pourrait m'opposer aisément ? Car, il y a ici un esprit public médical auquel on ne fait pas assez attention, et qui est analo-

gue à celui qui existe pour les beaux-arts dans d'autres pays. Cet esprit à son foyer dans la Faculté même ; mais il se répand au-dehors, il pénètre tous les individus, ceux même qui sont étrangers à notre art. Cet esprit est comme l'air qu'on respire, il donne la vie à tout ce qui l'environne, sans qu'on sache trop d'où il vient.

Or, l'enseignement de la médecine est tel que l'on doit écarter de son sein les systématiques trop absolus, ou du moins, ne les y introduire que lorsqu'ils peuvent être suffisamment balancés : cette loi est une conséquence nécessaire de tout ce que nous avons dit sur les institutions des écoles. Je le déclare hardiment, si j'avais jamais le malheur ou le bonheur, si l'on veut, d'imaginer une de ces idées qui bouleversent la médecine tout entière, et que j'eusse l'esprit assez aveuglé pour ne pas essayer de circonscrire cette idée dans ses véritables limites, je croirais, en conscience, n'en pouvoir pas faire la base de mon enseignement dans une Faculté; je la consignerais dans un livre, je la livrerais au jugement de mes confrères, jamais à la té-

mérité ou aux passions d'une jeunesse studieuse, mais ardente : j'aime trop mes élèves et mon art pour me rendre coupable d'un délit si grave envers eux.

XIII. Un corps constitué comme nous venons de le supposer, aurait seul le droit et les moyens de former des élèves; car, s'il y a une science où l'autorité des hommes doive faire la loi pour le commun des autres hommes, qui, d'ailleurs, sont destinés, pour la plupart, plus à appliquer la science qu'à l'étendre; c'est, sans contredit, la médecine. Ici chaque individu ne peut pas tout vérifier par lui-même, quelque génie qu'il ait; il ne pourrait faire une pareille opération que sur un très-petit nombre d'idées, respectivement à cet ensemble que suppose le système complet des connaissances médicales. D'ailleurs, la médecine ne s'improvise pas, ne s'apprend pas de toutes pièces; elle seule peut se vérifier elle-même, et il faut, en quelque sorte, commencer par être médecin, pour être capable d'apprendre à le devenir. Ainsi, une École qui serait sans doctrine positive et arrê-

tée, qui proclamerait l'indépendance absolue des individus, et consacrerait leur prétention à vouloir refaire par eux-mêmes la science; une École qui aurait rompu la chaîne des travaux successifs de la science, qui afficherait le mépris des observations de tous les temps qui ont précédé, cette École ne mériterait pas, à proprement parler, ce nom. Une École qui croirait pouvoir former des médecins en leur mettant un scalpel dans les mains, ou en les faisant promener dans les salles d'un hôpital, ne formerait pas des élèves, parce qu'elle serait constituée dans un esprit opposé à l'esprit même de la science.

Je sais bien, Messieurs, que ces maximes sévères ne plairont pas peut-être à l'indépendance des jeunes gens; mais elles n'en sont pas moins incontestables; et je vous estime trop pour ne pas vous croire capables d'entendre des vérités que vous pouvez faire tourner si aisément à votre instruction. Vous apprenez trop ici ce qu'est la médecine pour que vous puissiez croire que vous pouvez la créer. Les bons élèves font les bons maîtres; et qui sait bien

apprendre peut seul avoir le droit d'enseigner.

On ne peut faire avancer l'art que par le principe même qui l'a créé, et il faut toujours le prendre là où l'ont laissé nos illustres prédécesseurs pour le porter plus loin ; sinon on procède à l'aventure.

L'École dont nous venons de signaler l'esprit vicieux, formerait bien quelques systématiques qui jouiraient d'une grande réputation, et feraient peut-être quelque découverte précieuse ; mais par combien d'erreurs cette vérité ne serait-elle pas payée ! et que serait le commun des élèves sortis de son sein ? Très-au-dessous du médiocre, et certainement très-peu capables de pratiquer la médecine. Elle pourrait servir la science, si l'on veut, et encore de quelle manière ; mais très-certainement elle porterait un grand préjudice à l'art : l'histoire pourrait applaudir à ses travaux ; mais les peuples auraient à gémir de son action téméraire ou aventureuse dans les applications journalières de ses élèves.

Or, si le commun des élèves doit être soumis à l'autorité, surtout dans les commencemens de l'éducation médicale, quelle garantie présenterait en ce genre une Faculté dont les membres ne s'accorderaient entre eux sur aucun point; qui attaquerait aujourd'hui ce qu'elle aurait exalté peu de temps auparavant par un système qu'elle renverserait encore dans le court espace des études scholaires; qui passerait successivement et dans un court délai de l'empirisme le plus aveugle à la théorie la plus subtile, de la doctrine thérapeutique de l'excitation à une doctrine diamétralement opposée, du solidisme le plus exagéré à l'humorisme le plus exalté, de l'expectation la plus absolue à l'action la plus téméraire !

Nous supposons, au contraire, un corps qui présenterait des principes que le temps aurait sanctionnés et perfectionnés graduellement; que l'harmonie de tous les esprits comme de tous les temps consacrerait : une pareille École offrirait seule une garantie suffisante pour l'enseignement de la médecine :

et qu'on se le rappelle ici, l'enseignement a quelque chose de particulier. Comme le public n'est pas capable de juger les médecins, la loi est obligée de diriger son choix, du moins jusqu'à un certain point; cc qu'elle ne fait pas dans l'exercice des autres arts, et ce qu'elle ne doit pas faire, parce que l'ouvrage de l'artiste peut y être aisément connu et apprécié. Or, si une École ne trouve pas cette garantie dans sa doctine même, clle ne la trouvera certainement pas dans la loi seule qui l'institue.

XIV. Notre École serait seule normale par le fait mêmc de son organisation; car, que l'on ne s'y trompe pas, ce titre ne peut être que le résultat ct la récompense de la doctrine elle-mcme, et non d'aucune circonstance étrangère, comme de la position géographique, de l'importancc du lieu où une Faculté est placée, ou de la constitution même purcment légale des facultés d'une nation. Ce n'est pas la loi qui peut crécr une pareille prérogativc, c'est la nature seulc de l'institution, c'est la constitution organique de la doctrine. Quelle est la loi qui a ordonné à toutes

les Écoles des temps anciens et modernes de prendre l'École de Cos pour guide, pour modèle et pour règle ?

La doctrine de cette Faculté, liée à la science même, dont elle serait une représentation fidèle, tendrait toujours à se répandre de plus en plus, malgré toutes les rivalités de gloire et d'intérêt, et finirait par devenir universelle. Oserai-je vous dire ici toute ma pensée? Ce n'est plus moi que vous allez entendre, ma voix pourrait vous paraître suspecte ; c'est un des plus illustres professeurs d'une école rivale qui va vous annoncer le sort de la doctrine de cette Faculté. « Enfin, dit Cabanis (dans » ses *Révolutions de la Médecine*, page 175), » des opinions de Stahl et de Van-Helmont, » et du solidisme étendu, modifié, corrigé, » s'est formé une nouvelle doctrine à laquelle » Bordeu, Venel, Lamure, l'on peut même » dire l'école de Montpellier presque entière, » ont donné beaucoup d'éclat et de partisans. » Agrandie depuis ces maîtres célèbres par » les vastes travaux de Barthèz, fortifiée par » ses élèves et ses successeurs, de ce que les » découvertes modernes et les progrès des

» sciences collatérales pouvaient lui fournir » de preuves nouvelles perfectionnée par » l'application des méthodes philosophiques, » que de bons esprits commencent à porter » enfin dans tous les objets de nos études, » elle se rapproche de plus en plus de la vérité. » Bientôt, ajoute-t-il, ce ne sera plus une » doctrine particulière : en profitant des dé- » couvertes réelles éparses dans les écrits de » toutes les sectes, en se dépouillant de cet » esprit exclusif qui étouffe la véritable ému- » lation, et qui n'a jamais enfanté que de ri- » dicules débats, elle deviendra la seule théo- » rie incontestable en médecine, car elle sera » le lien naturel et nécessaire de toutes les » connaissances rassemblées sur notre art jus- » qu'à ce jour. » Quelle École, que celle que l'on proclamait la source de toute bonne médecine du fond de la Belgique, dès le commencement du XIIIe siècle, comme disait Cesarius : *Monpesulanus ubi fons est artis physicæ;* et qui obtient le même éloge dans le commencement du XIXe siècle de la part d'un des professeurs les plus éclairés de la

Faculté de Paris! Par quelle puissance magique exerce-t-elle cet empire honorable? Trouve-t-elle quelque moyen de séduction dans sa position géographique, dans la protection spéciale de la loi, les faveurs du gouvernement ou quelque autre circonstance étrangère que vous voudrez imaginer? A-t-elle à ses ordres les trompettes de la Renommée? Est-elle environnée d'une foule de journalistes qui proclament sa gloire, et qui déversent le blâme ou la calomnie sur les écoles rivales (1)? Non, Messieurs, tout le secret de sa puissance est dans la pureté de sa doctrine, dans le caractère de son esprit, dans la force de la vérité, qui ne se soutient ici que par elle-même, et qui a contre elle tout ce qui peut éblouir ou arra-

(1) Notre Faculté n'a pu même jamais avouer le journal qui était le plus rapproché d'elle ; et la *Revue médicale*, rédigée en partie par quelques-uns de ses élèves distingués, est celui qui la représenterait avec le plus de fidélité sous certains rapports. L'histoire de la médecine au 19e siècle, dira le bien qu'a fait ce journal, par la force de son opposition aussi généreuse que décente.

cher l'admiration. Perdue dans ce qu'on appelle l'obscurité de la province, placée dans une ville qui n'a rien qui la distingue de mille autres, cette École ne doit qu'à elle seule le rang qu'elle occupe dans le monde médical. Transplantez, par la pensée, dans ce même lieu quelque Faculté de médecine que ce soit avec son matériel, quelque brillant qu'il puisse être, et voyez ce que deviendrait chacune d'elles par cette transplantation.

FIN.

empressement ce que l…
longtems comprimé.
Or, *la Langue latin*…
se recommande de lu…
racher à l'ornière de…
fèrent …s moyens i…
pères … famille qui r…
et no… le recomma…
ayant …nchi les cla…
s'élev… au-dessus de…
porte … flambeau d…
ils so… environnés.
Ce … se vend d…
et a… eau du *Jou*…

L… THODES lon…
plus … siècles da…
dep… gtemps l'…
rej… sans passio…
n… de l'intel…
l… . En effe…
d… en loin de…
… s propr…
t à lui f…
gues, …
viei…
qu'…


IMPRIMERIE DE POUSSIN, RUE DE LA TABLETTERIE, N° 9.

